



La nuit du Minotaure

Paul Halter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CLUB VAN HELSING

LA NUIT DU MINOTAURE

PAUL HALTER



BALEINE



collection créée et dirigée par
Guillaume Lebeau & Xavier Mauméjean

LA NUIT DU MINOTAURE

Paul Halter



© *Club Van Helsing* est une marque déposée

Le personnage de Van Helsing
est librement inspiré du roman
de Bram Stoker, *Dracula*.

ISBN 978-2-84219-443-7

© 2008, Baleine, une marque de La Martinière Groupe

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Jean-Claude Schwendemann,
ardent défenseur de la Crète authentique,
avec toute ma sympathie et mon admiration.*

P.H.

PIÈCE NUMÉRO 1

Géolocalisation : Agia Roumeli – Sougia

Île de Crète, 24 mai 2006

Harassé et en nage, Claude Nordmann épongea son front ruisselant de sueur et souleva le bord de son chapeau pour mieux contempler le paysage. Il poussa un long soupir. Enfin, il apercevait la plage de Domata !

Dans une heure, lui et son petit groupe pourraient se rafraîchir dans la mer et pique-niquer sur la plage. Une pause bien méritée après ces éprouvantes cinq heures de marche le long de la côte sud de l'île, entre Agia Roumeli et Sougia.

Du haut de ce promontoire rocheux, la vue était magnifique. Scintillante d'azur et de soleil, la Méditerranée s'étendait à perte de vue, baignant le littoral crétois, une abrupte et sauvage chaîne montagneuse de couleur fauve, boisée par endroits. Le vert soutenu des pins se détachait avec bonheur sur l'écrin bleu de la mer. Aux abords du rivage, les eaux prenaient des teintes turquoises et s'ourlaient d'une mince et lumineuse ligne d'écume qui venait mourir sur la grève.

L'île de Crète offrait là un de ses plus beaux paysages. La nature s'était véritablement surpassée. Mais cette beauté avait un prix...

Claude Nordmann et son groupe avaient sué sang et eau pour parvenir jusqu'à cet endroit. Il maudissait l'ami qui lui avait conseillé ce parcours. Président de l'association alsacienne « Les amis de la Crète », il organisait chaque année une ou deux randonnées sur l'île, en général pour des participants plutôt âgés, davantage en quête de beaux paysages que d'épreuves sportives. Jusqu'ici, il s'était refusé à placer dans son catalogue de circuits cette section entre Agia Roumeli et Sougia, dont on disait qu'elle était, et de loin, la partie la plus périlleuse du sentier de randonnée « E4 » qui longeait le sud de l'île.

On ne comptait plus les cas de chute mortelle, et l'état de ce sentier précaire s'était encore aggravé ces dernières années. À plusieurs endroits, le chemin s'était effondré, obligeant les randonneurs à s'agripper aux parois rocheuses pour ne pas se briser les os au bas des falaises. Mais l'ami en question lui avait certifié que cette mauvaise réputation était surfaite et « qu'il suffisait d'un peu de prudence à quelques endroits précis, pour pouvoir profiter des plus beaux panoramas crétois ».

Sur ce dernier point, il avait parfaitement raison. Quant au reste... Depuis le début, leur marche avait été un calvaire. Relief escarpé, rochers branlants sur pentes abruptes, éboulis précaires, montées et descentes très raides, chemins couverts d'épines de pins et glissants en diable, sentiers étroits et friables, problèmes d'orientation... Il fallait régulièrement s'aider des mains pour suivre sa route. Et pour couronner le tout, bien sûr, un soleil de plomb, toujours plus ardent...

Comme les éléments de son groupe étaient assez jeunes cette fois-ci, Claude Nordmann s'était décidé à se lancer dans l'aventure. Jusqu'ici, ils s'en étaient tirés avec quelques écorchures. Mais l'épreuve était loin d'être terminée. La plage de Domata n'était située qu'à la moitié du parcours, et pour y parvenir, il fallait encore descendre une longue et étroite gorge rocheuse.

Il était près de 13 heures lorsqu'ils foulèrent enfin les galets de la plage, blanchis par l'éclatant soleil. Un bain dans la mer turquoise dissipa leur fatigue comme par enchantement. Après avoir piqué-niqué, Nordmann et certains de ses compagnons se reposèrent à l'ombre des rochers.

Deux jeunes femmes partirent explorer les environs : Carole, professeur d'histoire et helléniste renommée, et Brigitte, qui avait récemment quitté l'éducation nationale pour « prendre le temps de vivre », comme elle le lui avait déclaré sans autre précision.

La première, sèche, de petite taille et portant de grosses lunettes, n'était guère attrayante. Brigitte, en revanche, drainait irrésistiblement vers elle les regards masculins, avec son allure sportive, sa taille mince et son opulente chevelure d'un blond vénitien, qui mettait en valeur ses grands yeux verts. Pourtant son regard un peu sauvage et désabusé ne laissait guère filtrer sa personnalité. Pour Nordmann, elle constituait un peu « l'énigme » du groupe.

Il songea que ce n'était pas chose facile de relier des personnalités aussi disparates, des gens qui n'ont rien en commun et qui sont forcés de vivre ensemble sur un temps donné.

Nordmann la regarda s'éloigner, tout en admirant la perfection de ses proportions, puis il s'absorba dans la contemplation des environs. La plage de Domata constituait l'issue de la gorge de Kladou, qui présentait la particularité de se diviser en deux bras, de part et d'autre d'une assez haute falaise de roche agglomérée en forme de delta. Ce massif tabulaire, curieusement symétrique, était coiffé d'une forêt de pins, qu'on pouvait difficilement atteindre du bas. Carole et Brigitte avaient sans doute prévu de contourner ce « delta », car il n'y avait rien d'autre à voir dans les environs.

Une demi-heure passa, puis Nordmann se redressa en avisant Brigitte qui courait vers lui à grandes enjambées. Son air grave ne présageait rien de bon.

— Qu'est-il arrivé ? Un accident ? s'inquiéta-t-il.

Elle secoua la tête, reprenant son souffle.

— Non. Nous venons de découvrir quelque chose... Carole m'a demandé de vous prévenir.

Nordmann lui emboîta le pas, suivi du reste du groupe. Ils longèrent la haute paroi rocheuse qui bordait la plage, puis remontèrent la gorge située à l'ouest sur un terrain caillouteux et tourmenté. Un peu plus loin, Brigitte désigna une faille dans le massif aggloméré. Un amas de terre fraîche sur les côtés indiquait un récent glissement de terrain, sans doute survenu après le violent orage en début de semaine. La faille était étroite et l'impressionnante masse de terre en surplomb menaçait de s'effondrer à tout moment.

— Carole est là-dedans ? s'inquiéta Nordmann.

— Oui. Nous y avons trouvé une petite cavité avec des vestiges minoens... Mais venez, je vais vous montrer.

Nordmann dut prendre sur lui-même pour ne pas faire demi-tour. Ou la jeune femme était très courageuse ou parfaitement inconsciente. Après quelques mètres dans l'étroit et obscur passage, elle tourna dans une trouée, qui débouchait sur une cavité, faite de moellons bruts, et chichement éclairée par le pinceau d'une lampe. Agenouillée, Carole recopiait les inscriptions gravées sur une pierre, à côté d'un renforcement garni d'antiques objets cultuels. Nordmann reconnut là des vases de libation, une statuette d'homme à tête de taureau et les typiques cornes de taureau en pierre de l'ancienne civilisation crétoise.

— Notre jour de chance ! s'exclama-t-il en se frottant la nuque. C'est absolument incroyable de retrouver des vestiges minoens, la plupart reposent désormais dans des musées !

— Oui, confirma l'helléniste, sans cesser son travail. Une ancienne crypte, un lieu de culte, sans doute dédié au Minotaure, si je me réfère à la statuette et aussi au texte gravé, enfin je crois... C'est écrit en linéaire B... Pas facile à déchiffrer comme ça ! Je me dépêche de le recopier. On ne sait jamais ce qui peut arriver !

Claude Nordmann tressaillit : un peu de terre venait de tomber près de l'entrée de la cavité.

— Oui, en effet, bredouilla-t-il. Et je vais vous demander à tous de quitter les lieux, et au plus vite !

— J'arrive, répondit Carole. J'en ai juste pour une minute...

Un bruissement se fit entendre, suivi d'une nouvelle chute de terre. Avec ses compagnons sur les talons, Nordmann fit prestement demi-tour et fut tout heureux de retrouver l'aveuglante lumière du jour. Ils venaient à peine de s'extraire de la faille qu'un rocher tomba du haut de la falaise, tout près d'eux, suivi de gravier et de terre.

Après quelques secondes de stupeur, il hurla :

— Sortez immédiatement, Carole ! ça va s'écrouler d'un instant à l'autre !

Seule une nouvelle chute de cailloux répondit à son injonction. Au bout d'une minute qui lui parut interminable, il vit enfin apparaître la jeune femme, son papier et sa lampe torche à la main. Elle leva les yeux et eut juste le temps de dire « Hou là là ! », avant de s'élancer en avant.

Dans une sorte de ronflement sourd, un pan entier du sommet de la falaise s'effondra, suivi d'une furieuse avalanche de terre qui remblaya entièrement la faille en l'espace de quelques secondes. Quand le tumulte cessa, une importante masse de terre s'élevait à l'endroit de la trouée désormais parfaitement bouchée, et partiellement masquée par un nuage de poussière. Carole, tombée dans sa précipitation, avait évité de justesse la chute des gravats. Elle se releva en faisant la grimace.

— Plus de peur que de mal... Mais c'est vrai, c'est pas passé loin !

Les randonneurs reprirent leur route peu après. Leur singulière découverte et le danger auquel ils venaient d'échapper étaient presque passés au second plan, absorbés qu'ils étaient par les difficultés croissantes de leur itinéraire. Sous la direction d'un Nordmann plus prudent que jamais, ils redoublaient de précautions aux endroits où le sentier s'était effondré.

Ils arrivèrent enfin à la baie de Sedoni, puis après un parcours sportif sur les rochers, dans la gorge de Tripiti. Ils étaient sur les

genoux, mais un ultime obstacle se dressait devant eux : la très abrupte pente caillouteuse menant au col d'un haut promontoire, où veillaient les ruines d'une forteresse turque. Après une bonne heure d'ascension, ils y parvinrent, en nage et à bout de souffle. Il leur fallut encore suivre le sentier jusqu'à la petite chapelle juchée tout au sommet du promontoire, l'endroit où ils avaient prévu de bivouaquer. Mais ce chemin était plus aisé. La nuit tombait lorsqu'ils arrivèrent au petit édifice religieux.

Le dîner se déroula dans une atmosphère conviviale, puis même franchement joyeuse après quelques verres de retsina et de raki. L'épisode de la découverte des deux jeunes femmes, avec des conséquences qui auraient pu être fatales, faisait désormais figure de joyeux souvenir. Mais de quoi diable parlaient ces fameuses inscriptions gravées sur la pierre ?

Carole extirpa le texte recopié d'une de ses poches. Après l'avoir examiné quelque temps à la lueur d'une lampe à gaz, elle décréta en haussant les épaules :

— Je crois qu'il est question du fameux Minotaure et du non moins fameux labyrinthe...

Carole ajouta quelque chose, qui fit rire certains de ses compagnons, puis conclut :

— Mais impossible d'en dire plus pour le moment. Je verrai ça de plus près en rentrant.

— C'est peut-être une information majeure, qui va bouleverser nos connaissances actuelles sur la mythologie ! s'exclama joyeusement un des randonneurs en se resservant un verre de raki.

— Qui sait ? répliqua Carole. Mais dans ce cas, qui nous croira, maintenant que les véritables preuves ont disparu sous des tonnes de terre et de rochers ?

Peu de temps après, la fatigue eut raison de nos randonneurs, qui dormaient à poings fermés dans leur sac de couchage, sous la scintillante clarté des étoiles. Tous ? Peut-être pas. Car l'un d'entre eux, au moins, se leva au cours de la nuit. On supposa en tout cas que Carole se réveilla et fit une promenade nocturne... et fatale.

Lorsque le groupe s'aperçut de sa disparition le lendemain matin, Nordmann prévint la gendarmerie dès leur arrivée à Sougia. Comme ils le redoutaient, le corps de Carole gisait non loin de la chapelle, mais quelque quatre cents mètres plus bas, au pied de la haute falaise.

PIÈCE NUMÉRO 2

Géolocalisation : Wingen-sur-Moder

Mercredi, 30 août

Dans trois jours, Béatrice Lazarus allait réintégrer l'internat du lycée de Haguenau pour y suivre son année de terminale. L'idée de reprendre les cours ne l'enchantait guère, mais quitter le toit familial la soulageait. Elle étouffait à Wingen-sur-Moder, ce petit village alsacien, niché en pleine forêt, dans un repli des Vosges du Nord. On s'y sentait coupé du reste du monde, et il ne s'y passait jamais rien. Elle ne détestait ni ses parents, ni ses frères et sœurs, ni la maison familiale. Mais un peu de solitude et d'indépendance lui ferait le plus grand bien : couper les ponts l'espace de quelques mois, ne plus être tenue de répondre amen à tout ce qu'ils disaient. Ne pas subir la ferme autorité de sa mère, ni satisfaire à ses moindres exigences. Car elle ne savait pas pourquoi, mais c'était toujours elle qui héritait des corvées familiales, ces petits services de dernière minute, comme cette vente de tombola pour le club de football local, qui incombait normalement à son frère Jean. Pour s'y soustraire, il n'avait trouvé qu'une piètre excuse : une rage de dents qui l'avait cloué dans son lit... puis devant la télé. Mais comme toujours, ses parents l'avaient cru. Enfin elle n'allait pas se fâcher avec eux juste avant de les quitter !

Elle se tourna vers la fenêtre. L'obscurité collait son mufle humide contre les carreaux. Les nuits s'étaient singulièrement rafraîchies ces temps-ci, songea-t-elle en frissonnant. Non, vraiment, déambuler dans les ruelles à cette heure-ci – il était vingt heures passées – et faire la quête au village, cela ne l'inspirait pas du tout !

Elle poussa un soupir de résignation, se munit du carnet de tombola, puis enfila un chandail rouge, qui mettait en valeur son teint mat et ses longs cheveux noirs. Béatrice était une jolie fille et les garçons du village avaient fini par le remarquer, cet été surtout... Au point qu'elle avait dû repousser assez énergiquement les ardeurs de

certaines d'entre eux, notamment celles de Richard, le gardien de l'équipe de football.

En s'engageant dans la ruelle déserte, elle songea avec angoisse au soir où il l'avait acculée dans une grange. Venant de quitter une amie, elle l'avait rencontré près du terrain de football. Il sortait d'une soirée bien arrosée après avoir fêté la victoire de son équipe, et devait penser que ses exploits sur le terrain lui conféraient certains privilèges... La jeune femme avait ri quand il l'avait joyeusement fait tourner dans ses bras comme une toupie, et mis son exubérante manifestation sur le compte de son euphorie. Mais la suite n'était plus excusable. Il l'avait entraînée sans ménagement dans une grange, poussée sur la paille, avant de se jeter sur elle comme un taureau furieux. Un solide paire de gifles l'avait coupé dans son élan, mais depuis, Richard lui en voulait terriblement. En la quittant, honteux et furieux, il l'avait même menacée de représailles. Elle ne le redoutait pas vraiment, mais quand même, elle n'aurait pas souhaité le rencontrer ce soir-là !

Béatrice réprima un frisson, enveloppée par la fraîche humidité de la forêt qui se répandait sournoisement dans les ruelles. Seuls ses pas monotones troublaient le silence. Elle s'arrêta devant la pâtisserie et sonna. Le patron ne parut qu'après un temps, et de fort mauvaise humeur. Une tombola ? Non, il en avait déjà pris trois cette semaine.

Sa seconde visite ne fut guère plus fructueuse. Béatrice vendit ensuite un billet de tombola à des amis de ses parents, mais ses tentatives suivantes se soldèrent toutes par des échecs. À la fois lasse et furieuse, elle décida de rebrousser chemin.

L'horloge de l'église sonna neuf heures. Wingens-sur-Moder semblait alors presque endormie. Seules de pâles lueurs brillaient derrière les fenêtres. Sans doute celles des téléviseurs. L'enseigne de l'auberge sous laquelle Béatrice passait émit un grincement. Le vent venait de se lever. Puis la jeune femme s'immobilisa soudain en dressant l'oreille. Un bruit de pas derrière elle ? Elle se retourna et eut comme l'impression qu'une silhouette fugitive venait de disparaître au coin d'une ruelle.

Béatrice songea alors à Richard... Inquiète, elle demeura un moment à sonder la rue silencieuse. Mais rien. La pâle clarté d'un lampadaire dessinait d'un doigt bleuté un tableau parfaitement figé. Elle haussa les épaules, se disant qu'elle avait dû rêver. C'était son imagination qui lui avait fait entrevoir cette ombre curieuse... Puis elle évoqua un incident survenu la semaine passée au village. Un taureau s'était échappé de son enclos et avait flanqué une belle frousse à plusieurs promeneurs avant que son propriétaire ne parvienne à le maîtriser. Mais pourquoi pensait-elle à cela ? Une association d'idées à

cause de la charge de Richard ? Oui, sans doute... À moins que ?...

Béatrice se hâta de rentrer, tentant vainement de chasser une vision qui se précisait pourtant dans ses pensées : ce qu'elle avait vu ou cru voir ressemblait à un taureau, une tête de taureau, enfin quelque chose ou quelqu'un avec des cornes ! C'était absurde, son esprit en convenait, mais elle ne parvenait pas à réprimer sa crainte. C'est avec soulagement qu'elle franchit le seuil de sa maison. Béatrice referma soigneusement la porte.

— Déjà ? s'étonna sa mère en lui réclamant les billets de tombola.

Après avoir feuilleté le carnet, elle la toisa sévèrement :

— Comment ? Tu n'en as vendu qu'un seul ? De qui te moques-tu ? Tu vas filer illico me vendre le reste ! Et ne t'avise surtout pas de rentrer avant !

Son frère, qui venait d'apparaître, renchérit :

— On ne peut vraiment rien te demander, hein ?

Béatrice fut comme poussée dehors par cette charge de remontrance. Elle sortit et entendit aussitôt le bruit du verrou de la porte d'entrée qui se refermait brutalement derrière elle, et encore la voix furieuse et assourdie de son frère :

— Tu as entendu ce qu'a dit ta mère : ne revient pas avant d'avoir tout vendu !

Béatrice demeura un moment immobile, déglutissant et sentant les larmes lui monter aux yeux. À présent, elle avait hâte de retourner à l'internat. Après une profonde inspiration, Béatrice s'éloigna. Autant en terminer le plus rapidement possible.

Mue par la colère, elle s'acquitta de sa tâche avec efficacité, et au bout d'une heure il ne lui restait plus qu'un seul billet. Béatrice se trouvait alors à l'autre bout du village et avait presque oublié son étrange vision. Une de ses amies, qui habitait près de chez ses parents, lui prendrait certainement ce dernier billet.

Elle rebroussa chemin, tout en écoutant son pas monocorde résonner sur le trottoir. La clarté laiteuse des rares lampadaires luttait péniblement contre l'obscurité, épaissie par les volutes brumeuses provenant de la forêt. Au bout d'un moment, Béatrice s'arrêta. N'avait-elle pas entendu un bruit de pas ? Elle se retourna et scruta les ténèbres, mais ne vit personne et décida alors de quitter la rue principale et s'engouffra dans une ruelle. Désormais la jeune femme marchait normalement, mais l'oreille aux aguets. Un chien aboya à son passage. Au bout d'un moment, Béatrice fut persuadée d'entendre un bruit de pas tentant de s'accorder aux siens. Un bruit qui,

curieusement, cessait dès qu'elle s'arrêtait. Quelqu'un la suivait. Mais qui ? Richard ? Elle allait bientôt en avoir le cœur net.

Béatrice passa devant une fenêtre encore éclairée, puis, quelque trente mètres plus loin, se retourna brusquement. Elle aperçut alors nettement une silhouette sous l'encorbellement d'un balcon, en face d'une fenêtre éclairée. Un homme ? Une femme ? Elle n'aurait pu le dire, d'autant que son visage restait dans l'ombre. Malgré cela, elle pensait de plus en plus à Richard. Elle reprit sa marche sans tarder.

Y avait-il un lien entre cette personne et son étrange vision précédente ? S'il s'agissait de Richard, que lui voulait-il ? Pourquoi la suivre ainsi à distance ? Les pires soupçons se pressaient dans sa tête.

Elle prit le parti de rentrer directement chez elle sans essayer de vendre ce dernier billet. Mais après avoir dépassé une intersection éclairée, sa curiosité la décida à réitérer sa manœuvre. Ce qu'elle vit alors en se retournant la laissa perplexe.

Son poursuivant s'était arrêté avant de tourner au coin de la ruelle. Sans doute s'était-il plaqué contre le mur de la maison en coin, car elle n'apercevait que sa tête, projetée en ombre chinoise sur les pavés humides. Ce qu'elle voyait n'était pas raisonnable et elle sentit comme un grand froid l'envahir. Ce n'était pas une tête humaine... mais une tête de taureau, avec de grandes cornes évasées !

Qui était sur ses talons ? Richard ? Ou ce taureau qui s'était échappé la semaine précédente ? Submergée par la panique, Béatrice prit ses jambes à son cou.

Mais à partir de ce moment-là son poursuivant ne se contenta plus d'exercer une filature discrète. Malgré sa peur et le bruit de sa course effrénée, Béatrice entendait nettement les pas de celui qui la traquait. Des pas précipités, ceux d'une créature furieuse qui la chargeait en martelant bruyamment le pavé derrière elle.

Quelques instants plus tard, des coups sourds résonnaient contre la porte d'entrée des Lazarus.

— Ouvrez-moi, ouvrez-moi vite ! criait Béatrice.

Son frère grogna quelques instants plus tard dans l'entrée :

— Ce n'est pas fini tout ce tintamarre ?

Les coups sourds redoublaient d'intensité.

— Jean, au nom du ciel, ouvre-moi vite !

— Arrête de taper comme ça ! Tu es folle, ou quoi ? Mais dis-moi d'abord si tu as vendu tous les billets !

— Ouvre... vite... il va me tuer ! Au secours... il... il...

La martèlement désespéré des poings de Béatrice cessa soudain, puis fut remplacé par un coup formidable contre la porte. Effrayé, Jean eut un mouvement de recul. Il entendit alors les cris déchirants de sa sœur, qui s'amenuisaient comme emportés par le vent.

Il se résolut à déverrouiller. Puis il s'immobilisa à la vue des nombreuses taches sombres et brillantes qui maculaient les marches de l'entrée...

PIÈCE NUMÉRO 3

Géolocalisation : Strasbourg

Vendredi, 8 octobre

En ce clément après-midi d'automne, Roland Bayard savourait une bière sur la place Benjamin-Zix, ombragée par un vénérable platane. C'était un des endroits les plus pittoresques de la ville. Les teintes rousses du feuillage s'harmonisaient avec bonheur aux chauds coloris des maisons à colombages, serrées les unes contre les autres sur l'autre côté de la rive de l'Ill. C'était également un des rares endroits qui n'avaient pas subi les affres de la modernisation et de la mégalomanie des nouveaux architectes. Un endroit appelé « La Petite-France », dernier vestige, avec la cathédrale, du véritable Strasbourg, capitale de cette Alsace heureuse et romantique, si bien illustrée par le célèbre Hansi.

Romantique dans l'âme, Roland Bayard aimait s'adonner au plaisir de la contemplation et aurait volontiers prolongé cette douce rêverie, mais sa présence à Strasbourg n'était hélas ! pas d'ordre touristique. C'était un gaillard d'une quarantaine d'années, d'allure sportive et de taille moyenne. Encadré d'une épaisse chevelure marron à peine striée de gris, son visage sans traits dominants était celui d'un homme serein et détendu. Mais la lueur opiniâtre qui brillait dans ses yeux gris indiquait une force de caractère et une détermination peu communes. En le voyant là, paisiblement installé sur la terrasse d'un café, un observateur aurait eu du mal à déterminer ses professions successives : quartier-maître dans la Marine Nationale, détective privé, chasseur de trésors et aventurier. Cette dernière expérience lui avait valu plusieurs missions hautement périlleuses, mais, en matière de danger, aucune d'entre elles n'aurait pu surpasser son violon d'Ingres de toujours : la chasse aux monstres.

Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, il déplia un tirage papier du mail, reçu la veille, qui l'avait amené dans la capitale

alsacienne.

De : hugo@cluhvanhelsing.com

Objet : Mission prioritaire

Date : 6 octobre 2007 11 : 11 : 21 GMT +02 : 00

À : roland@clubvanhelsing.com

Mon cher Roland,

Je viens juste d'apprendre ce nouveau drame, survenu hier à Neubourg, un petit village du nord de l'Alsace. Il fait suite à une série de quatre autres cas de morts violentes dans cette même région, ce qui confirme désormais ce que je redoutais. Le court dossier qui suit est assez édifiant. Je ne vous ferai pas l'injure d'en dire plus, tant la conclusion me paraît aveuglante. L'immonde créature semble de retour. Il faut la mettre hors d'état de nuire au plus vite. J'avais d'abord songé à confier cette mission à Riuichy Tanaka ou à Farimba Rochelle, mais ils sont actuellement occupés ailleurs. Et tout bien réfléchi, vous êtes le plus à même de débusquer et de terrasser ce monstre. Je compte sur vous.

Bien à vous

Hugo Van Helsing

Pour Bayard, une demande d'Hugo Van Helsing – surtout aussi pressante – équivalait à un ordre. Séance tenante, il avait bouclé sa valise, s'était rendu à la gare de l'Est et avait pris le premier train pour Strasbourg. La dernière fois qu'il avait rencontré Hugo, c'était lors d'une réunion du « Club Van Helsing », à Londres, dans l'ancien hôpital pour lunatiques, le Bedlam Asylum. Les membres du club s'y retrouvaient chaque solstice pour évoquer leurs exploits peu ordinaires. Hugo, qui présidait les séances, était un homme de belle prestance, riche, érudit, qui se consacrait entièrement à sa lutte contre les forces démoniaques. Son flair pour les détecter était étonnant, et il ne se trompait que très rarement, même s'il avait une propension à voir le mal partout. Bien qu'il fût difficile, parfois, de présumer de l'origine humaine ou surnaturelle d'une série de crimes sanglants. Comme dans le cas présent...

Bayard s'empara des notes annexes et poursuivit sa lecture.

1) Wingen-sur-Moder, 30 août. Mort singulière de Béatrice Lazarus, 17 ans, qui semble avoir été agressée par un taureau échappé de son enclos. On a retrouvé son cadavre en très piteux état, dans un buisson, non loin de chez elle.

2) Froeschwiller, 8 septembre. Martin Muller, un jeune homme de 18 ans, a trouvé la mort au fond d'une impasse, violemment assailli par un agresseur inconnu, qui, selon un témoin, se serait évanoui au fond de la ruelle comme par magie après avoir commis son forfait.

3) Betschdorf, 17 septembre. Le cadavre d'Élisabeth Faure, une jeune fille de 20 ans, a été découvert à l'extérieur du village, dans la forêt. D'après le médecin, elle serait décédée des suites de ses nombreuses blessures, faites par un objet modérément pointu. Avant de succomber, elle aurait longtemps réussi à se soustraire aux assauts de son meurtrier.

4) Niederbronn, 26 septembre. Jacky Ferber, un garçon de 17 ans, a été sauvagement assassiné dans une cave à vin. La scène aurait eu un témoin, posté derrière un soupirail, qui aurait vu en l'agresseur une créature difforme ou monstrueuse. Un témoignage à prendre au conditionnel, car son auteur semblait sous l'influence de l'alcool.

5) Neubourg, 5 octobre. Nicole Lohr a été retrouvée morte, rouée de coups, derrière l'autel d'une église, où elle semblait s'être réfugiée.

Bayard replia le feuillet, prit un gorgée de bière et réfléchit. L'origine des blessures infligées était en somme assez floue. Aucune en tout cas ne semblait provenir d'une arme tranchante. Seul le premier cas faisait allusion à un taureau, tandis que le quatrième suggérait l'existence d'un monstre. Les cinq victimes avaient-elles succombé aux assauts d'un même meurtrier ? La police et la presse ne semblaient pas encore l'envisager, tandis que le Professeur en était persuadé. À juste titre, estima Bayard, qui avait évidemment compris à quel monstre le maître de cérémonie du Club Van Helsing avait songé. La nature des blessures et surtout l'hypothèse d'un taureau furieux lors du premier meurtre évoquaient, bien sûr, la mythique créature, mi-homme, mi-taureau, jadis enfermée dans le labyrinthe de Crète, autrement dit le fameux Minotaure. Sur ces seuls éléments, la conclusion semblait un peu hardie, même émise par l'éminent Hugo. Car il y avait un autre élément, fondamental, qui n'avait évidemment pas échappé à l'œil du maître : les meurtres avaient lieu tous les *neuf* jours. Cela, évidemment, ne pouvait être le seul fait du hasard...

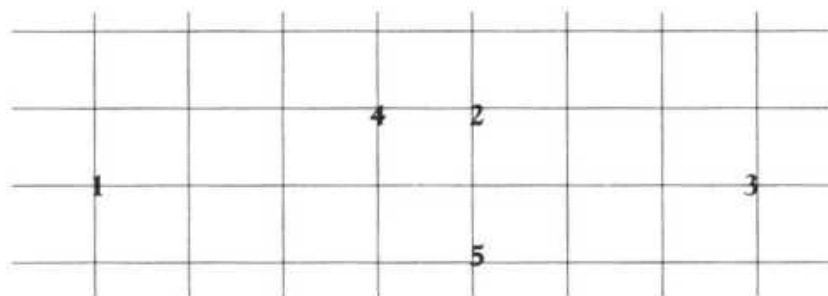
Bayard sembla une fois encore s'absorber dans la vue paisible du vieux Strasbourg qui s'offrait à lui. Le Minotaure, monstre méditerranéen, en Alsace ? songea-t-il. Cela semblait bien improbable, relevant à la fois de l'erreur temporelle et géographique ! Comment diable l'expliquer ?

L'enquête s'annonçait des plus difficiles. Bayard avait bien sûr prévu de se rendre sur les lieux des drames et d'interroger les témoins, mais il ne pouvait s'en contenter. Seule une autorité locale pouvait l'éclairer sur le fait que le monstre avait choisi l'Alsace pour opérer son sanglant retour. Dans le cadre de ses connaissances, il ne voyait qu'une personne à même de l'aider : Stéphane Baudouin, un criminologue alsacien réputé, également versé en démonologie.

Il dégaina son portable, interrogea sa mémoire. Ayant obtenu satisfaction, il chercha à entrer en contact avec le démonologue. Sans succès. Sur son répondeur, il lui laissa un message, le priant de le rappeler.

Sur quoi, il paya sa consommation et s'en fut acheter une carte de la région. De retour à son hôtel, il la déplia et commença par localiser précisément les lieux des meurtres. Puis il numérotait de 1 à 5 les crimes dans leur ordre chronologique et traça l'épicentre des drames. Car c'était ainsi qu'on procédait habituellement pour des crimes en série, afin de délimiter l'endroit le plus probable du logis du meurtrier, partant du principe qu'il opérait de façon concentrique.

Un fait le frappa d'emblée. Les points 1 et 3 étaient situés sur une même latitude, ainsi que les points 2 et 4 à un autre niveau. Il traça à l'aide d'une règle ces deux lignes, qui barraient ainsi la carte de deux droites parallèles. Les points 2 et 5, quant à eux, se trouvaient sur une même longitude. La ligne qu'il traça ensuite coupait perpendiculairement ces deux parallèles, et cela de manière quasi parfaite.



1) **WINGEN-SUR-MODER** 30 août. **Béatrice Lazarus**

2) **FROESCHWILLER** 8 septembre. **Martin Muller**

3) **BETSCHDORF** 17 septembre. **Élisabeth Faure**

4) **NIEDERBRONN** 26 septembre. **Jacky Ferber**

5) **NEUBOURG** 5 octobre. **Nicole Lohr**

Un simple hasard ? Roland Bayard avait du mal à le croire. Encouragé, il poursuivit son examen et fut rapidement amené à faire une autre découverte, tout aussi étonnante que la précédente. En prenant ces axes horizontaux et verticaux comme références, il constata que les espaces entre les lieux étaient parfaitement proportionnels. Ainsi, entre 4 et 2, il y avait 3 centimètres de distance. Entre 2 et 5 : 6 centimètres.

Soit le double. Entre 1 et 3 : 21 centimètres, soit 7 fois plus.

Autrement dit, si l'on superposait sur la carte une grille formant des carrés de 3 centimètres de côté, et qu'on fit coïncider une des intersection avec un lieu, quel qu'il soit, tous les autres se retrouvaient également au cœur d'une intersection de la grille.

Cela ne pouvait être une coïncidence. Ces lieux avaient donc été choisis à dessein, il ne pouvait en être autrement. Leur disposition demeurait cependant mystérieuse, ainsi que leur progression chronologique. Mais que diable signifiait cela ? Bayard en était là de ses réflexions, lorsque son portable sonna.

Il s'empara du téléphone. Une voix aimable grésilla dans le récepteur :

— Monsieur Bayard ? C'est Stéphane Baudouin. Que puis-je pour vous ? »

PIÈCE NUMÉRO 4

Géolocalisation : Quartier de la Krutenau

Le même jour

Le démonologue habitait un appartement confortable dans le quartier de la Krutenau. C'était un homme proche de la cinquantaine, de forte carrure et au front très dégarni. Il portait des lunettes à fines montures d'argent, qui semblaient souligner le regard magnétique de ses yeux très clairs. Ses manières étaient posées et son ton courtois. Après avoir entendu la requête de Bayard, il lui avait aimablement proposé de venir le rencontrer chez lui après dîner. Bayard avait décidé de ne pas aborder directement le sujet qui l'occupait. Son hôte semblait disposer de tout son temps et prendre plaisir à évoquer ses propres expériences.

— On me demande souvent ce qui m'a amené à me spécialiser dans cette branche, discourait-il. La vérité est que j'ai toujours été passionné par les tragédies et les phénomènes mystérieux. Mais c'est un événement dramatique de ma vie privée qui fut véritablement à l'origine de cette vocation...

— C'est souvent le cas, approuva Bayard en dégustant l'excellent riesling servi par son hôte.

— Il y a une vingtaine d'années, je fréquentais une jeune fille, à qui j'avais transmis ma passion. Mais contrairement à moi, elle ne la prenait guère au sérieux. Le sujet l'intéressait par son côté pittoresque. Lors d'un voyage au Népal, elle s'est amusée à lire à haute voix, au sommet d'une montagne, d'anciennes formules incantatoires tibétaines, que je venais de faire traduire par un moine. Croyez-moi si voulez, mais peu de temps après, elle s'est mise à se débattre, comme si elle était aux prises avec un agresseur invisible. La lutte lui fut fatale, elle est tombée dans le ravin. J'ai désespérément tenté de la retenir, mais en vain. J'ai glissé et j'ai failli suivre le même chemin

qu'elle. Mais je suis tombé sur le dos et j'ai été retenu *in extremis* par un rocher. J'en ai gardé des séquelles, sous forme de douleurs lombaires.

» C'était une créature exquise, j'ai mis des années à me remettre de sa disparition. Je me suis longuement interrogé sur l'événement. S'agissait-il d'une farce qui avait mal tourné ? D'un cas de folie subite due à l'altitude ? Ou bien de la réelle intervention d'une créature surnaturelle, provoquée par ses propos incantatoires ? J'ai fini par retenir cette dernière hypothèse, qui s'est renforcée au fil des ans. Voyez-vous, mes études ont mis en lumière l'influence de certaines forces maléfiques...

— L'existence des monstres ne fait donc aucun doute pour vous ?

— Non, bien sûr, répondit en souriant Stéphane Baudouin, qui se tourna vers sa volumineuse bibliothèque murale. Les nombreux témoignages que j'ai pu acquérir ont balayé mes derniers doutes.

— Évidemment. La question que je me pose, en fait, est leur origine. Comment naissent-ils ? Ou plutôt, comment renaissent-ils ? Comment resurgissent-ils des ténèbres après tant d'années de silence ?

— En général, ces créatures sont immortelles. Mais, fort heureusement pour nous, elles restent en état de léthargie la plupart du temps, ou se terrent dans un lieu que l'on appelle communément les enfers. Qui est en mesure d'invoquer ces puissances des ténèbres ? Celui qui maîtrise la magie et ses incantations. Celui qui pratique la sorcellerie, celui qui sait lire les symboles anciens, qui connaît les formules sacrées, ou tout autre procédé magique.

— Ce n'est donc jamais le fruit du hasard ?

— Non, ou très rarement. Le réveil d'un monstre procède toujours d'une manœuvre maligne délibérée, d'une combinaison magique, quelle qu'elle soit. Mais je suppose que vous avez une raison précise pour me poser cette question ?

Bayard évoqua le cas qui l'avait amené en Alsace, ainsi que ses conclusions. Lorsqu'il eut terminé, le démonologue commenta pensivement :

— Cette recrudescence de crimes crapuleux dans notre région m'a également intrigué. Je commençais d'ailleurs à envisager sérieusement l'intervention d'un tueur en série, surtout après le meurtre de jeudi dernier.

— Vous faites également autorité en criminologie, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, notamment dans la psychologie des « serial killers ». Je me suis penché sur cet aspect de la question en étudiant

les cas les plus célèbres, de Jack l'Éventreur aux redoutables tueurs américains contemporains. J'entretiens même avec certains d'entre eux une correspondance suivie, ce qui m'a beaucoup appris sur leurs sombres motivations. La police elle-même n'hésite pas à me consulter lorsqu'elle traque un meurtrier de ce type.

— Vous n'avez donc pas envisagé dans ces drames récents l'intervention d'une force démoniaque, soupçonné la griffe d'un monstre ?

— J'avoue en tout cas n'avoir pas songé au Minotaure comme vous, malgré cette première victime qui semble avoir été agressée par un taureau.

— Il y a aussi les blessures des autres, qui pourraient fort bien avoir été infligées par un monstre cornu. Quant au crime de Fröeschwiller, il semble avoir été commis par un agresseur invisible, et celui du Niederbronn par une créature difforme. Enfin, il y a la cadence des crimes...

Après un silence, Bayard reprit :

— Vous vous souvenez de la légende grecque, n'est-ce pas ?

Stéphane Baudouin se frotta le menton.

— Oui, enfin dans son ensemble. Voyons... L'histoire commence avec Pasiphaé, la reine de l'île de Crète, qui avait engendré un monstre hybride après s'être accouplée à un taureau. Ce monstre mi-homme mi-taureau fut enfermé dans un labyrinthe, construit par Dédale, l'architecte du roi Minos. Ce dernier, pour satisfaire l'appétit meurtrier du monstre, lui donnait régulièrement en pâture une douzaine de jeunes gens, sanglant tribut exigé par représailles aux Athéniens, à qui il reprochait l'assassinat de son fils Androgée.

— C'est exact. Mais quand vous dites « donnait régulièrement », vous souvenez-vous de l'intervalle de temps qui séparait chaque « livraison » ?

— Quelques années, je crois. Une dizaine, me semble-t-il ?

— Neuf exactement. Or, dans le cas qui nous occupe, tous les crimes ont été commis à exactement neuf jours d'intervalle.

Surpris, le démonologue retira ses lunettes :

— Vous êtes sûr de cela ?

— Le 30 août, le 8 septembre, le 17, le 26, puis le 5 octobre, cela fait bien le compte.

— En effet, c'est vraiment étrange... Mais il arrive que les « serial

killers » suivent également une chronologie précise.

— Ce n'est pas tout. Avez-vous une carte d'Alsace et une règle ? Je vais vous montrer autre chose.

Lorsque Baudouin lui eut fourni le matériel requis, Bayard mit en évidence la localisation des crimes, qui s'inscrivaient exactement sur les croisements d'un quadrillage précis.

— Incroyable, commenta Baudouin, penché sur la carte. D'après l'échelle, cela nous donne une unité de distance de six kilomètres à vol d'oiseau.

— Connaissez-vous beaucoup de criminels qui agissent ainsi ?

Le démonologue semblait profondément déconcerté.

— Dans les romans ou dans les films, ça s'est déjà vu... mais jamais dans la réalité, du moins à ma connaissance. Vous avez raison, il y a quelque chose de démoniaque derrière tout cela. Vous avez mis le doigt sur un point capital, qui semble avoir échappé à tout le monde jusqu'ici. Toutes mes félicitations !

Bayard eut un geste de modestie.

— Tout le monde, peut-être pas. Mon ami Van Helsing a vu clair avant moi. Et comme je vous le disais, la chasse aux monstres est un peu notre spécialité. Cela dit, nous n'aurons de certitude que dans six jours, c'est-à-dire le 14 de ce mois...

Le démonologue hocha gravement la tête. Il se plaça derrière la baie vitrée de son salon, et s'absorba dans la contemplation nocturne de la ville qui, scintillante de lumières orangées, se reflétait dans le cours paisible de l'ill.

— Je vois, dit-il. Un nouveau meurtre à cette date constituerait donc une preuve formelle ?

— Oui, et surtout s'il était commis sur un des points d'intersection de notre quadrillage.

— Il faut à tout prix empêcher ce nouveau drame !

— C'est bien mon intention. Mais j'ai peur d'être pris de court. Je ne pourrais pas contrôler tous les points suspects, il y en a trop.

— À moins de découvrir le bon ?

Bayard serra le poing.

— J'y ai déjà réfléchi... J'ai essayé bien des combinaisons pour donner un sens à cette suite diabolique, afin de deviner le lieu suivant, mais en vain. J'ai peur de manquer d'éléments pour le moment.

Baudouin regagna la table, prit une nouvelle gorgée de riesling, puis se pencha sur la carte.

— Je vais également y réfléchir, bien sûr. Mais j'avoue ne pas voir là le moindre enchaînement logique ou cabalistique. Vous semblez beaucoup plus doué que moi pour la chasse aux monstres, monsieur Bayard. Je ne suis qu'un simple théoricien et je regrette vraiment de ne pouvoir vous être utile...

— Vous le pouvez peut-être, décréta l'aventurier en tournant vers lui un regard déterminé. Vous pourrez sans doute mieux que moi répondre à cette question essentielle : qu'est venu faire le Minotaure en Alsace ? Pourquoi avoir choisi, plutôt qu'un autre, ce lieu fort inhabituel pour lui ?

Un silence tomba. Le démonologue arpenta quelque temps le salon, passa plusieurs fois devant sa cheminée sans mot dire, puis il s'immobilisa soudain, l'index posé sur ses lèvres.

— Je viens de penser à quelque chose, déclarait-il. C'est sans doute sans rapport, autant vous le dire tout de suite, mais j'ai récemment entendu parler de notre fameux Minotaure, par la bouche d'un de mes amis qui revenait d'un voyage en Crète au début de l'été. Un voyage tragique d'ailleurs, puisqu'un des randonneurs a cassé sa pipe en tombant d'une falaise. Je ne sais plus exactement dans quelles circonstances, mais le groupe avait fait une découverte relative au labyrinthe et au Minotaure. Une découverte mineure, restée sans suite, me semble-t-il, et sur laquelle je ne puis rien vous dire de plus.

Le visage rembruni, Bayard demanda :

— Pourriez-vous me présenter votre ami ?

— Je peux même faire mieux que cela. Je connais personnellement le guide qui a organisé ce voyage : Claude Nordmann, un type passionné par la Crète et président d'une association régionale en relation avec ce pays. Il habite d'ailleurs Strasbourg et se fera un plaisir, j'en suis sûr, de vous donner tous les renseignements voulus...

PIÈCE NUMÉRO 5

Géolocalisation : Froeschwiller

Lundi, 9 octobre

Le lendemain matin, Roland Bayard se rendit à Wingen-sur-Moder au volant d'une voiture de location. Il avait décidé de mener son enquête en visitant les lieux des drames par ordre chronologique.

Après avoir suivi la longue route sinueuse qui traversait la forêt, il parvint au village alsacien, frileusement blotti dans une vallée encaissée, sous une épaisse chape de nuages menaçants. L'accueil de la mère de la victime fut un peu froid, mais elle lui indiqua où il avait de grandes chances de rencontrer son fils. Bayard retrouva Jean Lazarus à l'auberge du Cygne, installé seul à une table au fond de la salle. Le jeune homme, les cheveux coupés ras et portant un survêtement sportif, ne s'était toujours pas remis du drame. Tenant fermement son Picon bière entre ses mains, Jean était en veine de confidences.

— Je n'oublierai jamais... Ses cris déchirants, ces taches de sang devant la porte... On l'a retrouvée un peu plus loin, dans un buisson, derrière une grange...

Agonisante, le visage maculé, c'était affreux à voir... Comme si un dément s'était acharné sur elle.

— La police a parlé d'un taureau échappé, non ?

— Oui, mais le problème, c'est que le taureau en question n'avait pas quitté son enclos. On a prétendu qu'il avait sauté par-dessus la clôture, et qu'il était revenu au bercail de la même manière. Mais ce n'était qu'une supposition. Car ça paraissait quand même assez incroyable... En même temps, on a retrouvé des traces de bestiaux là où Béa a été massacrée. Mais ça pouvait aussi bien être celles des vaches du fermier qui a une étable juste derrière. Et comme les traces n'étaient pas très nettes, on n'a pas vraiment su. J'ai vu les gendarmes

quand ils ont passé le coin à la loupe... Ils n'en menaient pas large. Leur chef n'arrêtait pas de secouer la tête. On m'a dit qu'ils ont même examiné les cornes du taureau suspect. Mais rien, pas de traces de sang. Cela dit, ils ont fortement soupçonné son propriétaire de les avoir fait disparaître entre-temps, pour pas avoir d'histoires. Et connaissant le bonhomme, cela ne m'étonnerait même pas ! Bref, on n'a pas véritablement su ce qui s'était passé. Taureau ou tueur dément ? Ils ont finalement préféré croire au taureau, parce que c'était sans doute moins compliqué pour eux...

Bayard hocha la tête, et commanda une nouvelle tournée de Picon bière.

— Et vous, Jean, quel est votre avis ?

Le jeune se prit la tête entre les mains :

— Je ne sais pas... J'ai un moment soupçonné un de mes amis, qui en pinçait pour Béa : Richard, notre gardien de foot, mais il avait un alibi en béton. Et autrement, je ne vois pas, à part un malade... C'est vrai qu'il y en a de plus en plus de nos jours !

— Curieux, tout de même... La nature des blessures aurait dû pouvoir éclairer les enquêteurs, non ?

Jean secoua la tête en signe de dépit :

— Ben non ! Les coups ont été portés par quelque chose de moyennement pointu, qui devait ressembler à une corne de taureau, mais ils n'ont pas pu en dire plus, à part que Béa a été frappée très violemment. C'était affreux, elle baignait dans son sang... Pauvre Béa ! Et tout ça, à cause de cette foutue tombola !

Bayard écouta attentivement le reste du témoignage du jeune homme, mais sans rien apprendre de plus. Peu après, il quittait Wingens-sur-Moder en direction de Froeschwiller.

La pluie commençait à tomber quand il arriva dans le petit village. Un bourg célèbre pour la sanglante bataille de 1870 qui s'était déroulée dans les champs alentour. Sombre défaite pour la France, et plus encore pour l'Alsace, qui connut alors la longue et humiliante période d'annexion par les Prussiens. Souvenir lointain, mais dont les cicatrices ne s'étaient pas entièrement refermées.

Le témoin du meurtre de Martin Muller était un vieux mais solide et corpulent agriculteur, dénommé Sepp. Célibataire, il habitait à côté de la ruelle où le jeune homme avait trouvé la mort. Il vivait très chichement dans une grande maison à colombages, qui flanquait les hangars d'une ferme. Il accueillit Bayard avec jovialité et l'introduisit dans un salon spacieux, au plafond bas et soutenu par des poutres

apparentes. L'endroit était chaleureux, mais d'une propreté douteuse. À bien des égards, une fée du logis eût égayé cette grande demeure.

En acceptant un verre de blanc, Bayard se persuada qu'une bonne connaissance du terroir était indispensable pour mener à bien sa mission. Un refus de sa part aurait d'ailleurs vexé ledit Sepp qui, après avoir trinqué, lui exposa volontiers les circonstances du drame.

— Bien sûr que je me souviens de cette nuit-là, déclara-t-il solennellement. C'était il y a à peine un mois. Il devait être onze heures du soir. « L'Ours blanc » venait de fermer, je rentrais chez moi. Vous avez vu, en arrivant, l'impasse juste avant ma maison ? Eh bien c'était là. Je remontais la route, et j'étais à une centaine de mètres de chez moi quand j'ai vu deux types qui se battaient sous le lampadaire, près de l'entrée de l'impasse. Il y avait là le jeune Martin Muller, mais je l'ai pas reconnu tout de suite. L'autre avait pris le dessus et lui donnait de furieux coups de tête, si bien que le jeune Muller a pris la fuite et s'est engouffré dans l'impasse. L'autre s'est aussitôt lancé à sa poursuite...

— Cet autre personnage, pouvez-vous le décrire ?

Le fermier fit la grimace.

— Non, pas vraiment. Comme je vous disais, j'étais assez loin. Je ne voyais en somme que deux types en train de se battre, sauf à la fin, quand l'autre s'est mis à lui donner des coups de tête. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il portait une sorte de chapeau bizarre...

— Un chapeau bizarre ? répéta Bayard en plissant les yeux. Vous ne pourriez pas être plus précis ?

— Non, vraiment. Un truc bizarre sur la tête, assez large...

— Comme des cornes de taureau ?

— Quelle drôle d'idée ! fit Sepp en roulant des yeux surpris. Mais vraiment, je ne sais pas... J'étais donc là, en train de me demander ce que je devais faire. Se mêler comme ça d'une bagarre, sans y être invité ? On ne sait jamais comment on va être accueilli. Mais comme ça paraissait assez sérieux, je me suis dit qu'il valait quand même mieux les séparer.

» Une minute plus tard, j'étais devant l'entrée de l'impasse. Ça devait se passer au fond... On n'y voyait pas grand-chose, mais je peux vous assurer qu'en remontant la ruelle j'aurais forcément aperçu quelqu'un venant en sens inverse ou se cachant sur les côtés. Il y avait la lumière du lampadaire au coin de la rue, et deux fenêtres éclairées sur le mur du voisin. Or je n'ai vu personne, à part le pauvre Martin, qui gisait tout au fond de l'impasse. Il était dans un triste état, le

visage et la chevelure couverts de sang, méconnaissable. Sur le coup, je ne savais pas encore que c'était lui. Péniblement, il pointait le doigt vers l'entrée de l'impasse, tout en bredouillant : « Ne le laissez pas s'enfuir... Rattrapez-le... Vite... appelez à l'aide... une ambulance. Je... je... ». Et il n'a rien dit de plus.

» J'étais sous le choc. Je ne comprenais pas. Son agresseur avait littéralement disparu, comme par enchantement. Par où avait-il bien pu s'échapper ? Pas par l'entrée de la ruelle, j'en venais. Ni par les côtés, le long des bâtiments, ni par le fond de l'impasse, bloquée par un mur. Que faire ? Le malheureux était affalé dans le coin, les bras écartés, à côté d'un seau, et ne bougeait plus. Je me suis même demandé s'il n'avait pas déjà passé l'arme à gauche.

» J'ai alors rebroussé chemin, je suis allé chez le voisin et on a appelé une ambulance. En l'attendant, sa femme a essayé de soigner le pauvre Martin, mais il n'y avait plus rien à faire. Les ambulanciers sont arrivés, ils ont prévenu la gendarmerie. J'ai alors dû raconter mon histoire je ne sais combien de fois, car ils avaient vraiment du mal à admettre les faits. Mais c'est vrai qu'à leur place j'aurais fait pareil ! Ce que j'avais vu ne tenait pas debout ! Cet agresseur qui disparaît comme par magie au fond de l'impasse, ça ressemblait plutôt à un conte de fées ! Ou une histoire d'ivrogne ! Ils m'ont fait un alcootest...

Sepp considéra son verre de blanc en souriant et ajouta :

— Pas complètement négatif, mais rien de sérieux. Heureusement que je n'avais pas forcé la dose, ce soir-là, à « l'Ours blanc ». Car sinon, on ne m'aurait pas cru du tout !

Le fermier vida son verre d'un trait et reprit :

— Cela dit, ils ne m'ont cru qu'à moitié. Je l'ai bien compris quand ils ont enregistré ma déposition. En la relisant, la disparition miraculeuse du bonhomme semblait moins flagrante qu'en réalité. Ce truc-là, je l'ai bien compris, les a turlupinés. Ils ont passé la ruelle au crible, et, ne trouvant rien, ils ont essayé de me faire dire ce que je n'avais pas dit. Quant au pauvre Martin, il était vraiment salement arrangé. Son agresseur l'avait roué de coups, avec une barre de fer, selon les flics. J'ai bien essayé de leur dire que le type ne tenait apparemment rien de tel quand je l'ai vu au coin de la ruelle, mais j'ai pas insisté. Martin, lui, avait bien picolé avant de se faire tabasser. Il avait deux grammes, paraît-il. La police a donc pensé à une querelle d'ivrognes ou un règlement de compte pour une histoire de drogue, voire les deux. Possible, car, d'après ce qu'on dit, le Martin filait un mauvais coton ces temps-ci. Et à ma connaissance, l'enquête n'a rien donné jusqu'ici. En tout cas, c'est une bien triste affaire !

Bayard en convint tout en hochant la tête. Il était de plus en plus convaincu de l'existence du monstre. Mais, en même temps, sa disparition mystérieuse le laissait perplexe. Le point était capital, car si l'homme-taureau, outre sa brutalité légendaire, possédait le pouvoir de se rendre invisible, il devenait singulièrement dangereux. À moins qu'il n'ait agi par ruse ? Qu'il n'ait trouvé un expédient pour éviter un affrontement supplémentaire avec ce solide fermier ? Mais dans ce cas-là, cela le rendait plus humain que monstre...

— Peut-on jeter un coup d'œil dans la ruelle ? demanda-t-il finalement.

— Bien sûr, approuva le fermier. Je vais vous accompagner...

L'impasse en question était un obscur passage mal pavé, luisant de pluie, d'environ cinquante mètres de long, sur quatre de large. Le fermier avait raison en déclarant qu'il n'y avait guère de possibilité de fuite. De part et d'autre se dressaient des murs d'habitations attenant à de longs hangars borgnes. Du côté de la propriété du fermier, trois minuscules fenêtres en hauteur, par lesquelles nul n'aurait pu s'enfuir. En face, chez le voisin, à peu près au milieu de la venelle, il n'y avait guère que les deux fenêtres éclairées au moment du drame. Des ouvertures de taille ordinaire, situées à l'étage et difficilement accessibles. Selon Sepp et son voisin, elles étaient fermées à ce moment-là. L'assassin ne pouvait donc pas s'être enfui par là. La seule issue raisonnable semblait être le fond de l'impasse, condamnée par un mur de près de trois mètres de haut. Avec une corde suspendue quelque temps avant, il eût été aisé de le franchir.

Bayard exposa son hypothèse au fermier, qui répondit en riant :

— Non, pas possible ! Il y a derrière ce mur le toit en verre d'une grande serre, que les policiers ont retrouvé intact. Vous pensez bien qu'ils ont cherché de ce côté-là ! Mais ils n'ont pas remarqué la moindre trace d'effraction, ni là, ni ailleurs !

— Où était exactement Martin Muller ? demanda Bayard, en regardant pensivement le mur du fond.

— Là, à gauche. Il était affalé dans le coin.

Bayard réfléchit, puis se tourna vers l'encoignure de droite.

— Et vous êtes sûr que son agresseur ne se cachait pas alors dans l'autre coin ? Quelqu'un vêtu avec des habits sombres, bien plaqué contre le mur, dans la pénombre ambiante, n'est-ce pas envisageable ?

Le fermier secoua la tête.

— C'est vrai qu'il faisait sombre. Mais on y voyait quand même un peu. Si j'avais pas fait attention, je dis pas. Mais j'ai bien regardé là,

vous comprenez ? Je guettais ce lascar, je m'attendais à ce qu'il me saute dessus ou qu'il prenne la fuite à tout moment. Et cela même depuis que je suis entré dans l'impasse. J'étais sur le qui-vive tout le temps...

Bayard se fit la réflexion qu'en de pareilles circonstances une présence humaine ne lui aurait pas échappé non plus.

— Au fait, reprit-il. Vous aviez parlé d'un seau. Où se trouvait-exactement ?

— Eh bien... juste à côté de lui, près de son bras gauche.

— Les policiers l'ont emporté, n'est-ce pas ?

Le solide Sepp se frotta la nuque, soudainement embarrassé.

— Eh bien oui, je crois. Car il n'est plus là... Mais maintenant que j'y pense, je me demande même si...

— Oui ?

— Je crois bien qu'il n'était plus là après...

— Après quoi ?

— Après l'arrivée des ambulanciers, ou celle des gendarmes. Enfin je ne sais plus. Je n'ai pas fait attention sur le coup. En tout cas, je ne me souviens pas de l'avoir revu. Quelqu'un a dû s'en servir pour une raison ou pour une autre... Mais qu'est-ce que ça change, hein ? C'est pas avec un seau qu'on peut s'envoler dans les airs, non ?

PIÈCE NUMÉRO 6

Géolocalisation : Strasbourg

Le même jour

Le professeur de lettres Claude Nordmann était un sympathique et robuste quadragénaire au maintien fier. Une chevelure flamboyante, mi-longue, encadrait un visage allongé, piqué de rousseurs. Tout en lui trahissait une étonnante vitalité, et l'ensemble de la décoration intérieure de son appartement témoignait de sa grande passion pour la Crète. Presque chaque bibelot, chaque objet ou chaque photo – il y en avait pléthore accrochées aux murs de son salon – évoquait son île de prédilection. Les prises de vue représentaient souvent des paysages, mais aussi des groupes de randonneurs, sur la plage ou au sommet des montagnes. Président de l'association des « Amis de la Crète », il ne se contentait pas de statuer derrière un bureau. Non seulement il organisait de nombreuses manifestations artistiques, mais également des randonnées d'été, qui attiraient un nombre croissant d'adhérents, comme il l'expliquait à Roland Bayard, qui l'avait contacté dès son retour de Fröschwiller. Nordmann lui avait aussitôt proposé de venir lui rendre visite en soirée.

Après avoir discoursu de son association avec ferveur, il demanda à brûle-pourpoint :

— Mais je parle et je parle... J'en oublie la raison de votre visite. C'est donc Stéphane qui vous a conseillé de me voir ? Mais je n'ai pas bien compris ce que vous recherchez... Vous enquêtez sur une série de meurtres, n'est-ce pas ? Mais quel rapport avec la Crète ?

Bayard préféra ne pas entrer dans les détails pour le moment.

— Simplement ceci : j'ai remarqué que tous les meurtres évoquaient la brutalité d'un taureau, et de manière très nette pour certains d'entre eux. Un assassin ressemblant à un taureau ? Cela m'a fait penser au Minotaure, comme je l'ai expliqué à votre ami Stéphane.

Il m'a alors parlé d'une récente découverte au sujet de cette créature mythique, découverte à laquelle vous auriez participé...

Nordmann hocha la tête d'un air entendu :

— Oui, bien sûr, j'aurais dû y penser. Une découverte pleine de promesses, mais qui a tourné au cauchemar...

Il désigna une des photos accrochées au mur, représentant quelques randonneurs attablés sous une vigne vierge et des lampions.

— La jeune femme à l'extrême gauche s'appelait Carole Doré. C'était une brillante helléniste...

Sur quoi, il enchaîna le récit de leur mésaventure au cours du mois de mai dernier et conclut d'un air sombre :

— Je me le suis souvent reproché par la suite. Jusqu'ici, je n'avais jamais organisé des randonnées aussi difficiles. Mais j'ai commis l'erreur de suivre les conseils d'ami, qui affirmait qu'il s'agissait là d'un des plus beaux circuits côtiers. Comme notre groupe était assez jeune – nous étions une dizaine de personnes, de moins de trente ans, à une exception près, et moi-même, bien sûr – j'ai fini par me résoudre à tenter cette aventure.

— La fin de Carole Doré est purement accidentelle. Vous n'avez aucun reproche à vous faire !

— Peut-être. Mais c'est la première fois qu'une de mes randos se termine aussi tragiquement. Et je n'aurais pas dû prendre l'initiative de bivouaquer à un tel endroit, sur le sommet de ce vertigineux promontoire, près de la petite chapelle du Prophète Elie. J'aurais dû envisager le fait qu'un de nos compagnons puisse se lever la nuit et faire quelques pas alentour... Non, vraiment, j'ai une certaine responsabilité dans ce drame. Je ne l'ai pas vu, mais il paraît que son corps n'était plus qu'un amas de chairs sanglant quand les secours l'ont découvert sur les écueils au bas de la falaise.

— Elle avait donc sur elle la copie de ce fameux texte ?

— Oui, sans doute. Elle l'avait sorti de sa poche au cours de la soirée.

— Et personne n'a songé à le récupérer ?

— Non, personne, je crois. Du moins à ce moment-là. Nous étions tous en état de choc. Et par la suite, je me serais assez mal vu le quémander auprès de sa famille...

— Si j'ai bien compris, le texte original gravé sur une tablette est désormais difficilement accessible ?

Nordmann secoua la tête.

— Il est perdu, je le crains. Il gît au milieu d'un énorme massif, enseveli sous des tonnes de terre et de rochers. Il faudrait des moyens colossaux pour le dégager et le retrouver. Personne n'entreprendrait de tel travaux pour un résultat aussi spéculatif...

— Ce texte est donc perdu à jamais ?

Claude Nordmann considéra un instant son invité avant de répondre :

— Non, heureusement.

— Je ne comprends pas...

— Au cours de notre soirée au sommet de la falaise, quelqu'un a eu la bonne idée de recopier la copie, si je puis dire. En fait, je l'ai appris par la suite, car je ne l'avais pas remarqué à ce moment-là. La plupart d'entre nous étaient un peu dans les vignes du Seigneur, et moi-même, je l'avoue.

— Le texte est donc encore disponible !

— Oui, sans doute. Cette personne l'a confié à un spécialiste pour le faire traduire. Mais il semblerait qu'il n'ait toujours pas terminé...

— Qui est cette personne ?

— Brigitte Maurer, la doyenne du groupe, après moi.

— Vous la connaissez bien ?

Nordmann marqua une hésitation :

— Oui, assez bien. Elle habite Haguenau. Je peux vous donner ses coordonnées si cela vous intéresse.

Nordmann se tut un instant, tout en secouant la tête en souriant, avant de reprendre :

— Mais vous savez, monsieur Bayard, j'ai bien peur que ce texte n'ait pas l'importance que vous lui prêtez. Si cela avait été le cas, on m'aurait prévenu entre-temps. C'est même très probablement une farce, montée par quelque randonneur érudit. Je n'ai guère eu le temps d'examiner les autres objets dans la crypte.

— C'était donc un texte relatif au Minotaure et au labyrinthe ?

— Oui, c'est à peu près tout ce qu'a pu nous apprendre Carole. Il était écrit en linéaire B, une des premières écritures minoennes connues, que les spécialistes viennent à peine de décrypter. Donc très difficile à traduire. Mais j'y pense, Carole a encore ajouté quelque chose d'absurde, qui m'a fait douter de son authenticité. Selon elle, le

labyrinthe n'aurait pas été un bloc fermé, simplement pourvu d'une entrée. Il aurait possédé une issue, menant directement aux Champs Élysées, c'est-à-dire au paradis des Grecs anciens.

Il y eut un silence, au terme duquel Roland Bayard haussa les épaules :

— J'ai peur que cela ne nous avance guère. La seule réflexion qui me vienne à l'esprit, c'est que l'infortunée Carole Doré a peut-être réussi à trouver cette fameuse issue, là-haut, près de la chapelle du Prophète Elie, dans la mesure où elle a fini par rejoindre le paradis...

PIÈCE NUMÉRO 7

Géolocalisation : Betschdorf et Niederbronn

Mardi, 10 octobre

Existait-il un rapport entre la découverte de ce texte et les cinq crimes ? Rien ne permettait de l'affirmer, et l'on ne pouvait pas davantage parler de coïncidence troublante. Mais pour Bayard, cette piste méritait d'être suivie, comme le lui dictait son instinct. S'il se fiait souvent à ses intuitions, il n'ignorait pas qu'un excès d'optimisme pouvait le fourvoyer ou le pousser à la faute. Il savait d'expérience qu'il fallait garder la tête froide en toute circonstance, y compris et surtout dans les moments les plus intenses, les plus dangereux. Sans cette faculté, il aurait déjà rejoint les fameux « Champs Élysées », à l'issue de ses périlleuses chasses aux monstres. Il s'en était notamment fallu d'un cheveu qu'il périsse lors de la traque du vampire de Baltimore.

Avant d'aller plus loin, il était primordial de prendre connaissance de ce texte, et par conséquent de rencontrer cette Brigitte Maurer. Les seuls éléments fiables dont il disposait étaient les différents témoignages qu'il avait recueillis et surtout cet étrange tracé de la localisation des meurtres. Il lui fallait donc se concentrer sur ce point pour le moment. Avant de se coucher, il passa un bon moment penché sur la carte de la région, règle et crayon à la main, tentant de trouver une logique dans la progression topographique des crimes. Car il y en avait une, cette disposition géométrique devait avoir un sens, il en était certain. Il multiplia les croquis et les tracés, mais malgré ses efforts, l'énigme resta entière.

Le lendemain matin, sous un ciel dégagé, il prit la direction de Betschdorf, un des deux grands centres de fabrication de poterie en Alsace. Au préalable, il avait téléphoné à Brigitte Maurer sans pouvoir la joindre et s'était résigné à abandonner un message sur son répondeur. Il avait également contacté Pierre Laugel – un ami

gendarme qu'il avait connu pendant son service militaire – celui-ci lui avait fixé rendez-vous au village. Il était dix heures lorsque Roland remontait la rue principale, bordée des nombreuses boutiques des artisans potiers. Bien qu'aménagé pour d'évidentes raisons touristiques, le pimpant petit village alsacien avait conservé son cachet, avec ses maisons à colombages et ses balcons fleuris.

Il aperçut le véhicule du gendarme garé près de l'église, salua chaleureusement son ancien compagnon d'armes, et l'invita à le suivre. Les deux voitures remontèrent un chemin vers le sud, et moins d'un kilomètre plus loin, ils s'arrêtèrent à la lisière de la forêt profonde, dont les rousseurs du feuillage automnal s'avivaient au soleil.

Après être sorti de son véhicule, Pierre Laugel, petit homme rondet au visage rieur, souleva le bord de son képi en se tournant vers les bois.

— C'est par là, à même pas cinq minutes. Mais comme je te l'ai dit, je n'ai qu'une demi-heure à te consacrer, Roland, je suis de service...

— Je ne t'en demanderai pas plus.

— Nous pourrons bien nous revoir un de ces soirs...

— J'y compte bien. Mais dis-moi, quel est donc le sentiment de la police sur cette affaire ?

Laugel lui décocha un regard en coin :

— Le même que le tien, sans doute. Car tu n'es pas là uniquement pour faire du tourisme, j'imagine ?

— Non, bien sûr, puisque je t'ai demandé de m'amener ici.

Selon Laugel, la police redoutait désormais d'avoir affaire à un tueur en série. L'enquête était entre les mains d'un officier de gendarmerie, qui veillait à ce que l'hypothèse ne soit pas rendue publique. L'inquiétude de la population n'était pas véritablement son souci. S'il agissait ainsi, c'était surtout pour mieux pouvoir conduire son enquête, afin de ne pas mettre l'assassin en alerte, de sorte qu'il puisse se laisser aller à commettre une imprudence.

— Vous avez une piste ?

— Non, aucune à ma connaissance. En tout cas, ce n'est pas un maniaque sexuel. Aucune des victimes n'a subi de sévices de ce genre. Ce qui complique l'affaire, car ces types-là sont en général plus faciles à identifier. En fait, le seul élément dont nous disposons, c'est la cadence de ces meurtres, commis tous les neuf jours...

Les policiers n'étaient donc pas encore parvenus à des conclusions aussi avancées que les siennes, songea Bayard. Il ne jugea pas utile de les renseigner sur ce point, du moins tant que l'hypothèse d'un monstre s'imposait à ses yeux. Dépister et terrasser une telle créature, c'était son affaire. Les forces de l'ordre ne pourraient lui être d'aucun secours.

— Voilà, c'est ici qu'on l'a découverte, juste devant, déclara Laugel en désignant un amas de rondins de bois bien alignés. Élisabeth Faure, vingt ans, une fille du village. Son cadavre était couvert d'ecchymoses et de blessures diverses. En passant les lieux au peigne fin, sur un assez grand périmètre, nous avons trouvé des traces de sang un peu partout. Elle a sans doute beaucoup couru et lutté vaillamment avant de céder aux assauts du dément, un peu comme la chèvre de Monsieur Seguin. Il faut dire que l'obscurité et les arbres ont dû considérablement gêner son poursuivant. Le drame a été situé la nuit du 17 septembre, entre 22 heures et minuit, très approximativement.

— Qui a découvert le cadavre ?

— Etienne Hug, son fiancé. C'était un de leurs lieux de rendez-vous habituels. Surpris de ne pas avoir de ses nouvelles le lendemain, il est machinalement venu ici au cours de l'après-midi. Il était effondré, mais aussi très en colère. Il a juré de tuer son meurtrier de ses propres mains.

Bayard hocha pensivement la tête, puis demanda :

— D'après vous, quelle est l'origine des blessures ? Et s'agit-il d'une même arme dans tous les cas ?

— Il semblerait, oui, bien qu'on ne puisse l'affirmer. Il doit s'agir d'une barre de fer, voire d'un solide bâton pointu, comme une canne, utilisée de manière un peu brouillonne pourrait-on dire, tantôt avec la pointe, tantôt de côté, car on a également relevé de nombreuses éraflures. Mais ce qui est certain, c'est que les coups ont été portés avec une grande violence, qui semble croître au fil des crimes.

Après un silence, le gendarme Laugel demanda :

— Mais au fait, Roland, tu ne m'as pas encore dit à quel titre tu enquêtais ici ? Pour le compte des parents d'une victime, je suppose ? À moins que ce ne soit au nom de cette fameuse croisade contre le mal, dans laquelle tu comptais déjà t'engager à l'époque ?

Le visage de Bayard s'éclaira d'un sourire confiant :

— Je t'en reparlerai... quand l'affaire sera terminée.

Après le départ du gendarme, l'aventurier se mit à explorer les environs avec soin. Le sol jonché de feuilles mortes n'avait guère laissé

d'empreintes de pas. Mais son attention se riva surtout sur les troncs d'arbres et il finit par trouver ce qu'il cherchait. À plusieurs endroits, à hauteur de poitrine, des bouts d'écorce avaient sauté. Comme sous les assauts d'un monstre cornu ? Tout portait à le croire... Il en était là de ses réflexions lorsqu'une voix retentit dans son dos :

— Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

Le jeune homme qui venait de l'interpeller avec véhémence était un solide garçon d'une vingtaine d'années. Avec ses cheveux coupés courts et son survêtement sportif, il ressemblait au frère de Béatrice Lazarus, mais en plus costaud.

— Vous êtes Etienne, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui, mais vous n'avez pas répondu à ma question.

— Roland Bayard, mais je ne pense pas que mon nom vous dise quelque chose. Quant aux raisons de ma présence, je pense qu'elles sont sans doute semblables aux vôtres...

Le jeune homme se dirigea vers lui d'un air décidé et menaçant, mais s'arrêta à quelques pas de lui, un peu ébranlé par la solide assurance de Bayard et son regard d'acier.

— C'est-à-dire ? aboya-t-il.

— Retrouver et mettre hors d'état de nuire l'assassin de votre fiancée.

Bayard se présenta comme un enquêteur privé, sans donner plus de détails. Son ton et son allure décidés impressionnèrent le jeune Étienne Hug, qui avoua l'avoir soupçonné un instant d'être l'assassin revenu sur les lieux de son crime. Depuis la mort d'Élisabeth, il se rendait régulièrement ici dans l'espoir de surprendre le scélérat. Bayard se prit de sympathie pour ce jeune homme au caractère décidé, très affecté par la fin tragique de sa fiancée et animé par un désir de vengeance peu commun. Il l'écouta patiemment évoquer le souvenir de la disparue, ses qualités, leurs projets communs, les nombreux obstacles à leur bonheur, car lui était au chômage et issu d'une famille catholique modeste. Élisabeth, elle, était de confession protestante et la fille d'un des plus riches potiers du village. Ses parents ne voyaient donc guère en lui le gendre idéal.

— La question que je me pose, demanda Bayard, c'est de savoir comment l'assassin est parvenu à attirer Élisabeth par ici, à une heure aussi tardive ?

— Il lui avait laissé un SMS sur son portable. La police a retrouvé le message. Le pire, c'est qu'il était signé de mon nom !

— Et ce n'était pas vous ?

— Non, bien sûr !

— Ce serait donc quelqu'un qui la connaissait ? À moins qu'elle n'ait eu ici un rendez-vous avec quelqu'un d'autre et que l'assassin l'ait surprise juste après ?

— Un rendez-vous ici, avec quelqu'un d'autre que moi ? Non, ce n'est pas possible ! D'ailleurs ses parents pensaient également qu'elle allait me rejoindre. C'est ce qu'elle leur aurait dit en partant. Selon eux, Élisabeth devait même me dire que c'était fini entre nous...

— Ah ?

Etienne haussa les épaules :

— C'était faux, bien sûr. En fait, c'est ce qu'ils espéraient depuis longtemps, mais c'est faux, totalement faux. Ils voulaient sans doute faire croire aux policiers qu'on s'était disputés, et que je l'aurais tuée dans une crise de colère. Je vous l'ai dit, ils me détestent... Ils voulaient me rendre responsable du drame... Mais manque de pot, j'avais un alibi ce soir-là ! J'ai joué au tarot avec des amis jusqu'à quatre heures du matin. Heureusement, parce que sinon, on aurait même fini par m'accuser ! Moi, vous vous rendez compte ?

Après un silence, il ajouta en serrant le poing :

— Je me suis désormais donné pour mission de la venger, de tuer ce monstre de mes propres mains ! Vous pouvez me croire, monsieur Bayard, et même si je dois aller en prison pour cela !

L'aventurier qui l'observait à la dérobée n'en doutait pas un instant.

— Et si vous avez besoin de moi, monsieur, n'hésitez pas. Si je peux vous aider en quoi que ce soit pour retrouver cet immonde salopard, sachez que je suis à votre entière disposition, et que rien ne me ferait davantage plaisir !

De cela non plus, Bayard ne doutait pas. Réflexion faite, sa proposition n'était pas à dédaigner. Un homme de confiance et de bonne trempe comme lui pourrait être un atout précieux dans sa lutte contre le monstre.

— Alors sois prêt, Etienne. Sois prêt à tout instant de la journée et de la nuit. Il se pourrait en effet que je fasse appel à tes services prochainement...

Station thermale réputée, Niederbronn-les-Bains était adossée contre le flanc est des Vosges du nord. Séduisante ville d'eaux et de jeux, elle possédait l'unique casino d'Alsace. Joueur, Bayard s'y serait volontiers attardé, mais il ne pouvait se permettre de tels écarts. Il avait décidé de traquer le monstre sans relâche, aussi impitoyablement que celui-ci traquait ses victimes.

Si la police avait fait preuve de plus de perspicacité qu'il ne le pensait, elle n'avait en revanche guère brillé dans l'enquête du meurtre de Jacky Ferber, estima Bayard après avoir entendu le témoin du drame, Jeannot, un menuisier retraité. Certes, le vieil homme avait un penchant pour la boisson, et il était éméché au moment des faits, selon son propre aveu.

Mais pas au point d'avoir des visions délirantes. Ce soir-là, le 26 septembre, peu avant minuit, il venait de quitter des amis au bistrot et rentrait chez lui, dans sa maison au nord de la ville. Un simple petit logis d'ouvrier, qui tranchait nettement avec celui d'un des riverains, une maison de maître, qui appartenait au riche industriel Jean Ferber, avec pelouses et grande grille de clôture. Grille qui était anormalement ouverte, ce soir-là. Enhardi par l'alcool, il était entré dans la propriété. Il avait été intrigué par des lueurs en provenance de la cave, et il n'y avait pas d'autres fenêtres éclairées. Jeannot savait que la cave de cette vénérable demeure, ou du moins une grande partie, abritait de nombreux et volumineux tonneaux à vins. Jean Ferber n'était pas lui-même viticulteur, mais il se faisait livrer du vin pour le conserver dans ses fûts en bois, selon une vieille tradition familiale.

Jeannot l'ignorait alors, mais Ferber et sa famille étaient en voyage. Seul son fils aîné Jacky était resté à la maison. D'ailleurs, n'était-ce pas lui qui courait dans tous les sens, passant et repassant entre les tonneaux, comme il avait pu le voir derrière les nombreuses fenêtres en soupirail de la cave ? Si, c'était lui, il le reconnaissait à sa silhouette rondelette ! En revanche, il avait du mal à identifier l'espèce de créature qui le pourchassait. Une sorte de monstre furieux, qui fonçait sur lui tête baissée. Se déplaçant d'un soupirail à l'autre, il avait ainsi pu suivre cette étrange poursuite. Mais à quoi jouaient-ils donc ? Avaient-ils bu un coup de trop ? Avec toutes les réserves de vin qu'il y avait là, c'était bien possible. Mais pourquoi Jacky beuglait-t-il comme un malade ? Quel drôle de jeu tout de même !... Un jeu sanglant, comme dans une arène romaine, songea-t-il au bout d'un moment, en constatant que la chemise du jeune Ferber était maculée de sang. Pire, même : cela ressemblait à une véritable mise à mort. Le malheureux Jacky était allongé dans un coin, et l'autre s'acharnait sur lui...

Sur quoi, Jeannot était allé prévenir la police. Au poste, il ne croyait plus lui-même à son histoire, tant ce qu'il avait vu lui semblait incroyable. Mais son histoire était bien vraie, comme il put le constater lorsque, accompagné de la police, il revint sur les lieux. Jacky était toujours au même endroit, baignant dans son sang et cette fois-ci figé dans la mort. Quant à son agresseur, il avait eu tout le temps de prendre la poudre d'escampette.

La police ne doutait pas du témoignage de Jeannot, sauf sur un point : celui de la description de l'assassin, qu'elle mit sur le compte de son état d'ébriété.

Mais dans la mesure où le reste cadrerait si bien avec les faits, pourquoi la police ne l'avait-elle pas cru sur ce point ? se demanda Bayard. Elle aurait au moins pu essayer d'approfondir son témoignage, si étrange qu'il pût paraître.

Jeannot n'avait malheureusement vu la scène du crime que d'un certain angle. À cause des fenêtres en soupirail situées à même le sol, son champ de vision avait été réduit à sa partie basse. Il n'avait ainsi guère pu apercevoir les visages de la victime et de son assassin. Et c'était précisément celui de ce dernier qui lui avait semblé monstrueux. Dans quelle mesure ? Il ne pouvait le préciser. Mais quand Bayard évoqua celle d'une monstre cornu, le vieux Jeannot eut un mouvement de tête approbateur :

— Oui, un monstre avec des cornes. C'est bien ce qu'il m'avait semblé !

PIÈCE NUMÉRO 8

Géolocalisation : Haguenau

Le même jour

Dans le caveau d'une boîte de nuit près de l'ancienne caserne de Haguenau, un trio de musiciens égrenait les notes grinçantes d'une impro de free jazz. Un endroit feutré aux éclairages bleutés, mais bruyant. Bien que ce ne fût pas l'endroit idéal pour une discussion suivie, Brigitte Maurer y avait fixé rendez-vous à Bayard, après leur courte discussion téléphonique. Elle l'avait rappelé sur son portable tandis qu'il revenait de Niederbronn.

Ladite Brigitte portait magnifiquement ses quarante ans. Elle était vêtue d'un jean et d'un T-shirt qui moulaient des formes admirables, et souples comme les vagues de son opulente chevelure d'un beau blond vénitien. Ses yeux verts avaient quelque chose de magnétique, même si son regard se faisait parfois lointain et impersonnel.

Une personne désabusée, revenue de tout ? C'est un peu l'impression qu'elle faisait à Bayard, qui n'osait aborder trop directement le sujet qui l'intéressait. Il commença par la mettre à l'aise, lui laissant l'initiative de la conversation. Elle ne faisait pas mystère de sa vie, bien que sa personnalité ne transparût guère au travers de ses confidences. À trente-cinq ans, elle avait quitté l'éducation nationale par besoin de liberté. De toute manière, elle ne voyait plus très bien en quoi elle pouvait être utile à ces élèves désemparés, sacrifiés sur l'autel du laxisme imposé par les penseurs de la rue de Grenelle. De quoi vivait-elle depuis lors ? Des petits boulots trouvés çà et là, au cours de ses pérégrinations. « Je me débrouille toujours », affirmait-elle en haussant les épaules. « Et puis, de toute manière, l'avenir ne m'intéresse pas. Je ne pense qu'au présent. »

Elle rejeta la tête en arrière et fit entendre un joli rire argentin.

— J'espère que je ne vous choque pas ?

— Non. Pour une personne qui aime comme vous les voyages et la liberté, ce n'est guère surprenant. Mais confiance pour confiance, je fais un peu partie de la même espèce...

— Que faites-vous donc dans la vie, Roland ? Je n'ai pas très bien compris.

— Plusieurs choses : j'ai navigué dans les Antilles, j'y ai cherché des trésors, je me suis occupé d'affaires délicates. En général, on m'envoie là où les autres ne veulent pas aller...

— Pour quel genre de mission ?

— Je chasse le mal...

Les yeux verts de sa compagne s'agrandirent d'étonnement, avant de devenir rieurs :

— Ah ? C'est donc pour cela que vous m'avez invitée ?

— Non ! En tout cas pas dans le sens que vous laissez entendre !

— À la bonne heure ! J'ai eu peur que vous me considériez comme une créature dangereuse ! Car, voyez-vous, je suis tout sauf ça !

« Peut-être d'une certaine manière quand même, songea Bayard. Une aussi jolie femme engendre souvent les conflits. » Il prit une gorgée de scotch, puis se frotta la nuque :

— Bon, je vais essayer de mieux m'expliquer. Comme je vous le disais, c'est Claude Nordmann qui m'a parlé vous, de votre étrange découverte en Crète cet été. Tout ce qui concerne le Minotaure m'intéresse, d'une part d'un point de vue historique, mais aussi criminel, car ce pourrait être là un symbole du mal, en mesure d'influencer dangereusement certains sujets fragiles. Je me trompe sans doute, mais j'ai même envisagé qu'il puisse y avoir un lien, si ténu soit-il, entre cette découverte et les quelques crimes perpétrés dans la région ces temps-ci. Une découverte qui s'est d'ailleurs mal terminée si j'ai bien compris...

Brigitte évoqua les circonstances du drame, sans lui apprendre rien de plus que le récit de Nordmann.

Il nota cependant un léger changement dans son attitude lorsqu'elle évoquait ce dernier. Bayard se souvint alors du vague embarras marqué par le président de l'association lorsque lui-même lui avait parlé de Brigitte. Y avait-il eu quelque chose entre eux ? C'était fort possible, d'autant que Brigitte était tout sauf repoussante.

— En tout cas, vous avez eu une riche idée de recopier ce texte ! commenta Bayard. C'était au cours de cette soirée bien arrosée, n'est-ce pas ?

— Oui, mais pas pour tout le monde. Personnellement, je me ressentais toujours de cette difficile marche sous le soleil. Comme je voyais que les autres s’amusaient sans moi, j’ai demandé à Carole de me prêter son papier. Je ne pourrais pas vous dire exactement pourquoi j’ai fait cela. C’était sans doute juste pour m’occuper. Ne croyez pas à une quelconque initiative prémonitoire. C’était un pur hasard, rien d’autre. Je n’y ai d’ailleurs plus pensé les jours suivants. Peu de temps après notre retour, j’ai revu Claude par hasard à Strasbourg. Nous sommes allés prendre un verre...

« Nous y voilà, songea Bayard. Et ce fut là le début d’une belle aventure ? »

— Nous avons parlé de nos vacances, bien sûr. Je lui ai confié que je les avais trouvées merveilleuses, exception faite, bien sûr, de ce tragique accident, qui avait beaucoup touché Claude, du moins en tant qu’organisateur. Il a fait une remarque sur ce manuscrit qu’il croyait disparu à jamais, car il était très probable, selon lui, que la famille de Carol n’ait pas conservé ce qu’elle devait considérer comme un vulgaire bout de papier.

— Vous lui avez alors remis votre copie du manuscrit ?

— Non, car je ne l’avais plus. Deux ou trois jours plus tôt, je l’avais confiée aux soins d’un spécialiste pour le faire traduire.

— D’après Nordmann, il était question du labyrinthe, qui aurait possédé une issue débouchant sur le paradis, n’est-ce pas ?

— Oui, approuva Brigitte. Je ne me souviens plus exactement, mais le début du texte correspond à peu près à ceci : **« contrairement à ce que dit la légende, le labyrinthe possède une issue menant directement aux Champs Élysées. La reine Pasiphaé, très affectée par l’infirmité de son fils le Minotaure, a fait appel à Dédale pour tenter de le guérir. Et c’est pour cette raison que Dédale aurait fait construire le labyrinthe »**.

Bayard hocha pensivement la tête.

— Oui, en effet, ce n’est pas ce que dit la légende. Et le reste ?

— Le reste, je ne sais pas. Ça, c’est ce que m’a confié le professeur Mengus au téléphone peu de temps après avoir reçu ma lettre. Et il a ajouté qu’il allait m’envoyer prochainement par courrier une première ébauche de sa traduction, mais c’est tout. Je n’ai plus eu de nouvelles, si ce n’est par la presse, au courant du mois d’août...

— Par la presse ?

— J’ai lu dans un entrefilet qu’il venait de décéder.

— Comment ? s'écria Bayard, surpris, tandis que les miaulements du saxophone semblaient souligner son exclamation. Mais de quoi est-il mort ?

— Un accident de voiture, près du Haut-Koenigsbourg.

— Diable ! Voilà qui est fâcheux. Mais j'espère que vous avez encore une copie du texte ?

— Non, hélas. Il faudrait aller à Kintzheim chez la veuve du professeur pour la réclamer. Je n'en ai pas encore eu le courage...

PIÈCE NUMÉRO 9

Géolocalisation : Kintzheim

Mercredi, 11 octobre

Jusqu'ici, rien ne prouvait qu'il pût exister un lien entre les meurtres et la découverte relative au Minotaure. Ce n'était qu'une pure hypothèse, reposant elle-même sur une autre hypothèse, celle du retour du monstre. Les crimes pouvaient très bien avoir été commis par un tueur en série, qui se serait coiffé d'un casque doté de cornes. À la manière de ces barbares germains, tels que les croquait l'humoriste Hansi, qui avait consacré une grande partie de son œuvre et de son talent à ridiculiser ses voisins allemands.

Quoi qu'il en fût, le tueur portait des cornes, factices ou pas, pendant ses meurtres. Bayard en acquit la certitude après avoir visité le théâtre du cinquième drame, la petite église de Neubourg. Sur le portique de l'entrée, on pouvait lire : « SOLI DEO HONOR ET GLORIA ». L'infortunée Nicole Lohr, elle, avait connu une fin sans honneur ni gloire. C'est au matin du 5 octobre que le curé avait retrouvé son corps sans vie, roué de coups et portant de profondes blessures, derrière l'autel, où elle semblait s'être réfugiée. Des blessures semblables à celles des autres victimes, mais infligées semblait-il avec une violence accrue. L'heure de la mort avait été située entre 22 heures et minuit.

Comment le meurtrier l'avait-il acculée dans cette église ? Cela ne semblait pas très compliqué selon Bayard. Il l'avait sans doute attirée ici sous un prétexte quelconque, avant de pousser derrière lui le gros verrou de la porte à double battant de l'église. Après quoi, il s'était livré à son hallali habituel, la tragique mise à mort de sa victime dans cet espace clos et sacré. À plusieurs endroits sur les bancs en chêne de l'église, il y avait des traces de coups récentes et bien visibles, et même des éclats de bois qui avaient sauté sous l'impact des assauts du monstre. Et ces traces ressemblaient furieusement à celles qu'auraient

laissées des coups de cornes. Son hypothèse se confirmait de meurtre en meurtre...

Le village de Kintzheim est réputé pour ses attractions touristiques. Son château sert de théâtre à la volerie des aigles, et une montagne proche abrite toute une tribu de singes, acrobates moqueurs et mendiants, habitués aux touristes depuis de longues années. Mais la vedette des environs reste bien évidemment le château du Haut-Koenigsbourg, importante forteresse plusieurs fois reconstruite, qui domine majestueusement le petit village viticole à ses pieds. La route sinueuse qui y mène suit les flancs abrupts de la montagne. C'est au détour d'un des derniers virages que le professeur Mengus, professeur de grec et de latin retraité, avait perdu le contrôle de son véhicule dans la soirée du 16 août. En dévalant la pente, sa voiture avait exécuté de nombreux tonneaux avant de prendre feu.

Que faisait à cet endroit et à cette heure le professeur Mengus ? Selon sa veuve, il était parti ce soir-là pour un rendez-vous avec un ami, qui devait sans doute habiter de l'autre côté de la montagne, vu que son mari avait emprunté cette route. Comme il ne lui avait pas précisé de qui il s'agissait, elle n'était pas en mesure d'en dire davantage.

Après avoir entendu le témoignage de Clarisse Mengus, qui l'avait aimablement introduit dans son salon, Bayard se disait qu'il n'y avait *a priori* rien de suspect dans cet accident. Rien, sauf que le professeur avait disparu bien inopportunément, alors qu'il s'occupait de la traduction d'un texte pouvant s'avérer primordial. La veuve avoua n'être guère au courant de ses travaux. Son mari n'avait jamais été très loquace sur ce sujet, et elle-même ne s'intéressait que fort peu à l'histoire ancienne. S'il possédait un tel document, il devait encore se trouver dans son bureau, auquel elle n'avait pas touché depuis le drame. Elle ne voyait aucun inconvénient à ce que son visiteur y jette un coup d'œil.

Le bureau du professeur ressemblait à tous ces antres d'érudits, tapissés de rayonnages croulant sous les livres et les documents. C'était un agréable lieu de travail, qui s'ouvrait par une porte-fenêtre sur un petit jardin bien entretenu. Le bureau proprement dit faisait face à ce havre de verdure. Fort heureusement, le professeur Mengus était un homme organisé. Les livres étaient bien classés, ainsi que ses documents et ses travaux personnels. Il fut donc aisé à Bayard de procéder à ses investigations, et notamment dans cette dernière section. Au bout de deux heures, il avait acquis la certitude que ce qu'il recherchait ne s'y trouvait plus. Tout avait été passé au crible, en

vain. Le docteur avait-il délibérément caché le texte ailleurs ? C'était peu probable, selon sa veuve. Tout ce qui était précieux à ses yeux se trouvait dans ce bureau.

Bayard poursuivit encore ses recherches quelque temps. Il recopia les différentes adresses inscrites dans le carnet personnel du professeur, rangé dans un des tiroirs du bureau. Ses amis pourraient peut-être le renseigner. L'espoir d'obtenir par ce biais des informations sur le texte disparu était mince, mais c'était la seule piste qui s'offrait à lui pour le moment.

Il était sur le point de se retirer, tandis qu'il jetait un dernier coup d'œil sur le bureau, éclairé par une vieille lampe en bronze à abat-jour vert. La seule chose qu'il n'avait pas examinée était ce buvard, juste à côté. Il sourit, songeant que les indices de ce genre étaient habituellement l'apanage des films ou des romans. Se moquant de lui-même, il s'empara du buvard.

Au bout d'un moment, son sourire se figea. Il lui semblait avoir reconnu, bien qu'inscrit à l'envers, le nom de « Dédale ».

De retour à Strasbourg dans sa chambre d'hôtel, Bayard était penché sur les bribes de phrases restituées par son examen du buvard grâce à un miroir. L'encre n'avait été absorbée que de manière irrégulière, mais il était parvenu à deviner les mots défailants.

... Après avoir inventé un jeu fort divertissant, Dédale fut sommé par Zeus de lui en expliquer les règles. Ils s'affrontèrent à plusieurs reprises, mais Dédale gagnait toujours. Devant l'irritation croissante et fort dangereuse de Zeus, il jugea plus prudent de laisser gagner son adversaire. Pour cela, il commit volontairement une faute grossière. Jubilant après sa victoire, Zeus décréta... Que cette joute magnifique entre toutes reste gravée pour l'éternité, et qu'elle constitue à jamais...

PIÈCE NUMÉRO 10

Géolocalisation : Strasbourg

Samedi, 14 octobre

Roland Bayard regardait avec angoisse la montre qui marquait 19 heures. Le monstre allait probablement faire une nouvelle victime dans les instants à venir, entre 20 heures et minuit selon son habitude. Où ? Sans doute sur une des intersections de son quadrillage. Mais même en se restreignant à la zone de voisinage des meurtres, il y en avait au moins une bonne vingtaine !

Il n'avait pas avancé d'un pouce dans le puzzle de cette « suite logique », si logique il y avait. Le mystère de cette progression géométrique lui échappait toujours. Il avait pourtant multiplié les combinaisons. Il n'avait d'ailleurs fait que cela ces dernières quarante-huit heures. Il commençait même à douter de sa théorie. Et si ce tracé apparemment géométrique n'était qu'un pur hasard ? Ou l'œuvre de sa seule imagination !

Et que penser de ces bribes de texte retrouvées sur le buvard du professeur Mengus ? Quel sens leur donner ? Il avait pourtant lu et relu plusieurs fois ces mots, au point de les voir danser devant lui une sarabande effrénée.

Certes, il savait désormais que le labyrinthe avait été construit pour permettre la guérison du Minotaure, et non pas pour le tenir à l'écart du reste du monde. Qu'il possédait une issue menant au paradis. Que Zeus et Dédale avaient confronté leur adresse par le biais de quelque antique jeu de société, et que Dédale avait prudemment laissé gagner son adversaire.

Mais que diable cela changeait-il à son problème ? Pour y répondre, il aurait fallu disposer du texte entier. Si tant est qu'il eût un rapport avec les meurtres. Car cela non plus était loin d'être établi.

La cervelle en proie à une vive agitation, Bayard gagna la fenêtre. La nuit tombait sur la capitale alsacienne. Les eaux noires de l'Ill miroitaient sous l'éclairage orangé des lampadaires. Au-dessus des bâtiments, se dressait le clocher de la cathédrale illuminée, fier symbole de la ville. Le temps et la lèpre du modernisme ne semblaient pas avoir de prise sur elle. Elle était le visage de la romantique Strasbourg.

Celui de la belle Brigitte se superposa à sa vision. Il songea à leur rencontre, à leur prise de congé à la sortie du bar à Haguenau. Il avait cru lire dans les beaux yeux verts comme une sorte de disponibilité, d'invitation, mais il était alors trop perturbé par le cours de l'enquête pour y répondre. Une autre fois peut-être ? De toute manière, il se devait de lui rapporter ce qu'il avait découvert chez le professeur Mengus. Bayard songea également à Claude Nordmann, au jeune Etienne qui rêvait de vengeance, ainsi qu'à Stéphane Baudouin. Tous trois semblaient disposés à l'aider, chacun dans son registre. Le dynamique président de l'association des « Amis de la Crète » par ses connaissances, le fiancé de l'infortunée Élisabeth Faure, par sa vigueur physique et sa détermination, quant au démonologue...

La sonnerie de son portable le tira brutalement de ses pensées. Il s'empara du téléphone et reconnut la voix de son correspondant.

— Monsieur Baudouin ? s'étonna-t-il. Je pensais justement à vous... Ne me dites pas que vous avez trouvé la solution du...

— Non, hélas ! J'ai pourtant retourné le problème dans tous les sens, croyez-moi.

Bayard l'informa alors brièvement de ses dernières découvertes.

— La police est donc sur les traces du tueur, commenta Baudouin. Nous aurions dû nous en douter. Quant à ce texte disparu, c'est bien dommage. Ces quelques mots sur le buvard ne me semblent malheureusement pas très révélateurs. De mon côté, j'ai fait quelques recherches et j'ai lu quelque chose d'intéressant sur le fameux cycle des neuf ans. Rien de capital, mais sait-on jamais ? Enfin je préférerais vous en parler de vive voix. Passez donc me voir dès que vous aurez un instant. En fait, si je vous ai appelé, c'était surtout pour savoir si de votre côté vous aviez trouvé quelque chose de nouveau sur cette suite logique... Car l'heure H approche...

— Je ne le sais que trop bien. Ce sixième crime me semble inéluctable...

— Inéluctable, je le pense également. Ce cycle de neuf jours, j'en suis désormais certain, ne peut être le fait du hasard. J'ai bien peur que nous trouvions très prochainement dans la presse la sinistre

confirmation de notre hypothèse !

Après avoir remercié Baudouin pour son appel, Bayard ressortit sa carte d'Alsace et ses calques. Il se sentait désormais habité par une rage impuissante qu'il avait grand-peine à dominer. Toutes les fibres de son être lui disaient qu'il était en mesure de résoudre le mystère, aussi ardu fût-il.

Il avait également acheté entre-temps une grande feuille plastique parfaitement transparente, afin de pouvoir profiter d'un maximum de clarté. Et toujours dans ce même souci, il décida de concevoir sa grille de telle sorte que les lieux des drames s'inscrivent, non pas sur les intersections, mais au centre des carrés. La grille minimale aurait normalement été constituée de trois carreaux dans le sens de la hauteur, et huit pour la largeur. Mais il traça machinalement une grille de huit sur huit, peut-être par souci de symétrie. Et pour les mêmes raisons, il posa la feuille transparente sur la carte en la centrant au niveau de la hauteur. Puis il se mit à réfléchir, à solliciter sa matière cérébrale avec une intense fébrilité.

Lorsqu'il détacha son regard, ce fut pour jeter un coup d'œil à sa montre, qui indiquait minuit. Il était désormais trop tard. Il ne serait plus en mesure de changer le destin. Mais il se sentait incapable d'abandonner. À deux heures du matin, il n'avait toujours pas progressé. Ni au cours de l'heure suivante, ni celle d'après. Une sourde fatigue commençait à le gagner. Il était sur le point de se coucher, lorsqu'un détail le frappa. Quelque chose d'évident, qui aurait normalement dû attirer son attention. Cette grille de huit sur huit, qui comportait soixante-quatre cases, lui faisait furieusement penser à un quadrillage bien connu des joueurs, tel un damier.

Il considéra plus attentivement la position des crimes, leur enchaînement chronologique. Au bout d'un moment, il parut comme tétanisé. L'hypothèse folle qu'il venait d'envisager s'était transformée en quasi-certitude...

Les mains tremblantes d'émotion, il traça une nouvelle grille sur du papier, et remplaça les lieux sinistres par de petits dessins. Les choses étaient plus claires ainsi.

Il n'en revenait pas. *Comment cette évidence avait-elle pu lui échapper ?*

Le simple fait de centrer les lieux au milieu des carrés lui avait ouvert les yeux. IL nourrissait désormais de forts soupçons sur l'endroit du prochain meurtre.

Sur la carte, cela se traduisait par les collines des Vosges. Or, il n'y avait qu'un lieu remarquable à cet endroit : les ruines du château de

Falckenstein.

Bayard enfila sa veste, se munit d'une lampe torche et quitta précipitamment l'hôtel.

PIÈCE NUMÉRO 11

Géolocalisation : Les ruines du Falckenstein

Le même jour

Ne connaissant guère la région, Bayard eut du mal à trouver son chemin. Il était six heures du matin lorsque, au volant de sa voiture, il parvint à Philippsbourg, le dernier village avant sa destination. Les fenêtres éclairées d'un restaurant l'incitèrent à faire une pause. Un café lui ferait le plus grand bien. Et il pourrait également y glaner les informations nécessaires pour trouver le chemin le plus direct menant au château. Le garçon lui fournit le renseignement sans marquer le moindre étonnement. Il ne devait pas être le seul randonneur matinal.

Il réintégra son véhicule, prit la première route forestière sur sa droite, et s'arrêta dix minutes plus tard sur un emplacement de parking. Les étoiles pâlissaient, mais il faisait encore très sombre dans la forêt.

À la lueur de sa lampe, il parvint au château au bout d'une vingtaine de minutes. Les ruines du Falckenstein se dressaient sur sa gauche, sombre ligne tourmentée au sommet d'un tertre. Quelques instants après, il franchit le porche de l'entrée, puis longea sur le versant sud le socle de grès qui constituait la base de l'édifice. Puis il passa sous une seconde voûte, recouverte d'un épais manteau de lierre. Plus loin, il y avait une sorte de caverne, mais pas d'issue. L'accès au château se faisait par un escalier taillé dans le roc. Mais le portique qui y menait était bloqué par une solide grille en fer. Un panneau indiquait par ailleurs que l'accès au lieu, trop dangereux, était interdit aux visiteurs.

Bayard considéra la ruine inaccessible, perchée sur son nid d'aigle, menaçante silhouette noire se découpant à peine sur un ciel encore sombre, comme une vision irréaliste. Que faire ? Un doute le gagna. N'avait-il pas été trop téméraire dans ses déductions ? Le criminel,

quel qu'il fût, aurait-il eu l'idée saugrenue de commettre son forfait dans un endroit aussi reculé et difficile d'accès ?

Il examina plus attentivement la grille à la lueur de sa lampe. Solidement scellée dans le grès, elle était infranchissable. Seul l'espace sous la voûte du portique aurait pu permettre l'accès au château. C'était un peu acrobatique, mais faisable. En tout cas, il lui semblait de plus en plus improbable que le monstre et sa victime eussent suivi ce chemin. Il était sur le point de rebrousser chemin lorsque son attention fut attirée par une tache sombre sur la grille. Il l'examina à la lueur de sa lampe.

Qu'était-ce là ? Du sang ? Cela y ressemblait fort... *Du sang à peine séché...*

Un frisson le parcourut. Il ne s'était pas trompé...

Sans hésiter, il escalada la grille et se faufila dans l'étroite ouverture. Dans l'aube naissante, il entreprit alors une difficile ascension sur les étroites marches de grès taillées à flanc de paroi, espacées par de grandes trouées, qu'enjambaient des ponts de fortune, dépourvus de leurs lattes en bois en de nombreux endroits. L'interdiction d'accès à la ruine était largement justifiée.

Arrivé en haut de l'édifice, côté ouest, il fallait encore remonter la construction sur toute sa longueur pour l'explorer entièrement et parvenir à son point culminant. Les ponts de fer qu'il dut enjamber étaient encore en plus mauvais état. La plupart des marches étaient manquantes. Au bout, au sommet d'un escalier pierreux, se dressait un petit édifice en forme de puits, comme un gros pilier. Bayard s'en approcha avec la plus grande prudence. Le passage courait sur une partie aérienne très exposée, dominant la vallée d'une belle hauteur. Cette zone était heureusement protégée par une rambarde en fer.

L'édifice en forme de puits servait de support à une rose des vents en bronze, au centre de laquelle on pouvait lire « Club Vosgien, Sarreguemines, 1981, Falckenstein, altitude 363 mètres ».

La plaque de cuivre était maculée de taches sombres. Juste derrière le pilier gisait une forme humaine. Le cadavre d'une jeune fille, dont le visage figé, bien qu'ensanglanté, se distinguait plus nettement sous la pâle clarté de l'aube.

Le monstre venait de faire une nouvelle victime...

PIÈCE NUMÉRO 12

Géolocalisation : Strasbourg

Mardi, 17 octobre

— Il ne faisait pas très clair à ce moment-là. Mais suffisamment pour me rendre compte que la malheureuse avait été sauvagement agressée. Elle baignait dans son sang et il y avait de nombreuses taches un peu partout sur le sol, sur la rose des vents et même sur le garde-fou. Le drame était assez facile à reconstituer : le prédateur avait acculé sa proie sur cette étroite place imprenable, d'où il lui était impossible de s'échapper. Une fuite par-dessus le garde-fou qui protégeait la plate-forme n'aurait eu d'autre conséquence qu'une chute mortelle. Quant au pont qui enjambe le précipice, il est entièrement défoncé, à une ou deux marches près. C'est la seule voie d'accès, il faut marcher avec précaution sur les poutrelles, comme je l'ai fait en arrivant. C'est réalisable, mais pas avec un tueur furieux à vos trousses. La jeune fille était donc condamnée à affronter le monstre, à tenter d'éviter ses assauts meurtriers. Elle a dû lutter avec la rage du désespoir, sans doute un certain temps, mais le combat était à l'évidence inégal...

Bayard se tut un instant et reprit une gorgée de l'excellent gewurztraminer servi par son hôte. Deux jours s'étaient écoulés depuis la découverte de la sixième victime du monstre. En début d'après-midi, il s'était rendu chez le démonologue, pour faire avec lui le point sur l'enquête. Stéphane Baudouin l'avait écouté avec gravité. Derrière ses lunettes cerclées d'argent, l'éclat de son regard dénotait une curiosité mal dissimulée.

— Le décès d'Édith Singer remontait à quelques heures, reprit Bayard. Minuit, selon le légiste.

— Vous avez alors alerté la police ? demanda Baudouin.

— Oui, mais de manière anonyme. J'ai d'abord pensé prévenir

mon ami le gendarme Laugel, mais c'eût été le mettre dans l'embarras, car j'aurais exigé de lui qu'il taise mon identité. J'ai préféré l'appeler le surlendemain, après que le drame fut étalé au grand jour dans la presse et, bien sûr, sans lui parler de mon intervention.

— Oui, j'ai lu l'article, opina Baudouin. Mais, à présent, l'hypothèse d'un tueur en série est sérieusement envisagée. Le lien avec les cinq meurtres précédents a été souligné par les journalistes, qui ont également laissé entendre que la police était mieux informée que ce qu'elle prétendait.

Bayard haussa les épaules.

— D'après Laugel, ils n'ont toujours pas la moindre piste. L'enquête sur le décès d'Édith Singer ne leur a rien appris, sinon que le meurtrier l'avait sans doute attirée là en se faisant passer pour un de ses amoureux. Elle s'était confiée à une amie avant de quitter son domicile, vers dix heures du soir. Mais nous savions cela depuis les crimes de Betschdorf et de Neubourg. C'est une de ses méthodes favorites : notre monstre aime à simuler des rendez-vous galants pour piéger ses victimes.

— Cela signifie au moins une chose : ses crimes sont soigneusement prémédités. Il ne frappe donc pas au hasard comme une bête sauvage !

— Oui, bien sûr, car il exécute ses victimes à des endroits précis, comme nous le savons désormais. Mais pour en terminer avec l'enquête officielle, je signalerai encore la violence accrue de ses interventions. Laugel est formel sur ce point, car c'est le même médecin légiste qui s'est occupé des trois dernières victimes. Et ma foi, après avoir vu le cadavre de cette pauvre Édith, je n'ai pas de peine à les croire. Mais qui diable est-il ? À quel genre de créature sommes-nous confrontés ? Voilà la question...

Tout en contemplant le contenu de son verre qu'il agitait entre ses doigts, le démonologue demanda :

— N'êtes-vous donc pas encore persuadé d'avoir affaire à un monstre ?

Bayard secoua la tête, embarrassé.

— Presque, mais certains éléments donnent encore à réfléchir. Il y a d'abord la préméditation de ses crimes, comme nous l'avons vu. Mais aussi son apparence. Tantôt, on aperçoit sa forme hideuse, tantôt il disparaît miraculeusement au fond d'une ruelle.

— Sans doute une divagation d'ivrogne ?

— Non, je ne pense pas. Après avoir entendu le témoin du meurtre

de Fröeschwiller, j'en suis arrivé à l'alternative suivante : soit le monstre avait usé d'un stratagème diabolique pour échapper au paysan sur ses talons, soit il possède le don d'invisibilité.

— Un monstre invisible, dit le démonologue, sombre et pensif. C'est la pire espèce qui soit ! Les cas sont rares, fort heureusement.

— J'ai plutôt retenu la première hypothèse, car s'il disposait de ce pouvoir, pourquoi ne s'en servirait-il pas à chacune de ses interventions ?

— Oui, c'est bien observé. Ou notre créature est invisible, ou elle ne l'est pas. Je n'ai jamais entendu parler de monstre mutant ou protéiforme, du moins dans ce registre-là. Mais, en somme, la question demeure : ou monstre ou tueur en série ?

Le visage fermé de Bayard se fendit d'un étrange sourire.

— Nous allons bientôt être fixés sur ce point-là. Mais j'ai oublié de vous dire que j'ai trouvé quelque chose sur les lieux du drame, dans la main droite de la victime. Quelque chose qu'elle tenait entre ses doigts serrés.

Le démonologue roula des yeux surpris :

— Quoi donc ?

— Quelques cheveux assez courts et de couleur sombre, qui n'étaient à l'évidence pas les siens.

— Donc ceux du meurtrier, qu'elle aurait empoignés dans un geste de défense ?

— Oui, des cheveux... *ou les poils du monstre.*

Stéphane Baudouin hocha gravement la tête d'un air entendu.

— Nous le saurons bientôt, reprit Bayard. Je les ai envoyés à un de mes amis vétérinaire pour analyse. Il devrait me rappeler bientôt. J'ai donc décidé d'attendre patiemment son verdict.

Sur ces mots, Bayard s'extirpa de son fauteuil et, comme pour démentir ses propos, fit quelques pas nerveux dans le vaste salon, allant et venant devant les rayonnages.

— Mais j'y pense, monsieur Baudouin, vous m'aviez appelé l'autre jour pour me signaler une découverte au sujet du cycle des neuf ans.

— Ah oui ! fit le démonologue qui paraissait perdu dans ses pensées. Je me suis un peu renseigné sur le sujet, et, ma foi, il y aurait beaucoup à dire sur le chiffre lui-même et son aspect symbolique. J'ai noté en tout cas qu'il avait une grande importance en tant qu'unité temporelle et cyclique, dotée par ailleurs de vertus régénératrices. Et

cela, dès le début de l'Antiquité, surtout chez les Grecs. Les exemples sont nombreux et je n'en citerai que quelques-uns, comme la fête du couronnement à Delphes, ou celle du laurier à Thèbes, qui correspondait à celle des renouvellements du pouvoir du roi. Les fêtes étaient solennisées chaque neuvième année, et les jeux Pythiques à Delphes étaient primitivement célébrés à un intervalle semblable. Ou encore, selon Pindare : les criminels qui expiaient leurs crimes dans le monde inférieur pouvaient être purifiés et renaître sous l'aspect de sages, au terme d'une même période.

» Enfin, il y a l'exemple des *Wanax*, les rois-prêtres de l'époque de la Crète minoenne, à qui ils ont donné leur nom, puisqu'ils portaient chacun le nom de Minos. Le premier de cette lignée était considéré comme le fils du grand Zeus lui-même. Or, Minos régnait pendant une période de neuf ans. Étant le maître du temps et dispensateur de la fertilité, son rôle était primordial pour son royaume et ses sujets. Au bout de ces neuf ans, la puissance divine qui lui avait été insufflée venait à s'épuiser. Il devait donc impérativement la renouveler. Et pour cela, il devait gravir l'Ida, la montagne sacrée au centre de l'île, et rencontrer le grand Zeus au fond d'une grotte.

» Là, le dieu des dieux lui apprenait les fautes qu'il avait commises et les soumettait à son examen. Si celui-ci se révélait positif, il enseignait au roi les nouvelles lois pour une autre période de neuf années. Pendant son séjour dans la grotte, les sujets du monarque, dévorés par l'angoisse, offraient pour leur roi de nombreux sacrifices, sans doute humains pour certains d'entre eux. Et l'on parle là déjà d'un tribut de sept jeunes gens et sept jeunes filles, livrés en offrande au Minotaure.

» Il y a donc dans ce cycle ennéatique une idée dominante de régénération, de renouvellement de forces et de pouvoirs, afin de poursuivre une entreprise, une œuvre, divine ou autre.

— Voire une œuvre maléfique ?

— Bien sûr, approuva le démonologue. J'ignore si cela peut avoir un rapport avec notre affaire, mais il m'a semblé utile de vous le signaler.

Après un moment de réflexion, Bayard approuva d'un hochement de tête.

— Vous avez fort bien fait. Ce cycle ennéatique est au cœur de notre énigme. Le fait qu'on livrait des victimes au Minotaure tous les neuf ans est sans doute lié à cette action régénératrice, voire purificatrice. Cela me renforce aussi dans l'idée que le texte découvert par la défunte Carole Doré ait un rapport avec ces crimes. D'autant

qu'il y est question de guérir, justement, le fils monstrueux de la reine Pasiphaé.

— Cela me semble de plus en plus évident. Si seulement nous pouvions retrouver le texte entier !

— Oui, si seulement ! répéta Bayard, songeur. Mais il est possible qu'il y ait un autre lien. Ce jeu fort divertissant entre Dédale et Zeus pourrait bien être un jeu d'échecs ! Je n'en suis pas sûr, mais il me semble qu'on a également attribué à Dédale, entre autres découvertes, celle de ce fameux jeu !

— Il faudrait poser la question à notre ami Nordmann. Il devrait pouvoir nous renseigner. Mais puisque nous parlons de ce jeu d'échecs, j'aimerais bien savoir comment vous êtes parvenu à résoudre cette diabolique énigme !

Bayard sourit en secouant la tête.

— Le plus simplement du monde. Je me demande même comment ce mystère a pu me résister aussi longtemps ! En fait, c'est après avoir tracé une grille de soixante-quatre cases que les choses se sont précipitées. Je l'avais centrée sur les lieux des crimes, et j'ai naturellement pensé à un damier, puis à un échiquier. Il suffisait ensuite de procéder à une simple vérification. Mais si vous avez un jeu, je vais pouvoir vous en faire la démonstration...

Après avoir acquiescé, Baudouin s'en fut et revint quelques instants plus tard avec un plateau et des pions. En se penchant pour les poser sur la table, il se raidit en faisant la grimace.

— Mon dos, se lamenta-t-il en se rasseyant et en ébauchant un sourire. C'est un peu comme ces vieilles blessures de guerre qui se ravivent avec l'arrivée de la mauvaise saison.

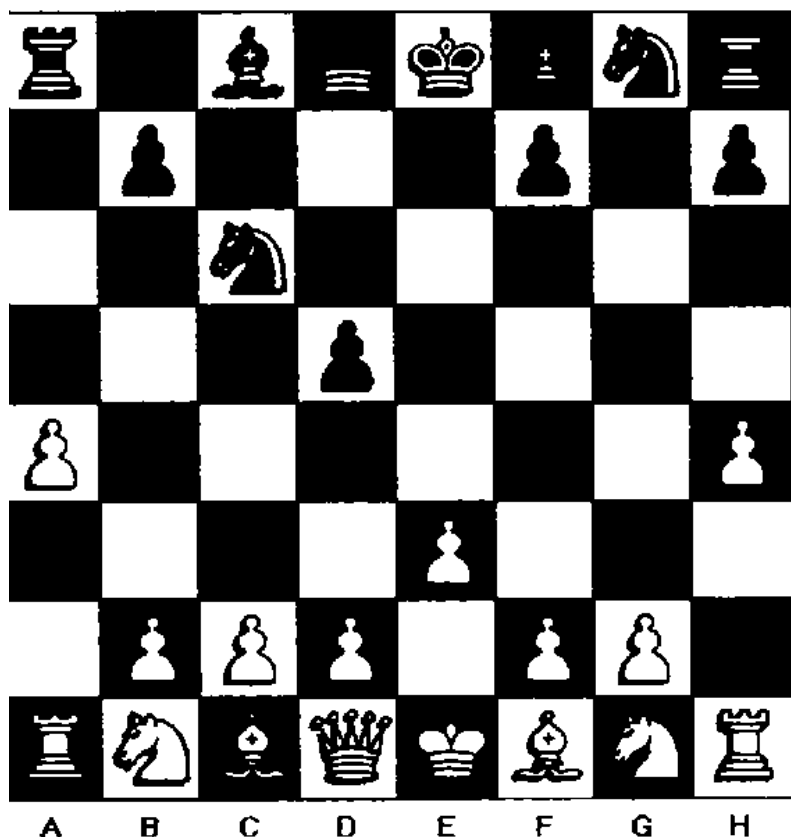
Bayard s'empara d'un pion blanc, le positionna sur l'échiquier en expliquant :

— La position du premier meurtre correspondait à une ouverte de pion, de A2 en A4. Celle du second, à celle de la réponse de l'adversaire de E7 en E5. Vous imaginez ma stupeur à ce moment-là ? Je n'en croyais pas mes yeux... Je poursuivais avec les positions de pions en H4, en D5 puis en E3. Tout collait à la perfection.

» Il s'agissait sans nul doute d'une partie d'échecs, d'ailleurs fort bien jouée de part et d'autre. À ce stade de mon hypothèse, j'étais certain d'avoir trouvé la clef de cette suite logique, de ne pas être en présence d'une coïncidence. Il me restait dès lors à trouver le meilleur coup suivant pour découvrir l'endroit du sixième crime. Je ne suis pas expert en la matière, mais j'ai quand même quelques notions. Bref, il

m'est apparu assez clairement que le déplacement du cavalier B8 en C6 était une des meilleures répliques pour les noirs. Mais il était quatre heures du matin, et par conséquent trop tard. J'ai néanmoins sauté dans ma voiture... Vous connaissez la suite.

Une lueur admirative filtrait derrière les lunettes du démonologue, qui avait les yeux rivés sur l'échiquier.



— Le plus simplement du monde ? Maintenant qu'on connaît la solution, oui, c'est ce qu'on pourrait croire. Mais nous avons longuement cherché en vain...

— Je m'en veux de n'avoir pas compris plus tôt. Édith Singer aurait pu être sauvée...

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Bayard. Bien au contraire. Car à présent, il nous suffit de deviner le coup suivant pour piéger le monstre !

L'aventurier se frotta la nuque.

— Le problème, c'est qu'il y a plusieurs solutions pour les blancs à présent. Du moins à mon modeste avis.

Stéphane Baudouin se redressa :

— Consultons un expert ?

— Oui, bien sûr, j'y ai déjà songé et...

L'aventurier s'interrompt. Le signal musical de son portable venait de retentir. Il répondit aussitôt.

— Oui, Roland Bayard à l'appareil... Ah ! c'est vous ?... Très bien et vous... Comment ?... Vous avez reçu... quoi ? Mais c'est incroyable !... Oui, je peux passer vous voir, bien sûr... Je serai chez vous avant 18 heures.

Bayard semblait en proie à une exaltation difficilement contenue lorsqu'il eut raccroché.

— C'était Brigitte Maurer, confia-t-il à son hôte. Tenez-vous bien : elle vient de recevoir par la poste une lettre de feu le professeur Mengus, expédiée peu avant sa mort. Une lettre contenant une bonne partie de la traduction du texte...

PIÈCE NUMÉRO 13

Géolocalisation : Haguenau

Le même jour

Une ambiance intime et vaguement baroque régnait dans le caveau aménagé de « La Toscana », une élégante pizzeria située non loin du théâtre de Haguenau. Un savant mélange d'objets hétéroclites meublait la salle : volutes de grilles en fer forgé peintes sur les murs, phonographe, buste en marbre et quelques vieux meubles propres à affoler un antiquaire. Il y avait quelque chose de vénitien dans l'ensemble, une sorte d'élégance feutrée et de charme désuet. Un environnement indéfinissable, mais en tout cas approprié pour la dégustation d'une pizza.

Pris dans un embouteillage sur l'autoroute, Bayard était arrivé en retard chez Brigitte. Pour se faire pardonner, il l'avait invité à dîner, en lui laissant l'initiative du choix des lieux, car il ne connaissait guère la ville. Elle l'avait emmené dans cet endroit qu'elle affectionnait particulièrement, parce que, lui expliquait-elle, son décor était pour elle comme une invitation au rêve et au voyage.

Bayard n'avait aucune peine à la croire, tandis que les grands yeux verts de sa compagne semblaient perdus dans le lointain, au travers des volutes de fumée qu'elle tirait de sa cigarette. Il subissait son charme, mais s'efforçait pour l'heure de garder ses idées claires. Brigitte lui sourit, semblant lire dans ses pensées.

— Mais j'imagine que vous avez hâte de lire cette lettre ?

— Pour ne rien vous cacher... oui.

Un homme aimable de type méditerranéen vint sur ces entrefaites. C'était le patron de l'établissement qui venait prendre la commande. Sur ses conseils, Bayard choisit un lambrusco pour accompagner les pizzas. Après son départ, Brigitte extirpa de son sac une enveloppe

qu'elle remit à Bayard.

Il examina attentivement le cachet de la poste, qui indiquait la date du 7 août, ainsi que le nom et l'adresse de l'expéditeur, qui étaient ceux du professeur Mengus.

— Incroyable, lâchait-il au bout d'un moment. Nous sommes aujourd'hui le 17. Autrement dit, cette lettre a pris très exactement deux mois et dix jours pour vous parvenir ! Je sais qu'il faut s'attendre à tout avec la poste, mais quand même...

Brigitte haussa les épaules :

— C'est bien la première fois qu'une telle chose m'arrive. J'imagine que cette lettre a dû beaucoup voyager avant de me parvenir !

— Vos nom et adresse sont pourtant libellés avec précision, je ne vois pas d'où vient l'erreur. Mais qu'importe, l'essentiel est qu'elle soit là !

Bayard palpa l'enveloppe comme un bon faiseur qui suppute une étoffe de qualité, poussa un profond soupir et reprit :

— Oui, c'est bien là l'essentiel, d'autant qu'à quelques jours près ce malheureux professeur Mengus n'aurait plus été en mesure de vous l'expédier.

L'aventurier évoqua brièvement sa visite chez la veuve du professeur.

— Dégringoler comme ça, du haut d'une montagne, c'est affreux ! commenta Brigitte en pinçant les lèvres. Il n'a vraiment pas eu de chance !

— Mais nous, si ! trancha l'aventurier en brandissant l'enveloppe. C'est sans doute le grand Hermès lui-même, dieu des voleurs et du voyage, qui s'est emparé personnellement de cette lettre pour mieux nous la confier !

Sur quoi, il retira la lettre de l'enveloppe et la déplia soigneusement devant lui.

Chère Madame,

Voici comme je vous l'avais promis au téléphone la traduction de votre texte. Il manque juste la fin, que je n'ai pu décrypter avec certitude. Mais ne vous inquiétez pas. Je connais quelqu'un qui en viendra à bout. Je vous ferai donc parvenir le tout très prochainement. Je ne sais quel crédit y

accorder. Il faudrait pouvoir examiner l'original pour se prononcer. Mais comme vous dites qu'il a disparu, j'ai peur que cela reste à jamais un mystère. De deux choses l'une, ou il s'agit d'une mystification, ou d'une découverte de première importance. Pour ma part, je pencherai davantage pour la première hypothèse. Enfin je vous laisse juge.

Contrairement à ce que dit la légende, le Labyrinthe possède une issue, et non des moindres, puisqu'elle mène directement aux Champs Élysées.

La reine Pasiphaé désespérait que son fils hideux ne guérît jamais de son infirmité. Elle fit alors appel à Dédale. Le grand architecte fut pris de compassion, mais son pouvoir était limité. Il n'était pas en mesure de guérir le Minotaure ici-bas. En revanche, il pouvait le mener directement aux Champs Élysées, grâce au parcours magique de Zeus.

Pour cela, le fils hideux devra suivre ce chemin fameux entre tous, ponctué de repères remarquables. Sur chacun d'entre eux, tous les neuf ans, il fera un sacrifice humain en hommage à la joute divine.

Afin de mieux guider le Minotaure, Dédale fit construire un véritable labyrinthe, dans lequel le fils honteux fut enfermé sous un prétexte quelconque. Minos exigea de ses ennemis Athéniens un lourd tribut humain pour chaque sacrifice, afin de procurer plusieurs victimes au Minotaure. Une seule d'entre elles devait être immolée à l'endroit remarquable, mais ce n'était pas chose aisée compte tenu de leur grande terreur.

À près avoir inventé un jeu fort divertissant, Dédale fut sommé par Zeus de lui en expliquer les règles. Ils s'affrontèrent à plusieurs reprises, mais Dédale gagnait à chaque fois. Devant l'irritation croissante et fort dangereuse de Zeus, il jugea plus prudent de laisser gagner son adversaire. Pour cela, il commit volontairement une faute grossière. Jubilant après sa victoire, Zeus décréta :

« Que cette joute magnifique entre toutes reste gravée pour l'éternité, et qu'elle constitue à jamais un parcours unique et magique. »

Au terme de sa lecture, Bayard demeura un moment les yeux rivés sur la lettre. Un pas important venait d'être franchi dans son enquête. Le contexte et surtout les mots de « parcours magique » établissaient un lien solide entre le « jeu fort divertissant » de Dédale et le labyrinthe qu'il avait fait construire pour le Minotaure. Quant au jeu fort divertissant, il ne doutait plus, désormais, qu'il s'agît d'une partie

d'échecs, celle dont il avait difficilement percé le secret.

— Alors, qu'en pensez-vous ? demanda Brigitte, à la fois rieuse et attentive.

— Il est bien dommage que nous ne disposions pas du texte intégral.

— Mais tout espoir n'est pas perdu ! Le professeur Mengus laisse clairement entendre qu'il l'a confié à un de ses confrères !

— S'il en a eu le temps ! N'oubliez pas qu'il est décédé quelques jours plus tard !

— Vous n'avez pas retrouvé mon texte dans ses affaires, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. Mais j'ai bon espoir. J'ai eu la bonne idée de recopier son carnet d'adresses. Je serais très étonné que... qu'il n'ait pas pris la précaution d'en faire une copie avant de s'en séparer.

— Qu'il ait fait la même erreur que moi, voulez-vous dire ! s'exclama Brigitte en effleurant du bout des doigts le bras de son compagnon.

Bayard leva la tête et admira les sublimes yeux verts de sa voisine.

— Je ne vous reproche rien, Brigitte. Je vous dois déjà beaucoup. Sans votre initiative, ce texte d'une importance capitale aurait disparu à jamais.

— Vous êtes donc persuadé de son authenticité ? Malgré les réserves du professeur Mengus ?

— J'ignore si son contenu est à prendre au pied de la lettre, d'autant que la mythologie elle-même, comme son nom l'indique bien, relève du mythe. Mais il n'empêche. J'ai tout lieu de croire que d'une manière ou d'une autre ce texte a une importance primordiale.

Le regard de Brigitte se nuança de gravité.

— Vous pensez donc toujours qu'il puisse avoir un rapport avec cette série de meurtres ?

— Oui, je le crains. Vous comprenez donc qu'il est essentiel de savoir qui est au courant de son existence. L'avez-vous montré à quelqu'un avant de l'envoyer au professeur Mengus ? En avez-vous parlé autour de vous ?

Brigitte alluma une cigarette avant de répondre.

— Oui, un peu. Ce n'était pas un secret d'État, vous comprenez ? Maintenant que j'y pense, je l'avais montré à des amis que j'avais invités chez moi après mon retour de Crète. Mais vous savez, personne

ne semble avoir pris cela très au sérieux. Et il faudrait également poser la question aux autres membres de l'expédition, voire à la famille de Carole Doré...

— C'est vrai, cela pourrait être arrivé aux oreilles de n'importe qui... Mais je vais encore faire appel à votre mémoire. Vous souvenez-vous du texte original, ou de la copie de Carole Doré, lorsque vous l'aviez vous-même recopiée ? Comment se présentait le texte ? D'un bloc ? N'y avait-il pas quelques signes en exergue, à l'écart des autres ?

Brigitte demeura silencieuse et pensive, tandis que la patron déposait sur la table deux pizzas fumantes, qui exhalaient de délicieuses et subtiles odeurs d'origan, d'huile d'olive et de parmesan. Il s'éloigna après leur avoir servi le lambrusco.

— N'auriez-vous pas le don de double vue, des fois ? demanda-t-elle en souriant. Il y avait en effet quelques signes supplémentaires au bas de la page.

— Ah ? Alors c'est sans doute la partie manquante !

— Non, car je ne les ai pas recopiés. Je pensais que c'était sans importance, des petits dessins purement décoratifs. Mais je lis dans vos yeux une profonde déception... Vous m'en voulez terriblement, n'est-ce pas ? J'ai une idée : pour me faire pardonner, je vous invite à prendre le champagne chez moi !

Vers minuit, il ne restait guère qu'un fond de liquide pétillant dans la bouteille. Le couple avait oublié pour un temps la légende du Minotaure. Mais l'ombre du monstre hybride ne tarda guère à refaire surface. Blottie contre Roland, Brigitte regardait le seau à glace, scintillant sous l'éclairage tamisé de son salon, décoré de nombreuses photos de voyages...

— Je n'ai jamais connu d'homme aussi mystérieux que toi, Roland, lui confia-t-elle.

— Je suppose que c'est un compliment ?

— Oui et non. Je pensais à ces crimes, à ton enquête... Tu dis n'être ni policier, ni détective privé. Qu'es-tu donc, alors ? Un justicier indépendant ?

— Oui, en quelque sorte.

— Quelque chose me dit que je n'en saurai pas davantage ?

Bayard prit sa compagne par les épaules pour la regarder droit dans les yeux :

— C'est bien simple : je compte mettre hors d'état de nuire le monstre qui sévit depuis quelques semaines dans cette région. Et si je n'en dis pas plus, c'est pour ne pas t'entraîner dans cette dangereuse affaire. Tu as vu ce qui est arrivé à la dernière victime en date, n'est-ce pas ? Eh bien je ne voudrais pas que tu subisses le même sort !

Une étrange lueur brillait dans les yeux de Brigitte.

— Tu sais, je pourrais t'aider, même si je ne parais être qu'une faible femme. J'adore l'aventure et j'ai une certaine expérience du danger. Au fil de mes voyages, j'ai connu des situations fort périlleuses, et de diverses natures...

Une faible femme ? songea Bayard. Non, la jolie Brigitte ne lui donnait pas du tout cette impression. Quant à sa soif d'aventures, il n'en doutait pas, comme en témoignaient les photos murales, prises au sommet de hautes montagnes ou de falaises abruptes. Mais était-il raisonnable de se confier à elle, de l'impliquer dans cette chasse au monstre ? Non, lui disait sa conscience. D'un autre côté, son aide pourrait se révéler précieuse à l'occasion. Pour le moment, il préféra rester dans l'expectative.

— Le criminel que je poursuis n'est pas un assassin ordinaire, expliqua-t-il. Il semble être en mesure de se dissoudre dans l'air...

— ... Et d'être doté de cornes comme un Minotaure, je sais ! acheva Brigitte en riant. Mais ça, ce n'est pas très compliqué !

Sur ces mots, elle se leva, s'empara du seau à glace, vida son contenu dans le pot d'une plante verte, le plaça sur sa tête comme un casque, puis se planta devant son compagnon en lui dédiant une mimique redoutable :

— Voilà comment il doit procéder ! Imagine juste qu'il ait fait souder des cornes là-dessus !

Bayard resta un long moment à considérer cette guerrière improvisée, vêtue de son seul casque, à la fois menaçante et terriblement désirable. Quelques gouttelettes perlaient le long de ses joues...

— Tu es merveilleuse, Brigitte, finit-il par lâcher.

— Je sais bien ! répondit-elle avec un geste de gracieuse fierté.

— Grâce à toi, je crois avoir percé le mystère de son invisibilité...

PIÈCE NUMÉRO 14

Géolocalisation : Strasbourg

Vendredi, 20 octobre

Dans un tonnerre d'applaudissements, l'archéologue Alexandre Roux s'inclina devant l'assemblée réunie dans la salle de conférence de la librairie Kléber. Bayard avait suivi avec intérêt l'exposé du professeur Roux, invité à Strasbourg pour faire le point des connaissances actuelles sur l'ancienne civilisation crétoise, à l'initiative du président de l'association « Les Amis de la Crète ». Il avait téléphoné la veille à Claude Nordmann, qui lui avait proposé de le retrouver à l'occasion de ce colloque. La salle était comble, les membres de l'association étaient nombreux. Il eut du mal à approcher Nordmann, très sollicité.

— Ah, monsieur Bayard ? s'exclama le président en l'apercevant. Je vous remercie d'être venu. Je suppose que comme nous tous vous avez beaucoup appris aujourd'hui sur nos chers Minoens ?

— Oui, beaucoup, d'autant qu'en ce qui me concerne il y avait un grand vide à combler !

— Je n'en suis pas si sûr, répondit Nordmann en souriant et en le prenant par l'épaule. Venez, je vais vous présenter au professeur Roux. Nul autre que lui ne pourra mieux répondre à vos questions.

Bayard se félicita de cette initiative et ne tarda pas à interroger l'archéologue sur le point qui l'intéressait.

— Dédale aurait inventé le jeu d'échecs ? fit le professeur Roux, amusé. Ma foi, pourquoi pas ? On lui a déjà attribué tant de découvertes, celles du fil à plomb, de la scie, des automates, de la voile et j'en passe. Mais vous savez, il y a d'autres prétendants au titre. Et je ne parle que du monde occidental, car l'Inde et la Perse, me semble-t-il, revendiquent également cette invention. Certains pensent

qu'il faut l'attribuer au célèbre Pyrrhus, d'autres à Palamède, un des héros grecs ayant participé à la guerre de Troie.

» C'est durant le siège de la cité, dit-on, qu'il aurait mis au point ce divertissement pour remonter le moral des troupes. Mais pour en revenir à Dédale, c'est sans doute la découverte faite au palais de Cnossos qui l'a placé dans le rang des candidats potentiels. Vous avez sans doute déjà vu cet échiquier royal, en ivoire, incrusté de cristal de roche, de pâte de verre bleue, d'or et d'argent, qu'on peut admirer aujourd'hui au musée d'Héraklion, dans une des vitrines de la salle VI ?

— Oui, mais cet échiquier est différent de ceux d'aujourd'hui.

— Bien sûr. Mais comme je vous le disais, ce n'est qu'une simple hypothèse.

— De quand date-t-il ?

— De l'époque néopalatiale, autrement dit entre 1700 et 1450 avant J.-C.

— Donc après l'existence supposée de Dédale ?

— Bien après, évidemment, répondit l'archéologue avec une nuance de condescendance dans la voix.

— On pourrait donc imaginer qu'il s'agit là d'un avatar du jeu original, lequel, dans sa forme originale, aurait peut-être été semblable à celui que nous connaissons aujourd'hui ?

— Oui, pourquoi pas ? répondit le professeur Roux, amusé. Avec les Minoens, tout est possible ! On sait à la fois beaucoup et peu de choses sur eux. Comme je l'ai souligné tout à l'heure, ils sont nés sous le signe du mystère. Leur existence est comme une brume perlée qui flotte au-dessus du bassin méditerranéen. On les soupçonne également, ne l'oublions pas, d'avoir été ces fameux Atlantes évoqués par Platon.

Lorsque l'archéologue se fut éloigné, Bayard demanda à Nordmann s'il avait informé l'archéologue de leur étrange découverte sur la plage de Domata.

Le président secoua vivement la tête :

— Grands dieux, non ! Il ne m'aurait pas pris au sérieux ! De plus, nous ne disposons même plus du texte pour le moment !

Puis il ajouta en fronçant le sourcil :

— Mais j'y pense... Votre question sur les échecs n'était sans doute pas gratuite ? Il doit y avoir un lien ? Brigitte aurait-elle reçu sa

traduction entre-temps ?

— Une partie seulement, soupira Bayard. Le professeur n'a malheureusement pas pu la terminer, étant décédé entre-temps dans un accident de voiture.

— Diable ! On dirait qu'une véritable malédiction s'attache à ce texte !

— Oui, d'autant qu'il est toujours introuvable. Le professeur ne l'avait plus chez lui, je suis allé vérifier.

Nordmann réfléchit un instant, puis son visage se plissa de rides contrariées.

— J'en veux un peu à Brigitte, elle aurait pu me prévenir !

— C'est tout récent, elle n'a reçu sa lettre que mardi dernier, à cause d'un incroyable retard de la poste.

— Et que disait donc cet autre morceau du puzzle ?

Lorsque Bayard le lui eut précisé, Nordmann hocha la tête :

— Nous avons bien fait de ne rien dire au professeur Roux. Vraiment, je crois qu'il nous aurait ri au nez !

— Vous pensez donc toujours qu'il s'agit d'une mystification ?

— Très franchement, oui. Ce défi entre Zeus et Dédale ressemble fort à une histoire inventée de toutes pièces, non ? D'ailleurs, il n'est même pas spécifié qu'il s'agit d'une partie d'échecs ?

— Non, ce n'est qu'une hypothèse.

— Enfin, ne me dites pas que vous croyez à cette fable ?

Bayard avait préféré garder secrètes ses conclusions personnelles. Car depuis ses dernières investigations à Fröschwiller, il doutait sérieusement de l'existence du monstre en tant que tel. Le tueur qu'il traquait semblait bien être un humain à part entière, et non une créature hybride.

— Je crois simplement qu'il y a un lien entre cette découverte et cette série de meurtres. Mais lequel ? Toute la question est là...

Bayard répétait cette même conclusion le soir même chez son ami Baudouin, qu'il était allé retrouver une fois de plus pour faire le point sur la situation.

— Si seulement nous disposions du texte intégral ! grommela le

démonologue, qui arpentait fiévreusement son salon.

— J'ai passé une grande partie de mon temps au téléphone, ces jours-ci. Chou blanc sur toute la ligne. Sur la vingtaine d'adresses du calepin du professeur Mengus, il ne reste que trois personnes que je n'ai pas réussi à joindre. Autrement dit, nos chances de retrouver ce mystérieux confrère sont très réduites. Je n'ai plus guère d'espoir de ce côté-là...

— Et votre enquête à Fröeschwiller ?

— Là, ce fut plus édifiant, heureusement. C'est la pantomime de Brigitte avec son seau à glace qui m'a littéralement donné la clef du mystère. Je vous avais déjà signalé l'étrange disparition du seau dont m'avait parlé le fermier Sepp, n'est-ce pas ? Il l'avait remarqué à côté du jeune Martin Muller en découvrant son cadavre, mais ne l'avait plus revu par la suite après l'arrivée des secours. J'ai donc procédé en sa compagnie à une nouvelle reconstitution du drame au fond de la ruelle.

Bayard lui expliqua alors par le menu ses déductions et conclut :

— Et voilà comment notre coupable a réussi à se transformer en courant d'air, à se rendre si parfaitement invisible aux yeux de ce brave Sepp ! Mais ce seau l'a trahi ! Car il s'agissait évidemment du casque à cornes avec lequel il a commis son forfait. Renversé, juste à côté de la victime, Sepp l'a confondu tout naturellement, dans la pénombre ambiante, avec un simple seau.

— Nous n'avons donc pas affaire à un monstre invisible, c'est déjà cela ! soupira Baudouin.

— Je dirai même que nous n'avons pas affaire à un monstre du tout ! Car le Minotaure possède par définition de vraies cornes, n'est-ce pas ?

Le démonologue hocha la tête, puis demanda :

— Si nous sommes en présence d'un tueur en série, à quel mobile répondraient ses meurtres ? J'ai beau réfléchir, mais je ne me souviens pas d'un tel comportement dans les annales du crime !

— Toute la question est là, répliqua Bayard, qui s'empara de la lettre du professeur Mengus et la relut à haute voix.

Il observa un silence, puis reprit :

— Essayons de raisonner sur des bases solides. En premier lieu, il me semble indéniable que notre homme s'emploie à marquer ses crimes de l'empreinte du Minotaure. L'unité de neuf pour leur périodicité, son déguisement et les blessures infligées aux victimes.

— D'accord, il n'y a pas de doute là-dessus.

— Deuxièmement, le tracé de ses crimes reproduit exactement celui d'une partie d'échecs...

— Également d'accord sur ce point.

— Le troisième point relève d'une déduction, fondée sur ce texte, qui nous dit globalement que Dédale s'est inspiré d'un « parcours magique », issu d'un jeu – très vraisemblablement un jeu d'échecs – afin de guérir le Minotaure de son infirmité, ou plus exactement de l'amener aux Champs Élysées. Et pour cela, il a fait construire le Labyrinthe de sorte que le Minotaure puisse immoler ses victimes à des endroits précis, correspondant aux points remarquables dudit parcours.

» Il n'y a pas de lien formel entre nos crimes contemporains et ce texte, certes, mais les circonstances sont telles qu'on a du mal à envisager une coïncidence, d'autant que ces meurtres surviennent comme par hasard peu après la découverte du document.

— Toujours d'accord avec vous, opina pensivement le démonologue.

— Que ce texte soit authentique ou non, il semble évident que le criminel s'en est inspiré pour commettre sa série macabre, fidèle réplique des meurtres du Minotaure.

— Indiscutablement.

— Il ne reste donc qu'une seule question : *pourquoi ?*

Le dernier mot de Bayard résonna étrangement dans le nouveau silence qui suivit. Le front appuyé contre la baie vitrée, Baudouin semblait perdu dans la contemplation des lumières de la ville. Il finit par proposer :

— Pour rendre hommage au monstre ?

— Dans ce cas, nous avons affaire à un fou. On peut alors aussi bien imaginer qu'il compte ainsi, à l'instar du Minotaure, gagner les Champs Élysées !

— Ce serait une explication poétique...

— Cela ne colle pas. Ni Brigitte, ni Nordmann, ni le professeur Mengus ne prennent vraiment ce texte au sérieux. Comment voulez-vous donc qu'un quidam, sans doute issu de leur entourage, tombant dessus par hasard, y croie suffisamment pour se lancer dans une aussi folle et sanglante aventure ?

— Je crois que dans l'état actuel des choses, soupira Baudouin,

nous ne pouvons pas y répondre.

— Oui, je le crois aussi. Mais pourtant, il faudrait y voir clair, et même assez vite !

Baudouin regarda son invité par-dessus ses lunettes :

— Que comptez-vous faire, Bayard ? Vous en remettre à la police ? Lui révéler le mystère du « parcours magique » suivi par l'assassin, pour qu'elle puisse tendre ses filets ?

L'expression de l'aventurier se durcit. Il répondit d'un ton déterminé :

— Non. Van Helsing m'a chargé personnellement de cette mission, et je n'ai pas pour habitude de me dérober. Quelle que soit sa nature, je mettrai hors d'état de nuire la bête fauve qui sévit dans cette région depuis maintenant près de deux mois.

Baudouin se tourna vers la pendule qui marquait 22 heures.

— Il nous reste tout juste trois jours...

— Je sais bien. À propos, avez-vous déjà réfléchi au coup suivant ?

Le démonologue approuva de la tête puis s'en fut chercher son jeu d'échecs. Il plaça ensuite les pions à l'image des six meurtres.

— En vérité, expliqua-t-il, j'ai fait appel à quelques amis experts en la matière. Tous s'accordent sur le coup suivant, compte tenu du niveau de la partie. Et après réflexion, je ne peux que les approuver.

— Je me suis renseigné de mon côté, et on m'a fait exactement les mêmes remarques, répondit Bayard avec un sourire rusé.

Baudouin se pencha sur la carte.

— Alors voilà. C'est donc aux blancs de jouer. Le déplacement du roi ou d'une des tours n'apporterait rien. Un mouvement des chevaux vers le centre de l'échiquier non plus, car ils seraient aussitôt menacés par un déplacement des pions adverses. Le fou en C1 est bloqué, et le déploiement de la reine ne serait guère bénéfique. L'avancée d'un des pions placés sur la ligne 2 ne serait pas plus heureuse, surtout dans la partie centrale, car cela permettrait une progression dangereuse des pions noirs. Reste donc le fou en F1. Le déplacer en E2 bloquerait sa reine. En D3, C4 ou A6, il serait immédiatement ou rapidement sous la menace des pions noirs. Le meilleur coup est donc de le placer en B5...

Bayard acquiesça avec satisfaction :

— Nous en sommes arrivés à la même conclusion.

— Avez-vous regardé ce que cela donne sur le terrain !

— Bien sûr.

Quelques instants plus tard, les deux hommes étaient penchés sur une carte de la région.

— Comme vous pouvez le constater, dit Bayard, c'est dans les Vosges, en pleine forêt. Quelque part entre les villages de Baerenthal et de Reipertswiller, qui sont assez éloignés. Il y a juste une route forestière qui ne passe pas très loin de notre endroit suspect. L'assassin sera obligé de l'emprunter, en venant soit par le nord, soit par le sud. Or il y aura des guetteurs à chaque extrémité...

— Des guetteurs ? Vous ne serez donc pas seul ?

— Non. Le jeune Etienne Hug et Brigitte seront mes auxiliaires.

PIÈCE NUMÉRO 15

Géolocalisation : Baerenthal

Lundi, 23 octobre

Il était 18 heures et la nuit commençait à tomber. Après avoir traversé le petit village de Baerenthal, le cortège de trois voitures remonta la départementale en direction de Lemberg sur environ deux kilomètres. Puis Bayard mit son clignotant et s'arrêta à l'intersection avec la route forestière, marquée par une grande maison jaune sur sa gauche. Il y avait un parking juste en face. Ses deux auxiliaires garèrent leurs véhicules derrière lui.

Bayard sortit et leva la tête. Le ciel était pluvieux et couvert. De toute manière, songea-t-il, cela ne changeait rien. C'était une nuit sans lune, l'opération se déroulerait dans l'obscurité. Il avait en conséquence parfaitement étudié le terrain.

Il alla rejoindre Brigitte, qui avait ouvert la vitre. Une lueur d'excitation luisait dans ses yeux verts.

— Prête ? s'enquit-il avec un sourire rassurant.

— Oui, approuva la jeune femme avec une petite moue. Pour le meilleur... et pour le pire !

Il se tourna vers la maison jaune.

— Le mieux serait de se garer juste à côté pour ne pas éveiller les soupçons.

— Très bien, chef !

— Tu connais les consignes ?

— Parfaitement. Je ne bouge pas d'ici. Dès qu'une voiture s'engage dans la route forestière ou qu'elle en ressort, je t'appelle immédiatement sur ton portable. Et toutes les heures, je te passe un petit coup de fil pour donner signe de vie.

Bayard avait soigneusement préparé son plan de campagne. L'entrée nord de la route forestière, qui faisait environ sept kilomètres, serait sous le contrôle de Brigitte, et celle du sud sous celui d'Etienne. Lui, Bayard, serait au centre, à l'endroit crucial, attendant leurs informations et contrôlant l'opération. Ainsi, toute voiture engagée, qui passerait devant lui sans s'arrêter, devait lui être signalée par le second guetteur dès sa sortie des bois.

La route longeait une petite vallée encaissée, entre deux massifs montagneux et boisés. Par endroits, elle était bordée d'étangs. Parallèlement et sur son côté est, courait le sentier de randonnée GR 532. Mais il était hautement improbable que le meurtrier l'emprunte. Voire impossible, compte tenu de l'obscurité. Il en avait fait l'expérience. Même avec une torche, on risquait de se perdre dans la forêt. Sinon, de son poste d'observation, en contrebas du sentier, il verrait forcément les lueurs des lampes à travers bois.

Pour attirer la victime dans son piège, le meurtrier allait très probablement faire appel à sa ruse habituelle, en simulant un rendez-vous galant. Mais que tous deux viennent ensemble ou séparément, cela ne changeait rien au problème. Compte tenu des lieux et du temps, ils devaient arriver en voiture par cette route forestière. Il serait alors là pour empêcher un nouveau crime et arrêter l'assassin, voire le réduire définitivement au silence.

Il extirpa de sa poche un petit pistolet Browning, qu'il remit à Brigitte en le tenant par le canon, disant :

— Et surtout, n'oublie pas... Tu ne te sers de cette arme qu'en dernière extrémité. Et tu ne prends aucune initiative, sauf en cas de danger absolu, n'est-ce pas ?

Brigitte se pencha par la fenêtre et, pour toute réponse, embrassa rapidement Roland.

Il lui fit un signe amical, puis regagna sa voiture. Il démarra et s'engagea dans la route forestière, suivi par Etienne.

Le chemin sinuait à travers l'épaisse forêt, puis gagnait de l'altitude, jusqu'à la hauteur d'un premier parking pour randonneurs. Il y en avait un second un peu plus loin, juste avant qu'une sorte d'étang longe la route comme une douve.

De son poste d'observation, Bayard avait vue sur ce second petit parking forestier, qui serait à n'en pas douter l'endroit où la victime et son assassin se géreraient. Le Minotaure serait bientôt à sa merci. Rarement, par le passé, il n'avait si bien contrôlé l'ultime phase d'une traque au monstre. Arrivé à l'entrée de Reipertswiller, il s'arrêta à la hauteur de la première maison. Etienne rangea sa voiture un peu plus

loin et sortit.

— Je ne te répète pas les consignes, n'est-ce pas ? dit Bayard en allumant une cigarette.

Le jeune homme était vêtu d'une tenue de sport et d'un trois-quarts sombres. Avec un regard déterminé, il répondit en portant son index à la tempe :

— Non, inutile. C'est gravé là.

Non sans hésitation, Bayard lui remit une arme de petit calibre.

— Et pas de bavure, hein ? C'est juste pour te défendre en cas de dernier recours. Tant qu'on n'est pas sûr de son identité, on pourrait se tromper de cible, tu comprends ?

— Bien sûr, ne vous en faites pas. Je sais me dominer.

Avisant la lueur vindicative qui filtrait entre les paupières plissées d'Etienne, Bayard en doutait un peu. Mais il n'était désormais plus question de faire machine arrière. Il salua le jeune homme, fit demi-tour, et reprit la direction des bois.

Il faisait presque nuit noire lorsqu'il parvint à son poste de guet, derrière un chêne, sur une éminence dominant l'étang, la route et le petit parking. Dans son dos, un peu plus haut, passait le sentier de randonnée. Rangée derrière un buisson, sa voiture était quasiment invisible. Il était désormais prêt, paré à toute éventualité.

Bayard vérifia son portable, programmé en mode vibreur, puis le glissa à hauteur de poitrine dans une des poches de sa parka. Brigitte l'avait appelé une demi-heure plus tôt pour lui signaler l'arrivée d'une Peugeot 206, qu'il avait aperçue à son tour cinq minutes plus tard. Puis Etienne lui avait signalé le passage de la voiture peu après. Son plan fonctionnait à merveille.

Plus aucun autre véhicule ne se manifesta par la suite. À huit heures sonnantes, ses deux auxiliaires le rappelèrent comme ils en avaient convenu. Il leur recommanda désormais la plus grande prudence, car c'était habituellement entre 22 heures et minuit que le « monstre » se manifestait.

L'heure suivante s'écoula dans un épais silence. L'humidité et la fraîcheur nocturne se précisaient et pénétraient Bayard, transi par son attente fébrile et statique. L'oreille aux aguets, il scrutait les ténèbres, sans pour autant cesser de réfléchir.

Désormais, il ne nourrissait plus guère d'espoir de connaître l'intégralité du texte mystérieux. Il avait appelé plusieurs fois en vain les dernières personnes de la liste d'adresses du professeur Mengus. En

fait, il n'en restait plus que deux, car l'une d'entre elles lui avait répondu par la négative. Aux autres, il avait laissé plusieurs messages, mais il attendait toujours leurs réponses...

Avait-il sagement agi en sollicitant l'aide d'Etienne et de Brigitte ? Même Stéphane Baudouin lui avait proposé ses services, malgré ses problèmes de dos. Bayard avait décliné sa proposition avec tact, lui recommandant simplement de rester chez lui, à l'écoute, près de son téléphone, comme pour constituer une base arrière, toujours très utile en cas de besoin.

D'ordinaire, Bayard chassait en solitaire. Mais dans le cas présent, compte tenu de la topographie des lieux, il ne regrettait pas son choix. S'il avait eu affaire à un véritable monstre, c'eût été différent. Tout décidés qu'ils étaient, ses deux compagnons n'avaient pas l'expérience requise pour ce genre de sport. Mais l'hypothèse d'un tueur purement humain lui semblait désormais établie. Hugo Van Helsing s'était donc trompé dans son analyse. Le fait était assez rare pour être signalé. Mais, à sa décharge, il fallait dire que le célèbre chasseur de monstres n'avait que sommairement étudié le dossier, se fondant uniquement sur quelques échos de la presse. Après tout, Van Helsing n'était qu'un humain, et donc faillible...

Il en était là de ses réflexions lorsqu'une insistante pulsation enveloppa sa poitrine. Il sortit son portable et avisa l'écran éclairé, qui n'affichait ni le nom de Brigitte ni celui d'Etienne. Qui diable était-ce ?

— Oui, j'écoute, dit-il sans cesser d'exercer sa surveillance. Comment ? Charles ?... Cela ne me dit rien et... Ah oui, Charles Ledru ! Bien sûr, excuse-moi... Je ne t'ai pas reconnu, la communication est mauvaise et je ne m'attendais pas à... En fait, si, j'attendais ton coup de fil depuis un moment... Comment ? Tu as dû t'absenter d'urgence ?... Tu n'as pas pu t'occuper tout de suite du service que je t'ai demandé ? Ce n'est vraiment pas grave, Charles, d'autant que je sais désormais à quoi m'en tenir... Je sais que c'étaient de simples cheveux... Mais... Comment ?... Tu peux me répéter...

Les yeux toujours rivés sur le petit parking plongé dans l'obscurité, son portable collé à l'oreille, Bayard écoutait avec stupeur les propos de son ami vétérinaire :

— Non, Roland, les cheveux que tu m'as remis ne sont pas de type humain. Ce sont des poils, mais d'un type que je n'ai pas réussi à identifier. Une espèce bovine sans aucun doute, mais pas domestique. Ni sauvage, du moins parmi celles qui nous sont connues. Donc ni bison, ni yack, ni zébu ni autres. Alors je suppose que c'est une farce, ou une colle, hein ? Roland, tu m'entends ?

PIÈCE NUMÉRO 16

Géolocalisation : Baerenthal

Le même jour

Après avoir raccroché, Bayard sentit une sueur froide l'envahir. Les mots de son ami résonnaient encore à ses oreilles : « Ce sont des poils, mais d'un type que je n'ai pas réussi à identifier »...

Les poils que l'infortunée Édith Singer avait arrachés à son agresseur étaient ceux d'un bovidé d'une espèce non identifiée.

Van Helsing ne s'était pas trompé. Le monstre qu'il traquait était bel et bien le Minotaure...

Une nouvelle vibration de son portable le tira de sa stupeur.

— Brigitte, c'est toi ? haleta-t-il ? Oui, j'étais en train de téléphoner... Non, ça va mal... Non, je n'ai encore vu personne... Mais pour l'amour du ciel, laisse-moi parler. Ne bouge pas, ne fais rien, attends mes instructions... Oui, bien sûr, appelle-moi si tu vois quelque chose. Mais sois prudente, diablement prudente, car l'ennemi n'est pas exactement celui auquel je pensais !

Il avait à peine raccroché qu'Étienne l'appela à son tour. Il lui fit les mêmes recommandations, l'exhortant à la plus grande vigilance. Après quoi, il composa le numéro de Baudouin. L'horloge numérique du portable affichait 22 h 05. Il y eut plusieurs sonneries avant que le démonologue ne lui réponde, d'une voix haletante et alarmée :

— Bayard ? J'espère que tout va bien...

L'aventurier l'informa de la situation et lui demanda son avis.

— Je ne sais que vous dire, Bayard. Tout paraît contradictoire... De fausses cornes, de vrais poils... Laissez-moi le temps de réfléchir...

— Nous n'avons plus beaucoup de temps pour réfléchir, Baudouin, le monstre est sur le point d'exécuter sa septième victime ! À l'heure

où je vous parle, il est sans doute en route pour... Mais bon sang, il faut que je vous laisse ! Je bloque ma ligne et mes amis sont peut-être en train d'essayer de m'appeler pour signaler sa venue !

Bayard raccrocha sur ces mots. Malgré le froid ambiant, la sueur perlait à son front. Il était en train de céder à la panique, ce qui ne lui était guère habituel. Cette nouvelle donne des cartes l'avait complètement déstabilisé. Il devait se reprendre, vite.

Autour de lui, tout n'était que silence et obscurité. Il songea alors à son arme, un 7.65 Beretta, qu'il avait chargé avec des balles ordinaires. Fort heureusement, il avait emporté avec lui un jeu de balles en argent. Il sortit son arme, retira le chargeur, et procéda à l'échange. Car seules des balles en argent pouvaient venir à bout du monstre. Ce n'étaient hélas ! pas les meilleurs projectiles de sa réserve, mais dans l'urgence, c'était mieux que rien. Il songea alors avec angoisse aux pistolets de petit calibre qu'il avait laissés à ses compagnons. Des armes dérisoires en la circonstance...

Après avoir rangé son Beretta, il s'apprêtait à faire de même avec son portable, lorsqu'il s'aperçut de la présence d'un message. Quelqu'un avait essayé de le joindre pendant qu'il téléphonait. Brigitte... Etienne ? Non, c'était un numéro inconnu...

Il consulta sa messagerie. Son pouls s'accéléra dès qu'il entendit les premiers mots de son correspondant...

— « Bonsoir monsieur Bayard, je suis le professeur Finck... »

Le professeur Finck ! Une des deux relations du professeur Mengus qu'il avait vainement tenté de joindre ces jours-ci !

— « Je vous prie de m'excuser de cet appel aussi tardif, mais j'ai cru comprendre que c'était important, vous m'avez laissé plusieurs messages. Or j'étais absent ces jours-ci. En effet, le professeur Mengus m'a bien remis le document dont vous parlez.

Rappelez-moi donc dès que possible, nous en parlerons de vive voix. »

En proie à une vive perplexité, Bayard resta quelques instants parfaitement immobile et indécis. Fallait-il rappeler son correspondant et encore bloquer sa ligne, tandis que l'heure fatidique approchait à grands pas, que le danger se précisait d'instant en instant, qu'à tout moment Brigitte ou Etienne allaient le rappeler pour le prévenir de l'arrivée d'un véhicule ?

En la circonstance présente, les informations du professeur Finck, quelles qu'elles fussent, auraient dû passer au second plan. Mais la tentation le tenaillait. Une ou deux minutes de conversation lui

seraient suffisantes pour savoir de quoi il retournait. Et plus il attendait, plus le danger se précisait. Que faire ?

Brûlant d'indécision, il continuait de scruter les ténèbres. La route et le parking étaient à peine visibles... Et toujours rien... à part l'épais silence nocturne.

Au bout de quelques fiévreuses minutes, il n'y tint plus et composa le numéro du professeur Finck. Les sonneries s'égrenèrent avec une lenteur mortelle, puis il tomba sur son répondeur. Il réitéra deux fois sa tentative, sans plus de succès. Trop tard ! Le professeur avait éteint son portable. En voyant la présence d'un nouveau message, son sang ne fit qu'un tour. Le numéro de son correspondant lui était désormais connu... c'était celui de Brigitte !

Il l'appela directement sans consulter sa messagerie :

— Brigitte ? Tu m'as appelé ? haleta-t-il.

— Oui, une R5 vient de passer, il y a tout juste deux minutes... Tu devrais bientôt la voir...

— Combien de personnes à bord ?

— Je ne sais pas, j'ai été éblouie par les phares...

— Je te rappelle.

Il raccrocha et sortit son arme. Peu après, il entendit le ronronnement d'un moteur, puis aperçut des pinceaux lumineux jouant à travers les arbres. Enfin, la R5 apparut dans son champ de vision. Son cœur se mit à battre la chamade. Le véhicule ralentit à la hauteur du parking, mais sans doute à cause du virage, car il ne s'arrêta pas et passa devant lui sans marquer la moindre hésitation. Le bruit du moteur diminuait, progressivement avalé par la nuit profonde. Cinq minutes plus tard, Etienne l'appela comme il s'y attendait.

— Une R5 vient de sortir de la forêt, lui dit-il. Vous l'avez vue ?

— Oui, et Brigitte aussi. Donc fausse alerte. Du moins pour le moment. Mais ouvre l'œil, Etienne, car c'est pour bientôt...

Il n'y eut pas d'autres coups de fil jusqu'à 23 heures. Ses deux auxiliaires lui téléphonèrent de nouveau pour leur appel de routine. Durant l'heure suivante, ce fut un nouveau silence radio.

Sa montre marquait minuit moins cinq. Les nerfs tordus par l'angoisse de l'attente, Bayard sentait qu'il n'était plus maître de lui. Trop d'événements avaient bouleversé ses plans. Et le plus étonnant, peut-être, était l'étrange silence du monstre. Comment l'interpréter ?

S'était-il trompé dans ses déductions ? Non, ce n'était pas possible. Cet endroit était le coup d'échecs logique suivant, selon lui, et selon Baudouin et d'autres spécialistes. À moins que le monstre n'eût subitement décidé de cesser sa sanglante série ? Il avait également du mal à le croire... Ou avait-il simplement différé ses heures de repas habituelles ?

Une, deux, trois heures passèrent, sans que rien ne se produisît. Bayard était à bout de nerfs. Il avait le poignet engourdi à force de serrer son arme, et les yeux fatigués à force de scruter les ténèbres. Il rappela ses compagnons pour leur signaler que la garde était prolongée jusqu'à nouvel ordre.

L'attente lui parut encore plus longue, plus oppressante. Les minutes s'égrenaient dans un silence de mort. À cinq heures du matin, toujours rien...

L'aube diluait ses premières lueurs lorsque son portable vibra. Il était exactement 6 heures. Une manifestation du monstre lui semblait désormais bien improbable. Mais qui était-ce donc ? Ce n'était ni Brigitte, ni Etienne, ni Baudouin, ni le professeur Finck. Un nouveau numéro non identifié s'affichait sur l'écran de son téléphone.

Il décrocha et se présenta d'une voix prudente.

— Pierre Laugel à l'appareil. J'espère que je ne te réveille pas, mon vieux ?

— Non, en effet, je ne suis pas dans mon lit...

— Où es-tu, alors ?

— Près de Baerenthal...

— Sur les traces du monstre, je suppose ?

— On ne peut rien te cacher.

— Je m'en doutais. C'est bien pour cela que je me suis permis de t'appeler. À Baerenthal ? Hm... Tu t'es donc complètement fourvoyé... ça s'est passé à Hoffen, cette fois-ci... Un petit village pas loin de Betschdorf.

— *Comment ?*

— Oui, il a de nouveau frappé. Mais cette fois-ci, il s'est livré à une véritable boucherie...

PIÈCE NUMÉRO 17

Géolocalisation : Haguenau

Mardi, 24 octobre

— Pas beau à voir, déclara Laugel en retirant son képi et en s'installant en face de son vieux camarade de régiment. Le hasard a voulu que je sois de garde hier soir. On m'a appelé sur les coups de minuit...

La pendule du restaurant « Au Tigre » marquait midi. Les deux hommes avaient convenu de se retrouver à Haguenau, dans ce vaste et sympathique établissement, au charme désuet et renommé pour sa table.

— La « corrida » s'est déroulée vers onze heures et demie, dans les ruelles de Hoffen. Il y a eu plusieurs témoins cette fois-ci. Réveillés par les cris, les riverains ont regardé par la fenêtre, croyant d'abord avoir affaire à une sorte de jeu d'ivrognes, une sorte de carnaval avant l'heure, car l'assaillant portait un masque de taureau, très réussi, selon eux. La fille était vêtue d'une cape rouge, et c'est aussi pour cela qu'ils ont pensé à une corrida. Si bien qu'ils ont tardé à réagir... Lorsque les premiers sont sortis, il était malheureusement trop tard, et le meurtrier avait disparu. Je suis arrivé sur les lieux peu après minuit...

Il fit une pause en secouant la tête d'un air dépité.

— Tu te souviens, je t'avais dit la dernière fois que la violence du meurtrier s'affirmait au fil de ses interventions ? Eh bien cette fois-ci c'était pire encore, et bien pire... Il s'est littéralement déchaîné sur la malheureuse Marie-France Mercier, comme un taureau furieux, on peut le dire !

Pierre marqua un temps d'arrêt, comme pour reprendre son souffle.

— Ce n'était certainement pas un simple masque qu'il portait,

mais un véritable casque avec des cornes bien implantées. Et c'est sans doute ainsi qu'il a commis ses crimes précédents. J'en ai parlé au légiste, qui s'était occupé des autres victimes. Nous sommes tombés d'accord sur ce point, qui explique le caractère particulier des coups et des blessures. Si tu avais vu ça, Roland... ça m'a soulevé le cœur ! Je suis pourtant blindé de ce côté-là avec les accidents de la circulation ! La malheureuse baignait dans son sang, un œil exorbité, les dents cassés, éventrée, une partie des viscères répandues dans la rigole et...

— Pierre, coupa Bayard, la carte des menus ouverte devant lui, ça te dérangerait de ne pas trop t'appesantir sur ces détails ? Je suis en train de faire mon choix...

Le gendarme haussa les épaules.

— Ah ? Je croyais que tu voulais tout savoir...

— Pour les détails de l'enquête, oui. Quant au reste, j'ai bien compris qu'il l'a massacré comme une bête. Que penses-tu des bouchées à la reine maison ?

— Oui, très bonne idée. Elles sont excellentes. Je crois que je vais d'ailleurs te suivre. Sinon, un petit amer Picon pour commencer ?

— Bien sûr. Je suis ardent défenseur du particularisme régional, tu le sais bien.

Lorsque les deux amer Picon furent servis et entamés, Pierre Laugel conclut :

— Et voilà ce que nous savons aujourd'hui. En fait, rien de plus que la fois précédente, si ce n'est ce détail du casque à cornes. Important, certes, mais cela ne nous avance pas d'un poil. Toujours pas la moindre piste pouvant mener au meurtrier, pas un seul indice, si minime soit-il...

— Vraiment ? N'avez-vous pas remarqué certaines similitudes dans chaque cas ?

— Si, sa manière de tuer, ses interventions tous les neuf jours, mais cela ne nous renseigne pas sur son identité. Il peut être n'importe qui...

— Quelle importance ?

Laugel vida son Picon et fixa son vis-à-vis d'un regard dubitatif.

— Je ne te suis pas ?

— L'essentiel n'est-il pas de le mettre hors d'état de nuire ?

— J'ai l'impression que tu me caches quelque chose ?

— Oui, j'ai mes petits secrets.

— Comme hier soir ? ironisa Laugel. Apparemment, Baerenthal n'était pas la bonne piste, hein ? Qu'est-ce qui t'a amené là-bas, au juste ?

— Une erreur de raisonnement. Mais rassure-toi, elle sera bientôt réparée.

— Ah ?

— Dans huit jours très exactement.

— Quoi ? Tu veux dire que...

Laugel se tut. Le garçon venait leur servir les bouchées à la reine, nappées d'une succulente sauce blanche aux champignons, et accompagnées de tagliatelles fumantes et d'une bouteille de riesling.

Il entama son plat, mais du bout des lèvres.

— Si j'ai bien compris, reprit-il, tu t'apprêtes à porter l'estocade finale à notre taureau de carnaval ?

— Exactement. Mais vraiment, elles sont excellentes, ces bouchées ! Je signalerai la maison à mes amis, tu peux me croire... J'ai vraiment bien fait de suivre tes conseils, Pierre...

— Vis-à-vis de la justice, tu n'as pas l'impression de faire de la rétention d'informations ?

— Si, mais je sais que je peux compter sur ta discrétion, Pierre, n'est-ce pas. ?

Laugel le considéra un long moment sans mot dire.

— À quoi penses-tu, Pierre ?

— À cet adjudant-chef, qui t'avait harcelé pendant deux mois pour que tu craches le morceau. Il était certain que tu connaissais le gars qui avait piqué ses chaussettes, tu te souviens ?

— Bien sûr. Le pauvre, il ne décolerait pas ! Je suis sûr qu'elles étaient trouées et qu'il ne voulait pas que ça se sache !

— Et tu n'as rien dit...

— Dénoncer un camarade, ça ne se fait pas, hein ?

— Même sous la torture, tu n'aurais pas lâché son nom...

— Je vois que tu me connais bien. Je sais rester muet comme une tombe, même sous les pires pressions.

Laugel haussa les épaules.

— Soit. Mais j'espère que tu sais ce que tu fais.

— Je vais faire justice, tout simplement.

Laugel sourit tout en secouant la tête.

— Une chose m'intrigue, reprit-il. D'après ce que j'ai compris, tu ne connais pas l'identité de notre lascar, mais tu semblés certain de bientôt lui faire mordre la poussière...

— Oui, répondit simplement Bayard, absorbé par la dégustation de son plat.

— Pourrais-je savoir ce qui te rend si sûr de toi ?

Bayard s'essuya le coin des lèvres avec sa serviette avant de répondre.

— Si tu veux. Mais j'ai peur que ça ne te dise pas grand-chose.

Sur quoi, il sortit de sa poche un bout de papier et le déplia devant Laugel. Quelques mots y étaient inscrits à la hâte, mais lisibles :

« Que cette joute magnifique entre toutes reste gravée pour l'éternité, et qu'elle constitue à jamais un parcours unique et magique.

Quiconque le reproduira en tout lieu dans des proportions identiques, et à rythme régulier et divin, en sacrifiant une victime aux dieux à chaque point remarquable, se verra franchir, à l'issue de ce labyrinthe magique, les portes dorées des Champs Élysées.

Mais attention, on ne peut parvenir à cette destination entre toutes qu'en traversant le Tartare. Durant l'épreuve, le voyageur inspiré et audacieux risque de se transformer momentanément en monstre. S'il échoue, il conservera à jamais cette forme hideuse. »

Sa lecture achevée, Laugel se frotta la tête :

— En effet, c'est du charabia pour moi. Mais si tu parviens à débarrasser la région de ce fou sanguinaire, je veux bien oublier tout ça ainsi que notre conversation d'aujourd'hui !

PIÈCE NUMÉRO 18

Géolocalisation : Strasbourg

Le même jour

Pour Stéphane Baudouin, qui prenait connaissance du même texte un peu plus tard dans la soirée, les mots étaient bien plus parlants. Il les relut plusieurs fois avec une étrange jubilation, mêlée de surprise, tandis qu'il venait d'accueillir chez lui son collaborateur chasseur de monstres.

— Incroyable, commentait-il. L'hypothèse la plus incroyable était donc la bonne !

— Comme c'est souvent le cas, répondit Bayard en tirant sur sa cigarette et rendant un mince filet de fumée.

— Je suppose que cela provient du mystérieux confrère du professeur Mengus ?

— Oui, j'ai enfin réussi à joindre le professeur Finck ce matin. Il avait depuis longtemps terminé sa traduction. C'est presque mot pour mot ce que nous savons déjà, et plus ceci naturellement...

— Le chaînon manquant, dit Baudouin avec satisfaction. Malheureusement, il nous manque toujours les quelques signes que Brigitte avait omis de recopier...

— Oui, sans doute la suite des coups de notre fameuse partie d'échecs. Mais quelle importance ? Puisque nous avons réussi à la reconstituer...

— En êtes-vous bien sûr ? Après l'erreur d'hier soir... Enfin, notre marge de manœuvre diminue considérablement...

Bayard serra le poing.

— Nous n'avons pas de reproche à nous faire. C'est vrai, nous aurions pu envisager cette « faute grossière », mais sans aucune

certitude. À présent, tout est clair...

Il cita de mémoire :

— *« Dédale gagnait chaque fois. Devant l'irritation croissante et fort dangereuse de Zeus, il jugea plus prudent de laisser gagner son adversaire. Pour cela, il commit volontairement une faute grossière. »*

» Nous étions parfaitement fondés à miser sur le déplacement du fou blanc en B5. Rien ne nous permettait d'envisager la « faute » de Dédale à ce moment-là. Et quand bien même, par quel coup cela se serait-il traduit ? Le meurtre d'hier soir, à Hoffen, situé en H5 sur notre échiquier, a eu au moins le mérite de mettre les choses au clair, et de manière définitive. La dame blanche a été déplacée en H5, ce qui est un assez mauvais coup, et pour une partie de ce niveau, on peut le dire, une erreur grossière, cette faute grossière commise par Dédale. Minos, qui joue donc avec les noirs, s'apprête à répliquer, et lui – nous le savons – sans faire de faute, puisqu'il va gagner la partie. Sur ce coup-là, il n'y a que deux réponses possibles : avancer d'une case le pion en G7, ou déplacer le cavalier sur la case F6. Les deux coups mettent la reine en échec, mais le déploiement du cavalier est infiniment plus judicieux...

— Donc, réfléchit le démonologue, c'est en F6 qu'il envisage de « sacrifier » sa prochaine victime. Ce qui se traduit par quoi, sur le terrain ? Forêt, lac, montagne, château ?

— En plein village de Lembach...

— Eh bien, vous ne chômez pas, surtout pour quelqu'un qui a passé une nuit blanche !

— J'ai hâte d'en finir avec cette affaire, voyez-vous ? À propos, connaissez-vous Lembach ?

— Un peu, bien sûr. C'est un gros bourg, qui a gardé tout son caractère, malgré les destructions causées par la dernière guerre. Il y a encore de belles maisons à colombages. Enfin, il est surtout connu pour sa table...

— Des particularités topographiques ?

— Non, pas précisément. Il est traversé par la Lauter, ce qui le divise un peu en deux parties. Et comme pour la plupart des villages alsaciens, il y a deux églises. Autrement, je ne vois pas...

— Beaucoup de touristes ?

— Quelques-uns, oui. Pas mal de marcheurs, en fait. Il y a de nombreux sentiers pédestres et des châteaux forts alentour. Sinon...

Ah oui ! Il y a encore le « Four à Chaux », un des ouvrages de la ligne Maginot. Un gros réseau de couloirs souterrains avec un système de défense encore intact. On peut le visiter durant la journée. Mais la nuit, c'est fermé. Un gros bunker, plus impénétrable que le plus sûr des coffres-forts. Les Allemands eux-mêmes n'en sont pas venus à bout, même après un siège et des bombardements intensifs qui ont duré plus d'un mois.

— Et les châteaux forts alentour ?

Le démonologue secoua la tête :

— Non, ils sont trop loin pour être pris en compte.

— Il faudra voir ça sur place, conclut pensivement Bayard. Mais nous avons tout le temps pour cela.

— À mon avis, notre monstre n'a guère le choix, réfléchit Baudouin. Il opérera dans les ruelles, brutalement et en aveugle, comme pour le crime d'hier. Cela correspond mieux à ce que nous savons à présent.

— Oui, et nous avons été aveugles, soupira Bayard. Nous avons commis l'erreur de raisonner comme le font toujours les gens face au mystère...

— C'est-à-dire ?

— Nous avons raisonné de manière binaire, manichéenne. Ou une chose est noire ou blanche, ou elle « est » ou elle « n'est pas ». C'est une grande faiblesse de l'esprit humain, que les prestidigitateurs exploitent toujours pour mieux berner leur public.

— Comment cela ?

— Prenons par exemple ce fameux tour de colombes, qui apparaissent et disparaissent miraculeusement entre les mains du magicien. Notre artiste exécute trois ou quatre fois son tour, de manière totalement inexplicable pour le spectateur. La ruse consiste à changer chaque fois de truc : la colombe est une fois cachée dans sa manche, une autre fois dans sa main ou encore dans son chapeau ou dans sa poche. L'esprit humain cherche une solution unique, et c'est ce qui le perd, car elle est multiple. L'observateur avisé peut deviner le truc la première fois, mais son explication sera balayée après la seconde représentation. Les fois suivantes, il perd complètement pied.

Bayard s'interrompt comme pour vérifier si son interlocuteur suivait. Constatant que le démonologue écoutait attentivement, il poursuivit :

— Or, nous avons commis la même erreur avec notre assassin, que

nous supposions être soit un abominable individu, soit un véritable monstre. Lorsque j'ai eu la preuve qu'il portait un casque en fer nanti de cornes, j'ai retenu à tort la première hypothèse. Puis j'ai appris que les poils arrachés par une des victimes étaient ceux d'un bovin de type indéterminé. Notre lascar doit donc être à la fois un homme et un monstre, ou plus exactement un homme qui se transforme momentanément en monstre... Le cas classique du docteur Jekyll et de M^r Hyde...

Le démonologue hocha la tête et retira ses lunettes.

— Je suis beaucoup plus blâmable que vous, Bayard. Car j'ai déjà personnellement été confronté à un cas de lycanthropie, un pauvre diable qui, sans le savoir, se transformait en loup pendant les nuits de pleine lune. De par mon expérience, j'aurais au moins dû envisager cette hypothèse. Je crois que c'est le cas particulier du Minotaure, avec son état désespérément permanent, comme dans cette nouvelle version de la légende, qui m'a brouillé les idées.

— Comment voyez-vous donc les choses dans l'affaire qui nous occupe ?

Baudouin rajusta ses lunettes et reprit les notes sur la table.

— Notre homme a donc décidé, à l'instar de Dédale, de reproduire le « parcours magique » de Zeus, en sacrifiant une victime à chaque endroit remarquable, tout en respectant les règles d'unité de temps et de lieu dans un espace proportionnel. Et cela, comme c'est également précisé dans le texte, au risque de se transformer en monstre, c'est-à-dire en Minotaure. Une transformation sans doute progressive, comme l'indiquent les crimes. Il n'a dû subir l'influence du sort qu'après son quatrième ou cinquième forfait. Les poils arrachés par la malheureuse Édith Singer démontrent qu'il en était déjà à ce moment-là à un stade de métamorphose avancée. Et surtout pendant le meurtre d'hier soir... Il est donc à craindre que la prochaine fois il sera en pleine possession de ses moyens, si je puis dire...

Bayard hocha gravement la tête.

— Oui, et il faudra donc prendre des mesures appropriées.

— Le présent texte ne nous précise pas le caractère passager de ces métamorphoses, mais cela me semble indéniable, compte tenu des faits. Si une telle créature ne parvenait pas à reprendre sa forme humaine, elle se ferait immanquablement remarquer. C'est en somme un cas assez classique de lycanthropie ou de Doppelgänger. D^r Jekyll et M^r Hyde, si vous préférez.

— Oui, cela me semble évident. D'après vous, combien de temps

peuvent durer ces métamorphoses ?

— Difficile à dire, d'autant qu'elles peuvent varier, croître, au fil de ses « sacrifices ». Je dirai deux, trois heures, mais ce n'est que pure spéculation de ma part.

— Reste le mobile...

— Le mobile ? répéta le démonologue avec une sorte de sourire rêveur. Au risque de me répéter, je dirai que l'hypothèse la plus incroyable pourrait être la bonne : notre sinistre individu n'envisage rien de moins que d'atteindre les paradisiaques Champs Élysées !

— Qui serait assez fou pour cela ? Qui serait prêt à sacrifier tant d'innocentes victimes ? Et à courir le risque de se transformer en monstre ?

— Un fou, comme vous dites, ou un rêveur. Ou une personne fatiguée de la vie, ou en quête du plus extraordinaire des voyages. En tout cas quelqu'un qui croit dur comme fer à l'authenticité de ce texte. Du reste, les faits nous démontrent bien que cette personne-là ne s'est pas trompée.

PIÈCE NUMÉRO 19

Géolocalisation : Lembach

Mercredi, 1^{er} novembre

L'horloge qui s'accrochait à la tour gothique de la vieille église luthérienne sonna la demie de 19 heures. Seuls les aboiements d'un chien lui firent écho. Les ruelles de Lembach étaient désertes. La nuit froide succédait à une journée morose et funèbre, celle de la Toussaint qui, selon la tradition, avait vu de nombreux villageois se rendre au cimetière.

Espérons que ce « jour des morts » ne sera pas de mauvais présage, songea Bayard, à l'affût dans sa voiture garée en face de l'église. Il était à la fois confiant et inquiet. Confiant, parce qu'il avait soigneusement préparé son plan durant les jours précédents. Et inquiet, car le gibier qu'il chassait, il le savait désormais, était le plus redoutable de tous. À aucun moment, il ne devait perdre de vue cet aspect de la question. Le sous-estimer pouvait être fatal, bien qu'il se fût entouré de toutes les précautions nécessaires.

Il palpa le siège du passager et sentit le contact rassurant de la crosse en ivoire de son Magnum 10 mm. Une arme redoutable, tant par sa puissance que par sa précision. Cette fois-ci, il avait pris soin de la charger uniquement avec des balles de sa propre fabrication, dont les pointes étaient entaillées en croix, de sorte qu'elles explosent littéralement dans leurs cibles en les touchant. Mais ce n'était pas là l'unique raison de cette manipulation. Les balles, creuses, étaient remplies de poudre d'argent, destinée à se répandre efficacement dans les chairs du monstre. Les créatures qu'il chassait avaient une allergie mortelle à l'argent. Mais d'après son expérience, et les différents témoignages de ses confrères, certaines d'entre elles n'étaient que partiellement affectées par l'argent, et cela en fonction de la composition même du métal précieux. Ainsi, deux types de mélange prévalaient : la poudre dite blanche, à base de nitrate et de chlorite, et

la poudre noire, composée d'oxyde et de sulfite. Il était rare qu'un monstre, quel qu'il fût, ne soit pas mortellement frappé par une de ces deux combinaisons. En conséquence, il s'était muni de balles contenant chacun de ces mélanges, et les avait alternées dans le chargeur de son Magnum.

Ce serait bien le diable s'il ne parvenait pas à terrasser cette créature démoniaque en vidant sur elle son chargeur !

Mais en ultime recours, il lui restait son arbalète, arme suprême, qui reposait sur la banquette arrière. C'était un modèle moderne, de petite taille, mais d'une puissance redoutable. Enfin, son efficacité reposait surtout sur ses carreaux, pourvus de pointes de diamant, qui traversaient les carapaces les plus épaisses plus sûrement qu'aucun autre projectile, et avec un pouvoir destructeur nettement supérieur. Sa maniabilité était son seul point faible. Car il était évidemment plus aisé d'atteindre sa cible au pistolet, surtout dans le feu de l'action.

Concernant sa stratégie, Bayard avait opté pour celle déjà déployée neuf jours plus tôt, près de Baerenthal, en disposant ses deux auxiliaires au nord et au sud de la zone suspecte. Or, Lembach était accessible par quatre voies principales : deux routes venant du Nord, des villages de Wingen et de Niedersteinbach, qui se croisaient plus ou moins à un endroit placé sous le contrôle de Brigitte. Etienne surveillait celles au sud, en provenance de Woerth et de Climbach.

Où allait frapper le Minotaure ? Dans une des ruelles, comme le pensait Baudouin ? Après avoir soigneusement étudié le terrain, Bayard s'était rallié à son avis. *Il* ne récidiverait sans doute pas dans un des deux édifices religieux. L'église catholique, de style néogothique, était fermée à clef – il était allé vérifier. L'autre était devant lui, sous son contrôle. L'hypothèse qu'*il* opère dans la forêt et les prés aux abords du village ne pouvait être exclue. Mais dans ce cas, ce ne pouvait être que dans la partie sud de Lembach, juste à l'orée des bois. Car jusqu'ici le criminel avait suivi son « parcours magique » avec une exactitude topographique quasi parfaite, frappant ses victimes aux points remarquables, au centre des « cases du jeu d'échecs », avec une marge d'erreur qui ne dépassait guère le kilomètre.

Or ce « point remarquable », F6 sur l'échiquier, était situé plutôt dans la partie sud du village, non loin de l'endroit où était posté Etienne. En conséquence, Bayard avait fait au jeune homme des recommandations particulières. Non loin de là, dans les sous-bois, se trouvait la forteresse de la ligne Maginot. Mais celle-ci était bel et bien impénétrable durant la nuit, il s'en était assuré en discutant avec le retraité qui s'occupait des visites guidées durant la journée.

L'action allait donc très probablement se dérouler là, quelque part dans les ruelles. Il suffisait d'ouvrir l'œil...

La lune, presque pleine, fit son apparition au-dessus de la vieille tour gothique de l'église. Voilée par la brume, elle dispensait sa clarté laiteuse, soulignant d'un pinceau argenté les toitures des vieilles maisons à colombages. Un tableau d'une beauté énigmatique, hors du temps, comme une image de Hansi...

Bayard attendit vingt heures et les appels téléphoniques de ses deux auxiliaires, qui lui signalèrent n'avoir rien détecté de suspect pour le moment. Il empocha son Magnum et son portable, puis sortit de sa voiture pour faire une petite ronde alentour. Peu de temps après, le téléphone sonna une nouvelle fois. L'écran affichait le numéro d'Etienne.

— Oui, qu'y a-t-il ? demandait sèchement.

— Monsieur Bayard ? Je ne sais pas si c'est important, mais il s'est passé quelque chose de bizarre. J'ai cru apercevoir une lumière dans les bois...

— Quel type de lumière ?

— Ça s'est passé si vite que je n'ai pas eu le temps de bien voir. Peut-être comme les phares d'une voiture. Mais comme ça n'a pas duré, je ne sais pas...

— Dans la forêt ? Mais où ça ?

— Côté est. Je crois qu'il y a par là un petit sentier forestier. Mais vraiment, ç'a été si rapide que je ne sais pas... J'ai attendu, attendu, mais plus rien. Je me demande si je n'ai pas rêvé, à force de regarder partout... Qu'est-ce que je fais ? Je vais jeter un coup d'œil ou je reste ici ?

— Ne bouge pas. J'arrive.

Sylvie Brandt ouvrit péniblement les yeux, en proie à un formidable mal de tête.

Que s'était-il passé ? Où était-elle ? Dans un hôpital ? Sur une table d'opération ? Elle regarda autour d'elle, ahurie... Des murs recouverts de gros carreaux blancs, une armoire vitrée contenant des instruments, une grande boîte de secours avec une croix rouge...

Et au-dessus d'elle, une ample lampe ronde avec réflecteur...

L'angoisse l'étreignit. Oui, une salle d'opération. *Elle avait eu un*

accident !...

Mais un coup d'œil sur sa mise la rassura. Elle portait toujours ses vêtements, son jean moulant, ses bottines blanches, son T-shirt rose fluo. Elle s'était un peu salie, mais ne semblait pas blessée. Tout allait bien, à part bien sûr cet affreux mal de tête...

Alors, que faisait-elle là, dans cet hôpital miteux et singulièrement vieillot ? Car en guise d'éclairage, il n'y avait qu'une bougie posée sur l'armoire. Une bougie dans un hôpital ? Quelle drôle d'idée ! Peut-être une panne de courant ? Mais il n'y avait pas que cela... Tout semblait vraiment bizarre autour d'elle, comme surgi d'une autre époque. Des objets et un mobilier propres, certes, comme dans les vieux films... Il y avait bien marqué « SALLE O.P. » sur un panneau, mais aussi « O.P. RAUM ». Quelle drôle d'idée que cette traduction en allemand ! Elle n'avait jamais vu ça dans un hôpital...

Elle se redressa, descendit de l'étroite table d'opération sur laquelle elle était allongée, et inspecta la pièce avec soin, ce qui renforça ses convictions. Soit elle rêvait, soit elle s'était introduite par menagère dans une machine à remonter le temps...

Elle se prit la tête entre les mains et tenta de rassembler ses souvenirs : Sylvie Brandt, 18 ans, étudiante en classe de terminale, blonde mais intelligente, comme elle se plaisait à le rappeler à ses amis, qui la raillaient volontiers, comme hier soir... Ça y est ! elle se souvenait ! Elle avait passé la veille dans une discothèque à Haguenau, avec des amis, pour fêter les vingt ans de l'un d'entre eux ! La salle était pleine à craquer, il y avait un monde fou sur la piste de danse, du bruit, de la fumée, des rires, de l'alcool... Une chouette soirée... mais dont elle ne se souvenait plus de la fin.

En tout cas, cela n'expliquait pas sa présence ici. Un peu plus lucide à présent, Sylvie envisagea l'hypothèse d'une farce. Certains de ses amis en étaient du reste fort capables.

Elle haussa les épaules et sortit explorer les alentours. La pièce suivante, plongée dans la pénombre, contenait des carcasses de lits en fer, sur deux niveaux. Il ne restait plus que les armatures et les socles, faits d'un grossier lattis métallique. L'ensemble était dominé par une série de crochets et un autre panneau indicateur « CHAMBRE DES S. OFFICIERS », et son incontournable traduction allemande « UFFZ SCHLAFRAUM ».

Le mystère se dissipait partiellement. Elle se trouvait sans doute dans une vieille caserne militaire. Désaffectée ? Non, les lieux étaient trop propres pour cela. La pièce suivante était la sœur jumelle de celle qu'elle avait quittée, bien que plus sombre. Elle la traversa à tâtons,

avant de s'orienter vers la seule ouverture vaguement éclairée. Elle déboucha alors sur un long couloir.

Un couloir si long qu'elle n'en voyait pas l'extrémité ! Un étrange couloir peint en blanc, au sol en ciment, creusé d'un double sillon, comme des sortes de rails. De nombreux câbles électriques couraient le long des murs. Là aussi, l'éclairage était assuré par des bougies, posées de loin en loin sur les appliques murales électriques, qui elles, n'étaient pas allumées. Un éclairage parcimonieux, qui semblait juste souligner la profondeur interminable de ce tunnel voûté.

La température était fraîche, mais sans excès. Le maître des lieux semblait être le silence, si profond qu'il amplifiait chacun de ses pas.

De part et d'autre du tunnel, elle distinguait des ouvertures comme celle dont elle venait de s'extraire. Tandis qu'elle s'avavançait, elle s'attendait à voir surgir à tout instant ses amis, poussant de grands cris effrayants, ou hurlant de rire.

Elle décida alors d'explorer méthodiquement les autres pièces. Mais avant cela, elle retourna sur ses pas pour récupérer la bougie de la « O.P. RAUM ».

Peu après, elle déboucha dans « CUISINE DE LA TROUPE » ou « MANNSCHAFTSKÜCHE ». Elle l'aurait deviné sans le panneau. Fours, grosses casseroles et cuisinières occupaient la pièce. Une batterie surannée, mais comme pour le reste, en parfait état. Elle souleva un couvercle pivotant, qui émit un grincement lugubre. Puis elle s'immobilisa. Ne venait-elle pas d'entendre un autre bruit en même temps ?

Elle souffla sa bougie et se retrouva aussitôt plongée dans les ténèbres. On lui avait joué un bon tour, certes, mais elle n'entendait pas laisser aux farceurs le plaisir supplémentaire de la surprendre. Elle tendit l'oreille et n'entendit rien que le silence. Avait-elle été victime de son imagination ? Elle se posait la question lorsqu'elle perçut un bruit singulier, assez lointain... Des râles ou des gémissements... Quelqu'un s'était-il blessé ? Cela faisait sans doute partie de la farce. Mais elle décida d'en avoir le cœur net...

Bayard rangea sa voiture derrière celle d'Etienne et sortit en trombe pour le rejoindre.

— Rien de neuf ? s'enquit vivement l'aventurier.

— Non, répondit le jeune homme, le regard tourné vers les bois du côté est. C'était là-bas, tout au fond, à travers les arbres. Mais comme je vous le disais, c'était si bref que, vraiment, je ne sais plus que

penser. Quant à la petite route, là-bas, qui mène dans les bois, je peux vous assurer que personne ne l'a empruntée.

— Tu veux dire en partant d'ici, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr... Mais si quelqu'un était venu de l'autre côté, je ne vois pas pourquoi...

— ... pourquoi il se serait arrêté, hein ? Moi, si : il y a lâchas, à deux ou trois cents mètres d'ici, l'entrée du « Four à Chaux ». Je vais y jeter un coup d'œil. Ne bouge pas d'ici et préviens Brigitte.

Bayard s'engouffra dans sa voiture, remonta la route principale et tourna dans la route forestière. Le clair de lune était suffisant pour rouler tous feux éteints. Dans les bois, il roula au pas, cahoté par les nombreux nids de poule. Puis la forme massive du bunker apparut sur sa gauche. Une forme grisâtre, résolument hostile. Il éteignit le moteur et sortit. Pas un bruit, pas le moindre rai de lumière. Pas non plus le moindre véhicule sur le parking en terre battue, ni ailleurs. Il remonta le sentier sur sa gauche, qui menait à une seconde entrée. Toujours rien. Ni bruit, ni lumière, ni voiture.

Il sortit son portable pour appeler Etienne, mais l'écran lumineux lui indiquait : « réseau non disponible ». Il retourna à sa voiture et inspecta les alentours, en vain, tout en se disant que si quelqu'un avait garé son véhicule en prenant soin de le cacher, il avait peu de chance de le voir. Indécis, il finit par rebrousser chemin et rejoignit Etienne.

— Je n'ai pas réussi à avoir Brigitte, déclara le jeune homme, la mine défaite. Elle ne répond pas.

— Cela ne m'étonne pas, grogna Bayard. Nous sommes en limite de réseau. Je retourne à mon poste. Ne bouge pas d'ici et ouvre l'œil.

Revenue dans le « couloir interminable », Sylvie dressa l'oreille. Les gémissements lui parvenaient plus nettement, à présent. Ils semblaient provenir d'une des entrées d'en face, sur sa gauche. Elle remonta à pas de loup le long boyau, faiblement éclairé par les bougies. De solides portes en fer protégeaient chaque entrée, fort heureusement toutes ouvertes. Sylvie s'arrêta devant l'une d'elles, hésitante et inquiète. Les gémissements lui semblaient désormais tout proches, et de plus en plus déchirants, presque de véritables cris de douleur.

Une farce ? Sans doute... Mais celui qui jouait au blessé le faisait avec beaucoup de réalisme. Sa souffrance semblait croissante. Les pleurs s'étaient transformés en cris, à la fois sourds et déchirants, entrecoupés d'étranges raclements de gorge, profonds et caverneux, comme ceux d'une personne de forte corpulence ayant du mal à

respirer.

Que faire ? Si quelqu'un était réellement blessé, elle ne pouvait pas rester là, les bras ballants... Elle domina sa peur et poursuivit son exploration.

La pièce en face d'elle était plongée dans l'obscurité. Fallait-il avancer dans le noir ou rallumer sa bougie ? Mais d'abord, avait-elle seulement du feu ? Oui, son paquet de cigarettes et son briquet se trouvaient toujours dans sa poche.

Cependant, elle jugea plus prudent d'évoluer dans l'opacité pour le moment. La gorge nouée, elle s'orienta à tâtons dans la pièce obscure. Sylvie franchit une seconde porte, puis une autre encore, tandis que les cris s'intensifiaient. Le blessé devait à présent être tout proche, sans doute dans la pièce d'à côté. Elle percevait également des relents nauséabonds... Sylvie doutait désormais de plus en plus de l'hypothèse d'une farce et se résolut alors à allumer son briquet.

Derrière l'encadrement d'une porte, elle discerna de volumineux fûts en cuivre, reliés entre eux par tout un système de tuyauteries. Cela ressemblait à une chaufferie. Le cœur battant, elle s'avança, et c'est alors qu'elle aperçut une silhouette allongée dans un recoin, prise de convulsions, comme dans les affres d'une horrible douleur... Une odeur pestilentielle emplissait la pièce. Sylvie se sentait incapable de faire un pas de plus.

Qu'était-il arrivé au malheureux qui semblait agoniser là ?

Bien qu'elle ne la vît que de côté, la silhouette semblait difforme. Son cou, anormalement gonflé, palpitait comme un énorme ventricule. Ses cheveux se soulevaient étrangement sur les côtés de sa tête. Peut-être est-ce là un de ces fameux monstres de foire, homme éléphant, femme à barbe ou autre créature difforme qu'on exhibait au public dans les cirques ?

L'odeur était désormais insoutenable, tout comme ses cris déchirants. Puis la silhouette se tut soudain et ne bougea plus.

Venait-elle de rendre son dernier soupir ?

Dominant sa répulsion à grand-peine, Sylvie fit quelques pas en avant. Elle alluma sa bougie et rangea son briquet. C'est alors que la créature se retourna...

Tétanisée d'horreur, Sylvie laissa choir sa bougie, qui s'éteignit aussitôt. Bien que fugitive, sa vision restait encore imprimée sur ses rétines. Un flash insoutenable. Ce n'était pas un visage humain qu'elle avait aperçu, mais une véritable figure de cauchemar, avec un cuir blanchâtre, comme du lait caillé, planté par endroits d'épais poils

noirs. Quant à ses oreilles, elles étaient longues et poilues, comme celles d'une bête. Il lui avait même semblé apercevoir des cornes émerger de sa chevelure...

Puis un grondement terrible résonna dans la pièce. Un grondement rauque, sourd, furieux, qui fit trembler les cylindres de cuivre.

Sylvie eut un sursaut de terreur et prit ses jambes à son cou. Elle se cogna plusieurs fois aux montants des portes avant de réussir à regagner le couloir central, qu'elle remonta à toute vitesse. Elle courut ainsi plusieurs minutes, avant de parvenir, le cœur battant à se rompre, à une première intersection. Un couloir partait en diagonale sur sa droite. Mais elle préféra poursuivre jusqu'à l'ouverture suivante sur sa gauche, dans laquelle elle s'engouffra. Elle s'arrêta aussitôt pour reprendre son souffle, puis jeta un coup d'œil dans le couloir.

Rien. Personne ne la suivait. C'était déjà ça !

Elle s'avança dans la pièce où elle avait pénétré, la traversa, s'engouffra dans une autre, puis dans une autre encore et alluma son briquet. Elle eut aussitôt un mouvement de recul : un soldat en uniforme se dressait devant elle ! Il portait une arme à la ceinture et allait sans doute la dégainer pour la viser ! Elle vivait un cauchemar !

Sylvie avait lâché son briquet et attendait, tremblant de tous ses membres. Mais rien ne se produisit. Pas le moindre bruit, n'étaient les battements de son cœur qui résonnaient jusqu'à ses tempes. À tâtons, elle chercha son briquet au sol et finit par le retrouver. À la lueur de la flamme bleutée, elle revit la silhouette du soldat, puis se rendit compte avec un indicible soulagement qu'il s'agissait d'un mannequin. Elle passa dans la pièce suivante, aux murs garnis de nombreuses cartes et de panneaux. Des plans et des inscriptions édifiantes, car elle savait désormais où elle se trouvait : dans le poste de commandement d'un bunker de la ligne Maginot.

Comment était-elle arrivée là ? Elle était incapable d'y répondre. Mais ses souvenirs de la soirée en discothèque se précisèrent. Le barman lui avait apporté un whisky orange en lui remettant un message écrit : « *Je crois que nous avons beaucoup de choses à nous dire, Sylvie. Je t'attends dehors dans un quart d'heure.* »

Malgré l'anonymat de son auteur, elle avait aussitôt pensé à Guillaume, son ex-fiancé, qui voulait sans doute renouer. Elle avait alors bu la boisson généreusement offerte, mais entendait bien lui signifier clairement le caractère définitif de leur rupture. En sortant, elle s'était soudainement sentie mal à l'aise, et avait alors songé à l'étrange amertume de la boisson. Elle était sur le point de défaillir,

lorsque quelqu'un l'avait prise dans ses bras. Après, c'était le grand trou noir... Il lui semblait juste s'être réveillée entre-temps, et on lui avait encore fait boire quelque chose... Mais tout cela était très flou...

Perplexe, elle sortit de la pièce et se retrouva peu après dans le long tunnel éclairé. Elle aperçut alors une ombre au loin. Une ombre insolite, à la démarche étrangement furtive. Elle remontait le couloir avec des mouvements brusques et saccadés, comme en quête de quelque chose...

Sylvie sentit un frisson glacé lui remonter l'échine. C'était à n'en pas douter l'horrible créature agonisante. Mais elle semblait désormais en pleine possession de ses moyens. Elle était encore loin d'elle, mais le tunnel lui renvoyait déjà par échos ses horribles grognements. Sylvie se tapit dans le renfoncement de l'ouverture, tout en avançant discrètement la tête pour guetter la progression de la créature. Tantôt elle s'arrêtait pour inspecter les lieux, tantôt elle bondissait avec une souplesse et une vitesse inquiétantes.

Au bout d'un moment, elle la distingua assez nettement.

Une terreur sans nom s'empara de la jeune fille. En même temps, la série d'assassinats qui ensanglantaient l'Alsace du nord depuis plusieurs semaines lui revint à l'esprit, avec son cortège de détails macabres.

Ce n'était pas un tueur ordinaire qui l'avait prise au piège, mais un véritable monstre, avec un corps d'homme et une tête de taureau !

PIÈCE NUMÉRO 20

Géolocalisation : Au cœur du « labyrinthe »

Le même jour

Bayard, qui s'escrimait avec son portable, maudissait *in petto* le service de communications. Pas moyen de joindre Brigitte. L'horloge de l'église venait de sonner 9 heures depuis une dizaine de minutes. Il décida alors de la rejoindre à pied. En chemin, il faillit se heurter à un gros type qui sortait en titubant d'un bistrot. L'individu le tança :

— Vous pourriez pas faire un peu attention, mon gars ! Un bon conseil : ne prenez pas le volant dans l'état où vous êtes !

Venant de la part d'un individu qui puait la bière à plein nez, c'était un comble !

— Mais qu'est-ce que vous faites dehors à cette heure-ci, hein ? insista-t-il ?

— Je chasse les monstres, figurez-vous ! répliqua Bayard en lui dardant un regard courroucé, qui n'eut pourtant aucun effet dissuasif sur l'ivrogne.

— Quel monstre, mon brave ?

— Le Minotaure ! lâcha Bayard, excédé.

Le gros homme roula des yeux surpris.

— Le Minotaure ? Mais mon pauvre gars, c'est pas par ici qu'il faut le chercher !

Après un silence, et avant de partir d'un immense éclat de rire, il ajouta :

— C'est dans le labyrinthe, qu'il se trouve ! Et il y a pas de labyrinthe à Lembach ! Décidément, ça a pas l'air de tourner rond, mon gars !

Bayard décida de couper court et dépassa le joyeux compère. Il l'entendit encore beugler dans son dos :

— Sauf peut-être au « Four à Chaux »... C'est le seul labyrinthe du coin, que je sache !

Bayard s'immobilisa au bout d'un moment, s'interrogeant avec angoisse : « In vino veritas ? »

Le réseau de galeries souterraines du Four à Chaux, n'était-ce pas là un terrain rêvé pour le monstre cornu ? Il y avait plusieurs fois songé, mais comme on lui avait garanti l'inviolabilité des lieux...

Après une courte hésitation, il se rendit au pas de course chez le retraité qui assurait le service des visites guidées. Cinq minutes plus tard, répondant à ses coups de sonnette, un homme aux cheveux gris et belle prestance vint lui ouvrir. Il parut surpris de sa requête.

— Oui, je vous reconnais ! dit-il sur le pas de la porte. Vous m'aviez déjà posé la question avant-hier. Et ma réponse est toujours la même : il est impossible d'y pénétrer sans les clefs. Ou alors, il faudrait un char ou un bazooka pour parvenir à faire sauter ses portes blindées !

— Les clefs... on ne vous les a pas demandées ces temps-ci ?

— Non. Mais là aussi, il me semble vous avoir déjà répondu à cette question !

— Donc, vous êtes absolument sûr qu'il n'y pas le moindre passage, la moindre issue secrète...

— Issue secrète ? répéta le vieil homme en fronçant les sourcils. Ça, c'est différent. Car il y a bel et bien deux issues de secours, pour permettre aux soldats de s'enfuir... Mais elles n'ont jamais été utilisées, et sont même bloquées aujourd'hui.

Bayard demanda plus de détails. Le vieux guide lui expliqua alors l'astucieux principe sur lequel reposaient ces issues de secours, débouchant en pleine nature, et totalement invisibles de l'extérieur. Depuis le couloir principal, une galerie menait à un premier puits, muni d'échelons, qui ne donnait pas accès à l'extérieur, mais à une ouverture sur le côté, menant à un second puits qui, dans sa partie haute, était rempli de gravier. Celui-ci était retenu par une trappe métallique, qu'on pouvait actionner depuis l'ouverture du premier. Ainsi, une fois le gravier écoulé dans la partie basse, il était possible de regagner l'air libre en remontant par le conduit dégagé, également pourvu d'échelons. Mais aujourd'hui le système n'était plus opérationnel, car on avait fait souder le système de tringles permettant la chute du gravier.

— N'aurait-il pas été possible de faire sauter entre-temps ces soudures avec un chalumeau ?

— En théorie, oui. Encore faudrait-il ramener un chalumeau sur les lieux sans se faire voir...

— Il en existe de petits modèles qu'on peut cacher dans un sac, qu'on dépose ensuite discrètement dans un coin, et qu'on utilisera par la suite tout aussi discrètement. Pendant vos visites guidées, cela aurait pu vous échapper, non ?

— Admettons, mais je ne vois vraiment pas pourquoi se donner tant de mal ! Le jeu n'en vaut pas la chandelle !

— ... Et ensuite, repérer l'ouverture provoquée, en haut dans les champs, et pouvoir aller et venir à sa guise dans le bunker ?

— Si vous avez réponse à tout, se froissa le guide, pourquoi me poser ces questions ?

— Parce que j'ai besoin des clefs du bunker immédiatement, trancha Bayard d'une voix péremptoire.

Nanti desdites clefs, d'un plan et des explications du guide, qui avait fini par obtempérer après l'évocation d'une nouvelle intervention du tueur en série, Bayard regagna sa voiture et partit en trombe vers le « Four à Chaux ». Au passage, il informa Etienne de sa nouvelle piste.

— Que fait-on ? haleta le jeune homme.

— Toi, tu restes ici et tu attends que je te fasse signe. Appelle Brigitte et demande-lui de se poster près de l'église.

— Je n'ai toujours pas réussi à la joindre !

— Bon sang, c'est vrai, je l'ai oubliée...

Bayard regrettait désormais de n'avoir pas pu bénéficier du concours d'un auxiliaire supplémentaire. Baudouin lui avait une nouvelle fois proposé son aide, et il avait fini par accepter cette fois-ci. Mais au dernier moment le démonologue avait déclaré forfait. Victime d'une recrudescence de ses douleurs lombaires, il ne pouvait même pas envisager de prendre le volant.

Mais l'heure n'était ni aux regrets ni aux lamentations. Chaque minute était comptée. Sans modifier ses consignes, Bayard abandonna Etienne et fila vers le bunker.

Prise de panique, Sylvie avait rebroussé chemin. Elle avait couru en aveugle, retraversant plusieurs fois les mêmes pièces, jusqu'à ce

qu'elle parvienne à un grand renfoncement rempli de caisses métalliques ajourées – d'anciennes caisses à munitions, mais elle l'ignorait. Une poulie était accrochée au plafond, mais Sylvie n'y prêta guère attention à ce moment-là. Se cacher tout au fond, derrière une des caisses ? C'était une bonne idée. D'autant qu'il devenait impérieux pour la jeune femme de se terrer au plus vite. Le monstre était sur ses talons. Sylvie l'avait à plusieurs reprises entendu renâcler dans le couloir. Après avoir repéré un endroit stratégique, elle se posta derrière une barrière de caisses. La jeune femme distinguait au travers des grilles la partie du couloir faisant face au renfoncement. L'endroit était très faiblement éclairé par les bougies du couloir, mais suffisamment pour voir passer le monstre, distinguer sa sinistre silhouette se découper sur le mur clair.

Sylvie sentit son pouls s'accélérer en entendant le martèlement furieux des pas qui s'approchaient. Ses grondements sourds et furtifs témoignaient de sa fureur. En apercevant son ombre s'agrandir sur le mur du couloir, elle ferma les yeux, attendant et priant pour qu'il s'éloigne au plus vite.

Mais le bruit de sa présence ne diminua pas comme elle l'espérait. Au contraire, il grognait, plus contrarié que jamais, et elle l'entendit s'en prendre aux caisses métalliques. Un vacarme inouï résonna à ses oreilles.

Paralysée d'effroi, Sylvie ne pouvait se résoudre à ouvrir les yeux, tandis que le tumulte se poursuivait, plus infernal et plus proche que jamais.

Elle attendait sa fin, mais elle ne venait pas... Quelque chose semblait avoir bloqué l'immonde créature dans ses élans furieux. Elle leva les paupières et l'aperçut en train de se débattre avec une caisse coincée au milieu des autres, et dans laquelle elle s'était pris les cornes.

C'était maintenant ou jamais, songea Sylvie en recouvrant une partie de son courage. La fureur du monstre s'aviva à son passage, mais il ne parvint pas à se dégager à ce moment-là.

Sylvie courut aussi vite qu'elle put, jusqu'à un endroit du tunnel qui n'était plus éclairé par les bougies. À l'aide de son briquet, elle s'engagea au hasard dans un des bras du labyrinthe, jusqu'à ce qu'elle se retrouve devant une cage d'escalier métallique. Elle monta les degrés quatre à quatre, puis parvint à un étrange système de balancier. Une volée de marches supplémentaires menait à une tourelle, qu'on pouvait également escalader par une échelle. Instinctivement, elle tentait de gagner la partie la plus élevée, un peu comme on cherche à gagner la façade du toit d'une maison inondée.

Mais ce n'est pas toujours la meilleure solution pour échapper au danger...

Lorsqu'elle entendit des pas furieux résonner sur les marches métalliques de l'escalier, elle comprit que son sursis touchait à sa fin. La créature des enfers semblait en outre pourvue d'un flair de limier.

La mort approchait à grands pas, précédée de grognements sinistres. Le martèlement des pas s'accéléra, jusqu'à ce qu'elle les perçoive au bas de l'échelle sur laquelle elle était perchée. Lorsqu'elle sentit quelque chose d'humide effleurer une de ses chevilles, sans doute le mufle de la bête, Sylvie perdit tout contrôle d'elle-même et lâcha les barreaux auxquels elle s'agrippait. Puis tomba d'une hauteur de plusieurs mètres, et dut sans doute son salut au monstre lui-même, dont le corps amortit sa chute. Peut-être lui avait-il même donné un coup de corne au passage, car elle sentait une vive douleur au bras. Avec la force du désespoir, elle dégringola les marches de l'escalier en colimaçon. Pour se réfugier où ? Elle l'ignorait. Quant au monstre, il n'avait pas tardé à réagir.

Elle l'entendait déjà dévaler l'escalier derrière elle...

Après avoir déverrouillé la grille de l'entrée, Bayard fit jouer une clef dans une porte blindée, si épaisse qu'elle ne résonnait même pas lorsqu'on la heurtait. Fallait-il rétablir le courant ou agir dans l'ombre ? Il estima que sa lampe torche lui suffirait, utilisable selon ses besoins. Car une lumière permanente pouvait autant le desservir que lui être utile.

Après avoir passé une troisième porte blindée, il se retrouva dans une sorte de musée de la guerre, avec obus, armes diverses et anciennes affiches de propagande. Puis il parvint à un long plan incliné montant, pourvu de rails d'un côté, et de marches de l'autre. Il était si long que sa lampe ne parvenait pas à en éclairer l'autre extrémité.

Mais il sut dès lors qu'il ne s'était pas trompé. Des cris déchirants lui parvenaient en écho du haut du tunnel. Peut-être était-il encore temps pour sauver une vie humaine ? Il s'élança sur les marches qui montaient en pente très raide sur plus de deux cents mètres. Les hurlements lui déchiraient les tympans, mais d'où provenaient-ils ? Du couloir à gauche ou à droite ? D'une main fébrile, il retira de sa poche le plan des lieux que lui avait remis le guide. Les gouttes de sueur tombaient de son front sur la feuille déployée. En un clin d'œil, il avisa le tracé des couloirs, qui, à ce niveau, formaient une sorte de triangle. Sans plus tarder, il entreprit d'en faire le tour complet.

Moins d'une minute plus tard, il fut sur le lieu du drame. Une jeune fille s'agrippait désespérément à une poulie accrochée au plafond. Elle y était sans doute parvenue en escaladant une pile de caisses, désormais renversées. Elle se balançait juste au-dessus du monstre, qui tentait de l'encorner à chacun de ses mouvements.

Sans la moindre hésitation, Bayard sortit son arme et tira à quatre reprises. Touchée en pleine poitrine, la créature infernale chancela, avant de s'effondrer. La jeune fille lâcha prise à ce moment-là, tomba brutalement sur le sol, puis se releva pour courir vers lui, titubante et en pleurs. Elle portait de multiples contusions, était blessée à un bras, mais encore bien en vie. Bayard la réconforta dans ses bras. Elle tremblait de tous ses membres, proche de la crise de nerfs. L'espace de quelques instants, il tenta de la rassurer, puis la jeta soudainement de côté.

Le Minotaure se relevait.

À son plus grand désarroi, Bayard fut alors témoin d'un étrange spectacle. Les blessures du monstre se refermaient à vue, se réduisaient en cicatrices, qui finirent elles-mêmes par s'estomper rapidement. Une guérison miraculeuse, semblable à ces éclosions de fleurs accélérées qu'on peut voir à la télé. Mais là, la scène relevait davantage du cauchemar.

Le regard de la bête croisa alors celui du chasseur. Des yeux fous, énormes et injectés de sang, qui semblaient lui vouer une haine mortelle. Le Minotaure baissa la tête pour agiter ses cornes menaçantes, mais ne chargea pas immédiatement. Il poussa un formidable mugissement, puis recula comme pour mieux prendre son élan.

Bayard leva une seconde fois son arme, mais avec une fraction de seconde de retard. La charge du monstre fut si prompte qu'il eut juste le temps de l'éviter. Une de ses cornes déchira sa veste au passage. Mais l'aventurier se ressaisit rapidement, se retourna et vida sur l'homme-taureau le reste de son chargeur. Dans la hâte, il ne parvint pas à faire mouche à tous les coups.

Touché, le monstre chancela et s'effondra une seconde fois, quelque vingt mètres plus loin. Mais cette fois, il ne resta pas immobile. Il recouvra ses forces encore plus rapidement que la fois précédente.

Pour Bayard, chaque seconde était désormais comptée. Sa vie ne tenait qu'à un fil, ou plus exactement à la rapidité et la précision de ses gestes. Avec un sang-froid remarquable, il saisit son arbalète accrochée dans le dos, s'empara d'un carreau à pointe de diamant, le

posa sur le fût, banda la corde avec le treuil et pointa son arme.

Le monstre venait de se relever et s'apprêtait à charger. Parfaitement immobile, en position de tir, Bayard vit croître dans sa visée les yeux rouges du Minotaure, luisants de fureur vengeresse. C'est entre ces deux globes de haine qu'il fallait tirer. Il ne lâcha son trait qu'au dernier moment, et évita de justesse la charge de la bête, tandis qu'un hurlement épouvantable se répandait dans le tunnel.

Sylvie, paralysée d'effroi, la tête entre les mains, ne parvenait plus à émettre le moindre son. Bayard s'était retourné. Le monstre, renversé sur le dos, s'agitait en proie à d'ultimes et atroces convulsions.

Bayard savait qu'il venait de triompher une fois de plus. Mais cette fois-ci, il s'en était fallu d'un cheveu pour que les rôles fussent inversés.

Il s'approcha alors de la bête et fut le témoin d'un spectacle insoutenable. Tandis qu'elle agonisait, ses cornes se rétractaient et les poils noirs tombaient par touffes de sa tête, pour faire place à une peau grisâtre, grasse et presque dégoulinante, comme de la cire liquide. Le cuir chevelu s'éclaircit en une teinte flamboyante, tandis que sa peau se colorait et se lissait, prenant progressivement une forme humaine. Lorsque la créature se raidit dans une ultime convulsion, Bayard reconnut le visage du sémillant président de l'association des « Amis de la Crète », Claude Nordmann...

ÉPILOGUE

Samedi, 4 novembre

— Monsieur désire ? demanda poliment le serveur du restaurant « Au Tigre ».

Roland Bayard referma la carte des menus d'un air décidé :

— Des bouchées à la reine.

— Donc comme d'habitude, reprit le garçon avec un clin d'œil complice. Et vous, Madame ?

— Moi, je suivrai Monsieur, fit Brigitte en tournant de grands yeux rêveurs vers son compagnon.

— Donc, deux bouchées à la reine. Et vous, Monsieur ?

— Rien pour moi, répondit Laugel avec regret. Je ne vais pas rester...

Lorsque le serveur se fut éloigné, le gendarme confia à ses compagnons :

— Désolé de devoir bientôt vous quitter. Je suis de service et nous avons une sale affaire de drogue sur les bras...

— Cela vous changera de la chasse au monstre ! plaisanta Bayard.

— Oui, soupira Pierre Laugel en tournant son regard vers le journal étalé sur la table.

En gros caractères, la manchette indiquait : « Le monstre exécuté dans un bunker par un justicier inconnu ».

— Tout s'est donc bien terminé, reprit-il. Mais tu m'as fait transpirer à grosses gouttes, Roland, je peux te le dire...

— Comment cela ? Je vous ai livré la tête du Minotaure sur un plateau !

— Je parle de l'enquête qui a suivi, et tu m'as très bien compris. D'après les descriptions du guide de la forteresse et de Sylvie Brandt, nos dessinateurs ont pu établir un portrait-robot du « justicier », qui te ressemblait beaucoup. On m'a demandé si je connaissais ce visage... et

j'ai répondu que non.

— J'ai toujours su qu'on pouvait faire confiance aux vieux camarades de régiment !

— Vous avez des nouvelles de la jeune fille ? s'enquit Brigitte en allumant une cigarette.

— Sylvie Brandt ? Oui, elle va bien. C'est une gamine qui a du cran. Elle est encore sous surveillance médicale, car, évidemment, on a eu du mal à croire son témoignage, du moins dans son intégralité. Et moi aussi, pour tout dire. Si je ne te connaissais pas si bien, Roland, sache que je ne croirais pas un seul instant à...

— ... à ce que racontent ces jeunes gavés de films d'horreur et de jeux vidéo, coupa l'aventurier avec un sourire en coin. Ils finissent par voir des monstres partout !

Pierre Laugel haussa les épaules, puis vida son verre de Picon.

— Une dernière question, reprit-il. À propos du deuxième drame, à Froeschwiller. Pourrais-tu me dire par quel miracle le meurtrier a pu disparaître au fond de l'impasse ?

— Bien sûr, et c'est même d'une simplicité confondante.

— Je te préviens, ne me sors pas une histoire de baguette magique qui rendrait les gens invisibles !

— Oh ! non, pas du tout. C'est un truc tout bête ! Pourtant, je ne l'aurais certainement pas trouvé sans l'aide de Brigitte.

Il posa une main amicale sur celle de sa compagne, tout en évoquant l'épisode de sa pantomime avec le seau à glace.

— Ce seau disparu m'avait grandement intrigué. Mais en comprenant qu'il s'agissait du casque renversé du criminel, les données du problème m'apparaissaient désormais plus clairement. L'avait-il oublié sur les lieux du drame et était-il revenu par la suite pour le récupérer ? Et dans ce cas, par quel hasard se faisait-il que ce casque soit à l'envers ? Logiquement, compte tenu de la lutte, il aurait dû se trouver un peu plus loin, dans une position qui aurait immédiatement permis son identification, et non près du bras de la victime, à l'envers, pour qu'on ne remarque pas les cornes... Je me suis dit que tout cela n'était pas très naturel.

» Si le criminel l'avait placé ainsi à dessein, c'est qu'il devait y avoir une bonne raison, et que par conséquent cela cachait quelque chose... Souvenez-vous, il n'y avait apparemment pas la moindre possibilité de cachette dans cette impasse.

— Je sais bien ! s'impatiente Laugel. Et c'est là tout le problème !

— *Apparemment*, souligna Bayard. Car il y en avait une quand même. Le vieux Sepp, le témoin du drame, avait en fait cherché partout... sauf au bon endroit.

— Mais où diable ?

— Là où il n'a pas regardé, c'est-à-dire très exactement dans la partie basse de l'encoignure gauche du fond de l'impasse...

— ... partie basse, encoignure gauche du fond de l'impasse... répéta Laugel, hébété et pensif. Mais... n'était-ce pas l'endroit où gisait le cadavre ?

— Précisément. Un cadavre pas encore mort, les bras écartés, le visage couvert de sang pour qu'on ne le reconnaisse pas, et qui s'employait, avec des allures de moribond, à éloigner le témoin en pointant son doigt tremblant vers l'entrée de la ruelle, et bredouillant : « Ne le laissez pas s'enfuir... »

Rattrapez-le... Vite... appelez de l'aide... une ambulance ».

— Je ne vois toujours pas...

— Ce faux mourant était le coupable et non la victime. Le jeune Martin Muller gisait en dessous de lui, plié en deux dans le coin. Il suffisait au criminel d'évaser un peu les pans de sa veste et d'écarter judicieusement ses bras pour masquer sa présence au témoin. Et tout cela, bien sûr, en profitant de l'obscurité des lieux.

» Sa petite mise en scène de mourant était fort adroite, car elle lui permettait de détourner rapidement l'attention du vieux Sepp, qui a donc cherché partout sauf à cet endroit. Après avoir commis son forfait, Nordmann aurait éventuellement pu affronter ce témoin qui venait à sa rencontre. Mais en l'apercevant tout au bout de la ruelle, il a très sagement choisi de ne pas prendre ce risque supplémentaire, et de recourir à la ruse. Il ne lui a pas fallu beaucoup de temps pour s'asperger le visage avec le sang de sa victime, placer celle-ci judicieusement dans le coin, et s'affaler par-dessus, en se faisant bien large. Quant à son casque, j'imagine qu'il l'a vu au dernier moment, et qu'il a juste eu le temps de le ramener vers lui et de le retourner.

— Une ruse très opportuniste ! s'exclama Laugel avec une nuance d'admiration dans sa voix. D'une certaine manière, je lui tire mon chapeau...

Son regard se posa tour à tour sur son képi et sur la pendule de la salle, puis il ajouta :

— Je vais être obligé de vous laisser, le devoir m'appelle... Ah ! je voulais encore te signaler une dernière chose, Roland. Le jeune Etienne Hug est venu nous trouver ce matin...

Bayard fronça le sourcil :

— Ah ? Ne me dis pas qu'il...

— Qu'il a parlé de son rôle dans l'affaire, ou du tien ? Non, n'aie crainte. Il est simplement venu nous trouver pour se renseigner. Il envisage désormais de faire carrière dans la gendarmerie...

— Ce sera un excellent élément, confia Bayard à Brigitte, après le départ de Laugel. Ce garçon a beaucoup de cran et est très obéissant. Il mourait d'envie d'en découdre avec l'assassin, mais il m'a écouté au doigt et à l'œil.

— Il a peut-être compris que son ennemi était très dangereux ?

— Lui, oui, répondit Bayard d'un ton lourd de sous-entendus.

Durant le silence qui suivit, le bruit des couverts et des conversations dans la salle parut s'amplifier.

— Je l'ai revu quelques fois, déclara Brigitte, les yeux perdus dans le vague.

— Oui, c'est bien ce que j'ai cru comprendre, répondit Bayard en détournant la tête. Et ça n'a pas marché ?

— Il n'y a pas eu de rupture officielle.

— C'est lui qui n'est plus revenu ?

— Non. Je devais le rappeler et je ne l'ai pas fait.

— Pourquoi !

— Je ne sais pas, je le trouvais bizarre. C'était un homme charmant, qui m'attirait par son côté viril et aventurier... Mais en même temps, je sais que c'est facile à dire maintenant que nous savons... Mais il avait des absences. Parfois, il ne m'écoutait plus, comme s'il était ailleurs, et je ne sais pas pourquoi, mais cela me paraissait inquiétant.

— C'était un rêveur, nous le savons désormais. Un rêveur invétéré, qui est, hélas, allé beaucoup trop loin dans son voyage...

— Et de ton côté, tu ne l'as pas soupçonné ?

— Si, à la fin. Mais moi aussi, je sais que c'est facile à dire maintenant, ajouta Bayard en retrouvant son sourire. En fait, j'ai songé à lui par déduction, plutôt que par le biais de quelque intuition personnelle. Nous avons établi avec Stéphane Baudouin...

— Au fait, il ne devait pas venir aujourd'hui ?

— Si, mais il s'est décommandé hier soir. Il part aujourd'hui pour New York. Un de ses « correspondants américains » risque de passer

prochainement sur la chaise électrique. Or il tient à recueillir de lui un dernier témoignage oral. Du coup, son mal de dos a disparu comme par enchantement !

— Étrange personnage, commenta Brigitte. Je l'ai vu hier aux informations... On aurait dit qu'il parlait des tueurs en série avec une sorte de complaisance...

Bayard haussa les épaules.

— Il combat le mal, comme moi, mais à sa manière. Ses analyses sont précieuses, et j'avoue qu'il m'a beaucoup aidé dans cette affaire. Nous avons donc établi, après avoir percé à jour le plan du criminel, qu'il était étonnant que celui-ci se soit lancé dans une telle aventure, aussi dangereuse qu'hypothétique, sur la foi d'un simple texte recopié, dont l'authenticité était de surcroît fort spéculative. À mes yeux, l'alternative était la suivante : ou le coupable était fou à lier, ou certain d'avoir affaire à un véritable témoignage minoen. Or, dans cette seconde hypothèse, seules deux personnes pouvaient nourrir une telle conviction. Deux personnes qui ne pouvaient que faire partie du groupe ayant découvert le texte parmi les autres vestiges minoens. Et parmi ce groupe, deux personnes seulement avaient les connaissances requises pour attester l'authenticité de votre découverte : lui, Nordmann, et le professeur Carole Doré. Et comme celle-ci est curieusement décédée peu après...

— Tu penses qu'il l'a tuée ?

— Bien sûr. Il l'a réveillée cette nuit-là sous un prétexte quelconque, tandis que vous dormiez profondément en haut du promontoire. Et il l'a poussée dans le vide après lui avoir demandé la copie du texte. Il voulait être le seul à posséder ce document, qu'il avait sans doute déjà partiellement décrypté. Un document en tout cas bien plus important à ses yeux qu'il ne l'a laissé paraître. Il ignorait alors que tu en avais toi-même fait une copie, jusqu'au jour où, un ou deux mois plus tard, il t'a revu.

— Et il m'aurait séduite pour cette raison ?

Bayard secoua la tête avec une moue amusée.

— Sans doute pas uniquement. En tout cas, ce n'était pas nécessaire, puisque tu ne possédais plus cette copie que tu venais de remettre au professeur Mengus.

— Il l'aurait donc assassiné lui aussi ?

— Tout porte à le croire. Il était vital pour lui que cette copie ne tombe pas dans le domaine public. Pour un gaillard aussi intrépide que lui, cela n'a pas posé de problème. Il lui a suffi de téléphoner au

professeur pour lui fixer un rendez-vous nocturne, lui demander de se munir de sa copie et de sa traduction, et de l'attendre à point nommé pour l'assommer, placer son corps au volant de sa voiture, et la faire dégringoler du haut de la montagne. Et heureusement pour son confrère le professeur Finck, le meurtrier ignorait que Mengus avait préalablement fait appel à ses services... Sinon, il ne serait sans doute plus de ce monde lui non plus.

— C'est affreux, soupira Brigitte. En expédiant cette lettre au professeur Mengus, j'ai signé son arrêt de mort.

— Les dés étaient jetés bien avant, lorsque tu as recopié le texte, lorsque Carole a découvert la grotte minoenne, lorsque ce voyage a été organisé, et l'on peut ainsi remonter la chaîne assez loin. Tu n'es, comme moi et comme tout le monde, qu'une infime partie des rouages du destin.

— Mais j'y pense... La magie opère toujours, non ? Si quelqu'un s'amuse à reproduire ce parcours ?

— Non, ce n'est plus possible à présent. Après avoir éliminé le Minotaure, je suis aussitôt retourné à Strasbourg pour fouiller son « antre », avec succès. J'ai jeté dans l'Ill le reste des cendres du manuscrit de Carole Doré. Autrement dit, l'intégralité de la partie d'échecs magique a disparu à jamais. Et cela aussi grâce à toi, car tu as instinctivement commis l'erreur de ne pas reproduire les derniers signes du texte. Donc aujourd'hui, pour gagner directement les Champs Élysées, il faudra trouver un autre moyen...

Une expression de douceur féline s'alluma dans les grands yeux verts de Brigitte.

— Je crois avoir trouvé... Tu veux que je t'explique ?

— D'accord. Mais après les bouchées à la reine...

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Corlet à Condé-sur-Noireau
Dépôt légal : février 2008. n° 443 (110594)
Imprimé en FRANCE